60E ANNÉE JANVIER 1953

★

LA REVUE DE PARIS

ROBERT D'HARCOURT : L'Allemagne à la Croisée des Chemins

BÉATRIX BECK : Trois Contes

PAUL MORAND : Escolastica

JEAN COCTEAU : Des Distances

GÉRARD WALTER : Guerre totale en Vendée

SERGE VEBER : Léopold Marchand

LÉOPOLD MARCHAND : Le Président du Club

ED. GISCARD D'ESTAING : Économie Européenne

ROGER BASTIDE : Les Filles des Dieux de Bahia

DENISE BOURDET : René Clair

JEAN DORST : La Plante et l'Oiseau

THIERRY MAULNIER : La « Crise » du T. N. P.

PIERRE AUDIAT : Les Livres d'Histoire

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, MARCEL THIÉBAUT, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, BERNARD DE FALLOIS, P. HANOTEAU, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, MARCEL GABILLY

★

LA LIVRAISON : 190 FRS

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	L'Allemagne à la Croisée des Chemins ..	5
BÉATRIX BECK	Trois Contes	16
PAUL MORAND	Escolastica.	29
JEAN COCTEAU	Des Distances	52
GÉRARD WALTER	Guerre totale en Vendée..	66
SERGE VEBER	Léopold Marchand	85
LÉOPOLD MARCHAND	Le Président du Club.	87
ED. GISCARD D'ESTAING	Économie Européenne et Atlantique	114
ROGER BASTIDE	Les Filles des Dieux de Bahia.	124
DENISE BOURDET	René Clair.	131
JEAN DORST	La Plante et l'Oiseau	136
THIERRY MAULNIER	La « Crise » du T. N. P.	143
PIERRE AUDIAT	Les Livres d'Histoire	148
Le Mois à Paris	157	Chronique bibliographique.. 171

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros). .. Fr. 1.900
— : Six mois (6 numéros). 950

Étranger : Un an (12 numéros) .. Fr. 2.300
— : Six mois (6 numéros) 1.150

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ 7

Canada .. .. $ canadiens 7,30

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° I.12237 à Genève. } Fr.S. 28,70

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.S. 30

Belgique: En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. } Fr.B. 328

En cas de paiement par chèque bancaire. .. .. Fr.B. 340

Italie .. .. Lires 4.360

Angleterre. .. .. £ 2/9

Égypte.. .. .. Piastres. 290

Hollande .. .. Florins. 26

Portugal .. .. Escudos. 198

Vous pouvez payer votre abonnement à LA REVUE DE PARIS en bons de livres UNESCO.

Prix de l'abonnement Unesco : Un an : 6 $ 57 — 6 mois : 3 $ 28.

On peut se procurer des bons aux adresses suivantes :

Allemagne : Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft. Buechelstrasse 55, Bad Godesberg bei Bonn.

Autriche : Aussenhandesstelle für Buch und Graphik, Grünangergasse 4, Vienne I.

Égypte : Ministère de l'Éducation, Administration de la Culture générale, Le Caire.

Israël : Dr G. J. Ehrlich, Import Licensing Office Ministry of Education and Culture, Hakirya.

Italie : Unesco, Villa Massimo - via di Villa Massimo, Rome.

Royaume-Uni : Unesco Book Coupons, c/o Book Tokens, Ltd. 28 Little Russell Street, Londres W.C.I.

Union Sud-Africaine : The Secretary, Department of Education, Arts and Science, New-Standard Bank Buildings, Prétoria.

Turquie : La Bibliothèque Nationale (Mili Kütüphane), Ankara.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Uruguay : s'adresser à Agencia Francesca de Distribucion y Suscripciones, Rincon 510 *bis* Montevideo.
Au Mexique : s'adresser à distribuidora Francesca de Revistas S. A. 127, av. Juarez-Despacho 401 Mexico D. F.

Prière de joindre la somme de 25 francs et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 75.000 frs - Propriétaires : Edmée de La Rochefoucauld - André de Fels.

LA REVUE DE PARIS *publiera en 1953 :*

Romans et Nouvelles :

LE BONHEUR FOU
par **Jean GIONO**
FEDERICA
par **Emmanuel ROBLÈS**
BARBE-BLEUE
par **Jacques LAURENT**

LE CŒUR PITTORESQUE
par **Louise de VILMORIN**
JEANNE LA FOLLE
par **LA VARENDE**
LE TISON OU LA TISANE
par **HERVÉ BAZIN**

LA REVUE DE PARIS publiera en 1953 *(suite)* :

***Romans et nouvelles** (suite) :*

DES ACCOMMODEMENTS AVEC LE CIEL
par **Béatrix BECK.**

UNE CHASSE A L'HOMME
par **Jacques PERRET.**

LA HAUTE RIVIÈRE
par **André DHOTEL.**

SYCORAX
par **Pierre BRISSON.**

MORT DE VÉRONIQUE
par **Marcel JOUHANDEAU.**

LA MER PERDUE
par **Jan de HARTOG.**

et des textes de **Francis CARCO, Blaise CENDRARS, Marcel AYMÉ, Jacques CHENEVIERE, Julien GRACQ, Paul VIALAR, Henri BOSCO, Édouard PEISSON, Michel ROUSSEAU-BELLIER, Pierre BOULLE, Françoise MALLET, Pieyre de MANDIARGUES, Henri THOMAS, Serge GROUSSARD.**

***Études littéraires et Essais** :*

SAINTE-BEUVE ET LA CRITIQUE
par **André MAUROIS,**
de l'Académie française.

LA SCIENCE ET LA RÉALITÉ
par **Jules ROMAINS,**
de l'Académie française.

LAUTRÉAMONT ET LA POÉSIE
par **Pierre QUINT,**

LES FRÈRES GONCOURT BOULEVARDIERS
par **André BILLY,**
de l'Académie Goncourt.

HUGO ET DUMAS PÈRE
par **Francis AMBRIERE.**

L'ESPRIT DE PROPHÉTIE
par **Paul CLAUDEL,**
de l'Académie française.

SUR LA JEUNESSE DE BARRÈS
par **Henri MONDOR,**
de l'Académie française.

NOTES
par **Julien GREEN.**

ERASME
par **Carl BURCKHARDT.**

STENDHAL ET GIULIA
par **Henri MARTINEAU.**

AGRIPPA D'AUBIGNÉ
par **Pierre EMMANUEL.**

L.C. DE SAINT-MARTIN
par **Robert KANTERS.**

et des textes de **J.-L. VAUDOYER,** *de l'Académie française*, **Emile HENRIOT,** *de l'Académie française*, **Gérard BAUER, Philippe HERIAT,** *de l'Académie Goncourt*, **Edmée de La ROCHEFOUCAULD, P. de BOISDEFFRE, B. de FALLOIS, Henri TROYAT, Albert BEGUIN, René LALOU, Marc CHADOURNE, Henri GUILLEMIN, Louis CLAPPIER, René DUMESNIL.**

***Correspondances et Journaux intimes** :*

DES INÉDITS, de **Marcel PROUST.**

RENDEZ-VOUS ESPAGNOLS
de **Prosper MÉRIMÉE.**
Lettres inédites
présentées par **Maurice PARTURIER.**

SOUVENIRS DE L'ABBÉ DE VERI
sur la Fin de l'Ancien Régime
publiés par le duc de **CASTRIES.**

LES DERNIERS JOURS DE GŒTHE
par **Clément-Wenceslas COUDRAY.**

LETTRES de **BALZAC** A L'ÉTRANGÈRE.

FRAGMENTS INÉDITS DU JOURNAL D'AMIEL
publiés par **Léon BOPP.**

SOUVENIRS DE VIENNE
par **SAINT-AULAIRE.**

AUTOBIOGRAPHIE D'UN ELIZABETHAIN
par **John GERARD.**

***Études historiques** :*

DESTIN DES MÉMOIRES
par **Pierre GAXOTTE.**

CASSINO
par **Jacques ROBICHON.**

GUILLAUME II ET L'EUROPE
par **Charles SCHMIDT.**

LA REINE ET LA NATION
par la **Princesse BIBESCO.**

LA BATAILLE CONTRE DIEU
par **REMY.**

LE DESTIN DE MONSIEUR
par **Philippe ERLANGER.**

et des textes de **Jacques CHASTENET, Jules BERTAUT, Alfred MÉTRAUX.**

(Voir la suite au verso.)

Récits de Voyages :

ÉTATS DU SUD
par **Agnès CHABRIER.**
AU TADLA
par **Georges LE FÈVRE.**
ARCHIPEL
par **Bernard VILLARET.**

VISITE AUX AUGURES
par **Marguerite YOURCENAR.**
ANGOLA ET MOZAMBIQUE
par **Philippe SOUPAULT.**
ILES FIDJI
par **Georges OUDARD.**

Études politiques, militaires et économiques :

LA FRANCE ET L'O. N. U.
par **René MAYER.**

DÉFENSE EUROPÉENNE
par le **Général KOELTZ.**

LE SECRÉTARIAT
DANS LE MONDE MODERNE
par **André SIEGFRIED,**
de l'Académie française.
TUNISIE 1953
par **Gabriel PUAUX.**

L'ACTUALITÉ ÉCONOMIQUE, par **Edmond GISCARD D'ESTAING** et des articles de **Paul REYNAUD, Jacques CHASTENET, Pierre FREDERIX, Jean ALLARY.**

Études scientifiques :

GRANDEUR ET INFÉRIORITÉ
DE LA MÉDECINE MODERNE
par le Professeur
PASTEUR VALLERY-RADOT,
de l'Académie française.
L'AGE DE L'HOMME
par **Jean PIVETEAU.**
NOUVELLES CONCEPTIONS
DU TEMPS
par **Pierre ROUSSEAU.**

LA CONSERVATION
DES CELLULES
par **Jean ROSTAND.**
LE PROBLÈME DES VIRUS ET
LES FRONTIÈRES DE LA VIE
par le **Professeur LÉPINE.**
THÉRAPEUTIQUES NOUVELLES
ET MÉDECINE D'ENFANTS
par le **Professeur Robert DEBRÉ.**

LE PLAN ATOMIQUE FRANÇAIS, par **Albert DUCROCQ** et des études des Professeurs **L. de GENNES, J. DELAY,** de MM. **F. TROMBE, P. BUDKER, André LABARTHE, etc.**

Arts :

LA SCULPTURE HELLÉNISTIQUE
par **Jean CHARBONNEAUX.**

LE MUSÉE DES ARTS MODERNES
par **Jean CASSOU.**

LE METROPOLITAN MUSEUM
DE NEW YORK
par **Théodore ROUSSEAU.**
LES GROTTES DE LASCAUX
par **Marcel BRION.**

FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES EN GRÈCE, par **Georges DAUX.**

LES CHRONIQUES de la **REVUE DE PARIS.**

PARMI LES LIVRES
par **Marcel THIEBAUT.**

IMAGES DE PARIS
par **Denise BOURDET.**

LE THÉATRE, par **Thierry MAULNIER.**

LES LIVRES D'HISTOIRE, par **Pierre AUDIAT.**

LES PORTRAITS CONTEMPORAINS de **Paul GUTH.**

LE MOIS A PARIS, par **Marcel GABILLY** (La Politique), **Claude ROGER-MARX** (Les Arts), **Jean FAYARD** (Le Cinéma), **Serge VEBER** (Cirque et Music-Hall), **Jean MISTLER** (La Musique), **Georges PILLEMENT** (Paris d'hier et d'aujourd'hui), **Pierre MICHAUT** (La Danse), etc.

Etc., etc.

La formule SNCF

Train+4cv

LOCATION DE VOITURES SANS CHAUFFEUR
A PARIS ET DANS 56 AUTRES VILLES

combine les avantages
du train
sur long parcours
et de la voiture
sur place.

Adressez-vous : à PARIS à TRI 38-32 SNCF en PROVINCE dans les gares

VOUS qui écrivez beaucoup

LE STYLO 303 CONTIENT 4 FOIS PLUS D'ENCRE

BREVETÉ PAR STYLOMINE

UNE GRANDE ANIMATRICE

Ce fut une remarquable animatrice que Madame Rouzaud qui vient de mourir. Elle avait fondé à la fin du siècle dernier, avec son mari, la Chocolaterie de Royat qui, à l'enseigne de « La Marquise de Sévigné » — une de ses premières trouvailles — devait devenir l'une de nos plus célèbres industries de luxe. Et cette réussite exceptionnelle fut, en très grande partie, son œuvre personnelle.

Elle avait un goût sûr et une inlassable faculté de création dont « La Marquise de Sévigné » reçut l'empreinte et à quoi nous avons dû chaque année de nouvelles trouvailles.

L'ALLEMAGNE A LA CROISÉE DES CHEMINS

par ROBERT D'HARCOURT
de l'Académie française

LE changement de front des démocraties occidentales à l'égard de leur allié de l'Est a donné à l'Allemagne d'après-guerre sa meilleure chance. Abattue, elle était tout de suite courtisée. L'antisoviétisme la faisait sortir des décombres. « Nous n'avons plus de vainqueurs, nous avons des prétendants », m'écrivait un jeune Allemand, il y a déjà plusieurs années.

Ce changement de rôles à l'extérieur a eu à l'intérieur des prolongements qui imposent des réserves. Il y a aujourd'hui dans le ciel allemand des signes inquiétants. L'anticommunisme, en même temps qu'il revalorise l'Allemagne au dehors, revalorise Hitler au dedans.

Le phénomène était prévisible, et il est dans une certaine mesure logique. Devant l'officielle et universelle levée de boucliers contre Staline, devons-nous nous étonner que les nationalistes impénitents de l'Allemagne d'aujourd'hui profitent de la conjoncture pour se réclamer des arguments des nationalistes d'hier? Sous Hitler l'antisoviétisme n'était-il pas le plus solide tremplin de la propagande du régime? L'un des meilleurs slogans de l'éloquence nazie n'était-il pas la défense d'un monde ingrat contre « le raz de marée asiatique » *(asiatische Schlammflut)* ? L'Allemand n'était-il pas présenté à un univers aveugle comme « le soldat de l'Occi-

Copyright by Revue de Paris 1953

dent »? Tout cela n'est pas oublié. Et nous assistons au paradoxe d'un général S.S. se présentant comme le porte-parole qualifié de l'idée européenne de défense anticommuniste. « *C'est nous*, ne craint point d'affirmer à Kulmbach le général Gille, *c'est nous qui, les premiers, avons jeté les fondements de l'idée de l'armée européenne. Dans notre Waffen S.S., il y avait cent mille combattants de toutes les nations d'Europe unis coude à coude dans la lutte contre le bolchevisme. Le message de la Waffen S.S. a été en réalité le premier acte de foi européen.* » Tout cela est dit sans rire. L'auditoire, entraîné à la fois par la piquante nouveauté de la thèse et par la logique de la démonstration, fait un accueil enthousiaste à l'orateur.

LES SLOGANS NAZIS RESSERVENT

« *Le brun se porte beaucoup cette année* », constate avec désinvolture un journaliste d'outre-Rhin. Nous ne serons pas tentés d'en douter après avoir lu la proclamation politique de Wilhelm Schepmann, hier chef des *Sections d'Assaut*, aujourd'hui triomphalement élu aux élections de novembre à Gifhorn. « *La dictature? On en parle beaucoup. Où faut-il la voir? Le vrai dictateur, celui qui vous tient tous, c'est le Juif, maître souverain de la démocratie, du bolchevisme et du Vatican. N'avez-vous donc pas encore compris, pacifistes, Européens, Bavarois, Prussiens, Saxons, protestants, catholiques, libres-penseurs, paysans, ouvriers, syndiqués, intellectuels! Restez fermes, restez Allemands. Attendez. Nous reviendrons.* »

« *Nous reviendrons* » *(wir kommen wieder)*. Une promesse qui ne se formule que parce qu'elle répond à un espoir. Sur l'affiche, l'énorme croix gammée, bien visible, tranquille, sûre d'elle, est superflue. Le programme crie son origine. Nous retrouvons unis par la même chaîne d'infamie et traînés à la barre de la Nation les vieux adversaires de toujours de la croix gammée : le démocrate, le bolchevik, le Pape. Au-dessus d'eux et les dominant, les faisant danser comme des pantins au bout de sa main, l'homme que le nazisme a cloué au pilori avant de l'envoyer au four crématoire d'Auschwitz : le Juif, le Juif « *démon plastique de l'humanité* » (*der plastische Dämon der Menschheit*. Goebbels *dixit*), le Juif du *Stürmer* de Julius Streicher, tenant dans ses serres les puissances de la Terre. Toujours le même simplisme grossier du trait. Inutile d'innover, ni de faire d'effort de subtilité. L'antisémitisme comme slogan d'estrade a fait ses preuves. C'est un virus qui prend bien sur la pâte populaire.

Il est intéressant de suivre l'enhardissement progressif des tenants du nazisme. Tous les jours nous les voyons sortir davantage de l'ombre où ils se sont terrés après l'effondrement. C'est aux résistants à la croix gammée qui ont connu un bref instant d'honneur, d'être aujourd'hui refoulés dans l'ombre et d'avoir à se défendre.

Le spectacle de la librairie est fort instructif. Les éditeurs ont le nez fin. Sensibles à la direction du vent, ils sont d'utiles baromètres. Les

généraux ont la vedette. Le général Hausser fait paraître aux éditions Plesse-Verlag de Göttingen, un fort volume illustré à la gloire de « *la Waffen S.S. sur tous les fronts de la dernière guerre* ». La jeunesse ne doit pas être oubliée. Il lui faut une alimentation qui, pour être plus assimilable à son âge, ne doit pas être moins « nationale ». Le Schild-Verlag de Munich pense à elle et lui offre pour le prix modique de 1 mark 80, un *calendrier des Soldats* où elle trouvera les « grands anniversaires patriotiques [1] ». Publication complétée par la mise en vente parallèle d'un magazine tenant spécialement compte du goût de la jeunesse pour les « lectures palpitantes » *(spannende Lektüre)* et lui offrant la « fortifiante nourriture de scènes tirées de la vie du soldat ».

***

Aurons-nous besoin d'insister sur le jour tout spécialement éclairant, et immédiatement sensible à toute personne qui met le pied en Allemagne, que jette, sur la remise à l'honneur de la période hitlérienne, la grande presse hebdomadaire illustrée d'outre-Rhin? Ce n'est pas à une évocation discrète, à un rappel pudique que nous avons ici à faire. Nous sommes devant un raz de marée. Les meilleures silhouettes du IIIe Reich prennent toute la page.

Point toutefois la principale. Le Führer manque au tableau d'honneur. Hitler laisse un mauvais souvenir. On ne lui pardonne pas le fanatisme de la dernière heure, l'entêtement dans une guerre perdue et la folle dévastation de son pays. Mais les autres. Sa maîtresse, Eva Braun. Ses généraux. Entre tous, Goering. L'Allemand moyen a toujours eu pour lui un battement de cœur. Une espèce de bonhomie dans le cynisme, l'épaisseur d'encolure et le substantiel tour de taille du personnage, un côté Gambrinus lui plaisaient. Il retrouve aujourd'hui avec bonheur, aux meilleures pages de l'illustré feuilleté sur le coin de table du café, la silhouette de « notre Hermann » *(unser Hermann)*.

Il y a plus grave que des images. Une réhabilitation systématique, « historique », du nazisme se dessine. Pour s'en convaincre il n'est que d'ouvrir le dernier livre fraîchement paru de M. Peter Kleist. Dans ce gros volume nous apprenons beaucoup de choses. Pour commencer que ce n'est pas Hitler qui est responsable de l'entrée en guerre contre la Pologne et de la mise à sac de Varsovie, mais bien cette folle Angleterre avec son criminel pacte d'assistance aux Polonais. Point de guerre plus juste que la guerre déclarée par Hitler. « *Aucun peuple, au cours de son histoire, n'est entré en guerre avec un sentiment plus fort de son bon droit (seines guten Rechts) que le peuple allemand en marchant contre la Pologne.* »

La lutte contre l'Église? Comment, par quelle aberration a-t-il été

1. Un lecteur de journal demande irrespectueusement quels seront les « grands anniversaires ». L'invasion de la Pologne, de la Norvège et de la Hollande? Ou bien le massacre des dix mille derniers Juifs du ghetto de Varsovie?

possible d'en charger le IIIe Reich! Singulière persécution que celle qui, par les soins du Régime, et grâce à la vigilance apportée à la levée des impôts, a fait entrer dans les caisses des organisations charitables de l'Église plus d'argent que n'en ont jamais fait entrer les régimes libéraux! Qui a détruit les églises d'Allemagne? Les Américains avec leurs bombes.

Notre témoin poursuit son tour d'horizon. Il croit rêver et se frotte les yeux devant le mystère de perversité qui a pu rendre possible une aussi haineuse déformation de l'Histoire et réussir à travestir en crime les plus belles années de l'Allemagne! Ainsi l'antisémitisme. Nous croyions bonnement qu'il y avait eu quelques synagogues incendiées sous Hitler et aussi quelques Juifs liquidés à Auschwitz. Mais non! L'Histoire nous apprend que c'est l'Église qui, la première, a eu la juste pensée de poursuivre les Juifs!

Nous ne nous essoufflerons pas à suivre M. Peter Kleist dans une apologie qui, si elle ne nous convainc pas, nous éclaire. En nous permettant de mesurer le chemin parcouru. Il y a quelques années, on disait en Allemagne : « *Les autres ne valent pas mieux que nous* » *(die Anderen sind auch nicht besser)*. Aujourd'hui on dit : « *Ce sont les autres les coupables.* »

UN GÉNÉRAL IMPRUDENT

Ce passage de la défensive à l'offensive a été fort bien illustré par une manifestation qui fit quelque bruit dans la presse du monde. Nous n'avons pas encore tout à fait oublié les percutantes paroles du général de parachutistes Bernhard Ramcke prononcées en automne. Mais il n'est peut-être pas inutile de revenir un peu sur une manifestation dont le caractère n'a pas été présenté exactement dans la presse française et dont nous allons essayer de fixer rapidement le visage en nous aidant du témoignage de témoins visuels.

Nous sommes à Verden, une petite ville de Basse-Saxe, qui possède ses titres d'honneur nationalistes. C'est ici que comparaissait il n'y a pas bien longtemps l'ex-général néo-fasciste Otto Wilhelm Remer, chef du parti néo-fasciste (S.R.P. sozialistische Reichspartei). Le tribunal condamnait, le public applaudissait l'inculpé. Les verdicts s'achevant en ovations sont toujours une utile indication de température qu'auraient tort de négliger ceux qui les rendent.

Ce jour de la fin d'octobre est une date. Il sera « la journée », la première journée de la Waffen S.S. depuis l'effondrement de 1945. C'est la première fois que se retrouvent, que se serrent la main, que sont admis à défiler côte à côte les combattants des formations d'hier.

Elles sont là les divisions sauvages dont le nom garde un son sinistre dans notre oreille : « Wiking », « das Reich », « Garde du corps Adolf Hitler » *(Leibstandarte Adolf Hitler)*, « Têtes de Mort » *(Totenkopfdivision)*, « Germania », « Grande-Allemagne » *(Grossdeutschland)*. D'atroces

images se lèvent sur l'écran de notre mémoire : des hommes pendus à des arbres ; des églises, des villages qui flambent.

Étranges heures! Dans la rue, le grouillement de ces hommes, pire incarnation du nazisme. Au-dessus d'eux, en l'air, flottant déployées sur la flèche de l'Hôtel de Ville, les couleurs de la République, le drapeau noir, rouge et or.

Ils sont venus de tous les coins du pays et même d'Europe, la Waffen S.S. étant une espèce d'internationale des risque-tout. Il y a là des Esthoniens, des Danois, des Hollandais, des Flamands. L'heure de la sauvagerie est passée. Que pensent maintenant ces hommes? Notre témoin nous dit que la veille du cortège ils étaient graves et silencieux. Point de beuveries, point de cris, aucune exaltation. De brèves questions sur les camarades disparus ou blessés. « *Il a fallu la clique militaire la meilleure de toute l'Allemagne du Nord pour faire naître un peu d'entrain.* »

Cependant « l'entrain » *(Stimmung)* va s'affirmer. Le défilé commence. En tête du cortège de ces soldats d'hier, aujourd'hui en veston, s'avance très droit, « élégant », un homme à cheveux blancs, le général Gille, célèbre dans les annales S.S. comme Chef de la division Wiking. L'heure des discours est venue. Elle va être l'heure de la gaffe. La parole est imprudemment donnée au général de parachutistes, Bernhard Ramcke, que de vigoureuses déclarations après sa libération de France nous ont déjà fait connaître. C'est un petit homme tout rond, à l'œil vif, d'aspect guilleret.

Les dehors bourgeois du personnage contrastent avec son discours. Le général crée incontinent l'atmosphère en se tournant du côté des « vrais criminels de guerre ». Point, comme de juste, ceux de Nüremberg, mais ceux qui ont « bâti cette paix de malheur » *(den unseligen Frieden)*, qui ont arrosé de bombes « sans raisons tactiques » d'innocentes villes allemandes, qui ont pulvérisé Hiroshima et qui maintenant préparent la guerre atomique.

Ce début martial inquiète les organisateurs de la journée. L'orateur va trop loin. On lui fait à la tribune passer un papier : « Votre langage est inopportun, ne continuez pas sur ce ton », mais le général est lancé et continue. Il arrive à sa péroraison : « *Les hommes de la Waffen S.S. peuvent être fiers de figurer sur les listes noires des Alliés. Ces listes noires seront plus tard des listes d'honneur (Ehrenlisten).* » Il a fini, se rasseoit, s'éponge, radieux.

Consternés, les responsables de la journée essayent de sauver la situation. Les généraux S.S. Gille et Steiner apportent un hommage tardif à la démocratie, se désolidarisent de tout extrémisme « qu'il soit de gauche ou de droite », condamnent les « incorrigibles et les entêtés qui n'ont rien appris » *(die Verbohrten)*, affirment fortement que, pour leur part, ils « sauront profiter des leçons du Passé ».

Difficile replâtrage! Inutiles alibis! Le mal est fait.

Après la cérémonie et tandis que, dans les hôtels du cru, les généraux

S.S. prodiguent à la presse des assurances superdémocratiques, d'autres journalistes s'approchent de Ramcke, le grondent doucement : « N'a-t-il donc pas trouvé bons les discours de ses camarades de combat ? — Très bons ! » répond avec élan l'ineffable parachutiste. « Mais alors pourquoi a-t-il parlé si différemment d'eux ? — Parce qu'il fallait mettre les choses au point et dire à ceux d'en face leur fait. » *(Bescheid sagen.)*

Il dit et s'en va.

Le lendemain une gazette allemande, mesurant les dégâts, tirera avec une parfaite pertinence la moralité de la journée en représentant l'intempérant général sous les aspects classiques de l'éléphant massacrant de la porcelaine.

ALLEMAND RÉPUBLICAIN ET ALLEMAND NATIONALISTE

Cette même journée mémorable de Verden conduit un autre journaliste d'outre-Rhin à quelques méditations. Il lui paraît qu'il y a imprudence de la part des républicains à abandonner à l'adversaire le privilège de la vigueur du langage. Il voudrait voir les hommes de la République fédérale délaisser enfin « le style pâle et exsangue du Parlement et des articles de fond », gravir les estrades de la place publique et de là parler au peuple sa langue à lui, une langue « rude et drue, sans fards et sans phrases ». Pourquoi donc un Ministre de Bonn devrait-il hésiter à « paraître lui aussi devant d'anciens S.S. et à leur parler dans leur style, avec le coup de langue du soldat » *(Zungenschlag des Soldatischen)*.

Bonn rappelle à notre homme Weimar. L'histoire n'est pas si vieille... Comment oublie-t-on si vite la leçon d'hier ? La République de Weimar n'est-elle pas morte de sa timidité devant les militaires ? Mais il faut laisser la parole à notre témoin. L'accent du malade a en clinique une irremplaçable valeur :

« *Le spectacle que nous avons sous les yeux nous fait réfléchir. La République de Weimar, elle aussi, n'a pas su parler aux soldats de la première guerre mondiale. Le dialogue avec le soldat, elle l'a abandonné aux hommes de main et aux aventuriers de la dictature. Républicains et démocrates faisaient alors — comme ils font aujourd'hui — pitoyable figure en face des soldats. Pitoyable est trop faible. C'est grotesque qu'il faudrait dire. Nous nous rappelons le président du Reich passant en revue une compagnie d'honneur avec un parapluie dans la main.* »

Il y a dans ces méditations rétrospectives beaucoup de justesse. Et aussi beaucoup de candeur. Le mal est plus profond que ne pense notre témoin : Il parle de « fautes de mise en scène » *(Regiefehler)*. La vérité est que la position diminuée du républicain en face du soldat est, en Allemagne, une position de nature. L'armée marche dans un nimbe de gloire, l'Allemand a toujours un battement de cœur pour la « brillante

armure », pour la *schimmernde Wehr*. Le destin de la République est de naître dans la défaite, et de la défaite. De naître dans des décombres.

Affaibli, humilié à ses propres yeux par le poids que l'Histoire fait peser sur lui, marqué au départ du signe du revers, le républicain ne saura jamais en Allemagne parler aux militaires cette langue martiale, « rude et drue », que voudrait lui voir adopter notre témoin. Le « coup de langue du soldat » n'est pas son affaire. Il sait discourir, il ne sait pas taper du poing sur la table. Ses qualités dialectiques ne lui valent d'ailleurs auprès de son peuple aucune considération. Hitler savait bien qu'il répondait au sentiment populaire allemand quand il accrochait au Parlement l'épithète de *Schwatzbude* (la boîte aux bavards). Le complexe d'infériorité de l'Allemand républicain en face de l'Allemand « national » est une « constante » psychologique.

***

L'assurance du « patriote » en face du démocrate nous apparaît bien dans la personne de M. le docteur Seebohm. Ministre des Communications dans le très républicain gouvernement Adenauer, le docteur Hans Christoph Seebohm n'en tient pas moins à se montrer résolument « national ». Il le prouve en invitant ses auditeurs des réunions publiques à chanter *intégralement* le *Deutschland über alles*.

Nous avons souligné l'adverbe « *intégralement* ». On n'ignore pas les controverses brûlantes qui se sont outre-Rhin développées autour de l'hymne allemand. Certains étant d'avis de le garder intact et pur de toute « ingérence démocratique », d'autres, aussi bons patriotes (entre autres le président Heuss), pensant que la troisième strophe devait à l'esprit du temps de subir quelques modifications et que le couplet sur la grande Allemagne s'étendant « *de la Meuse à Memel et à l'Adige* » n'était plus tout à fait de saison. Le docteur Seebohm, pour sa part, n'est pas de l'avis de ces derniers. Il tient la suppression du passage « grand-allemand » pour une mutilation et une humiliation et, afin que nul n'en ignore, invite ses auditoires à chanter à pleine gorge le passage litigieux.

Sa qualité de membre d'un gouvernement démocratique ne l'empêche pas de conserver un attachement aux méthodes fortes. Un député du « parti bavarois » ayant trouvé et écrit que dans une réunion publique tenue à Kulmbach le ministre avait dépassé les limites de la fanfaronnade verbale, a reçu le billet suivant : « *Je respecte trop le bout de mon soulier pour vous l'enfoncer dans le... postérieur* » (le texte allemand est beaucoup plus énergique : *in den Arsch)*.

Voilà qui est parler.

Ce n'est pas le dynamisme épistolaire de M. Seebohm qui nous intéresse, mais bien la vérification qu'il apporte à une loi : entre l'Allemand national et l'Allemand républicain, la violence est à sens unique.

***

Ce même *Deutschland über alles* a été l'occasion d'un article assez éclairant paru dans l'un des plus importants hebdomadaires d'Allemagne.

C'était immédiatement après le match de football parisien qui, l'automne dernier, fit pour la première fois depuis la guerre s'affronter une équipe française et une équipe allemande. On pouvait craindre des incidents. On se rappelle au contraire l'atmosphère absolument correcte dans laquelle de bout en bout se déroula une rencontre qui était une date.

Cet heureux résultat ne satisfait cependant pas le cœur de notre journaliste qui le trouve acheté trop cher par une offense infligée à son pays. De quoi donc s'agit-il? De ceci. A la suite d'échanges de vues fort courtois entre organisateurs allemands et français on était, fort amicalement, tombé d'accord que pour éviter tout prétexte à des manifestations, le plus sage serait peut-être de renoncer au chant dans le stade du *Deutschland über alles*. Dans cette solution de sagesse, notre sourcilleux témoin aperçoit une abdication nationale. Sur un ton très haut il s'en prend aux responsables du côté allemand qui ont, par leur veulerie, administré la preuve du sens humilié qu'ils ont de la dignité de leur pays. Il ferait beau voir que l'on demande à des Britanniques, par exemple, de renoncer, à l'occasion d'une compétition, à leur hymne national! Quelles oreilles au surplus le texte du *Deutschland über alles* qui n'est que le « chant de la nostalgie allemande » *(das Lied unserer Sehnsucht)* pourrait-il blesser?

L'ALLEMAGNE AU TOURNANT

Voilà l'accent et la manière. On n'aurait pas écrit de cette encre, en Allemagne, il y a quelques années. Nous sommes bien obligés de constater un assez troublant parallélisme entre la montée économique de l'Allemagne et la montée de son ton sur le plan international. Le général Ramcke faisant connaître son intention de « dire leur fait aux gens d'en face » nous rappelle un mot de Goering : « Nos voisins ont l'oreille dure. Il nous faut parler un peu fort. » Seulement la conjoncture n'est plus la même. Goering avait dans la main des moyens que n'a plus (ou pas encore!) le général Ramcke, et s'il est vrai qu'il faut avoir la politique de ses moyens, il est plus vrai encore qu'il faut avoir le ton de voix de ses moyens.

Il existe outre-Rhin une autre attitude plus discrète, mais peut-être plus déplaisante et qui, cette fois, nous est spécialement destinée. Elle consiste à jouer d'un Allié contre l'autre, à s'appuyer sur l'Amérique pour intimider la France en laissant entendre à cette dernière qu'on peut le mieux du monde se passer d'elle et que ses « caprices de résistance » n'empêcheront pas la roue de tourner. Il nous souvient d'articles

assez déplaisants dans ce sens, où la France était traitée en enfant gâtée et fantasque se mettant en travers de tout mais qui serait par la force des choses bien « obligée » (le verbe *müssen* était employé avec une significative insistance) de rentrer dans le rang.

Cette image d'une France gênante jetant son caprice au travers de la route du monde, nous remet en mémoire un mot déjà ancien de Friedrich Sieburg nous définissant « *le pays magnifique et insupportable.* » Aujourd'hui on laisse tomber la première des deux épithètes, mais on garde la seconde.

***

Arrêtons-nous un instant et tentons de faire le point. Sous nos yeux le paysage allemand se modifie. Il y paraît des signes nouveaux de durcissement et de violence que nous avons essayé dans les pages qui précèdent d'éclairer aussi objectivement que possible en invitant le lecteur à juger sur pièces.

Réactions de violence. Et plus encore peut-être réactions de mauvaise humeur. De cette mauvaise humeur il nous semble que la munichoise *Süddeutsche Zeitung*, une des feuilles les plus clairvoyantes et aussi les plus courageuses d'outre-Rhin, rend fort bien compte sous une forme où la lucidité s'éclaire d'humour. Que l'on nous permette de donner ici dans son texte cette analyse de l'état d'âme de l'homme de la rue :

« *Notre Michel allemand n'a jamais eu la vie facile. La seule chose dans laquelle il a toujours réussi a été de mécontenter le monde. Ce mécontentement du monde quand, après l'avoir vraiment assez justement mérité, il en éprouva dans sa chair les effets en* 1945, *beaucoup de lumières se firent en lui. Quel qu'ait été le mal commis en son nom, il réparerait vivement tout ça. Et par exemple, pour commencer, ce déplorable goût de jouer au soldat qui avait toujours pour lui au cours de l'Histoire affreusement fini, eh bien on allait tirer là-dessous un trait. Le mot d'ordre, à l'avenir, serait : antimilitarisme. A peine le mot d'ordre donné, voilà que s'en viennent les Américains qui disent : « Quoi ? Vous ne voulez même pas participer à la défense de l'Europe ! Ça vraiment, c'est un comble ! » Saisi, notre Michel reconnaît qu'une fois de plus il était à deux doigts de gâter ses affaires et se déclare tout prêt, au cri de « marche arrière », à prendre sa place dans le front européen. Mais, cette fois, ce sont les Français qui arrivent et qui disent : « Quoi ? C'est ce dangereux individu que vous parlez déjà de réarmer ? » et d'accabler de malédictions l'incorrigible Michel. Celui-ci compte, tout songeur, les boutons de sa veste et se demande ce qu'il doit faire... Il ne comprend plus rien au monde dans lequel il est jeté. Il acceptait de bon cœur la rééducation, et voilà qu'en un tournemain sont renversés les principes de « l'éducation ». Quoi qu'il fasse, il le fait mal. Qu'il ne fasse rien, c'est pire encore, car alors c'est de neutralisme qu'on l'accuse, et dans le drôle de monde où nous vivons, la neutralité est synonyme de communisme et poursuivie comme telle.* »

***

Nous avons beaucoup parlé au cours des pages précédentes de l'Allemagne de la violence. Son langage rencontre certainement la désapprobation d'une large partie de l'Allemagne. Mais nous ne devons pas oublier la partie du pays qui, si elle ne l'approuve pas, l'excuse, la comprend et dans une certaine mesure y voit, au lieu d'une maladresse, le seul moyen d'obtenir du vainqueur des mesures de « justice » que n'obtiendrait pas la modération. Nous avons sous les yeux la lettre d'un Allemand qui, à ce point de vue, nous paraît significative.

« *Nous avons tous encore dans les oreilles les harangues d'Adolph Hitler prêchant la croisade de la haine de Versailles. Remer et ses tenants prennent, eux, comme cheval de bataille, la question des criminels de guerre. Ramcke, qui a éprouvé dans sa chair le destin du « criminel de guerre », embouche la même trompette. Les partis de droite modérés ont tout de suite vu chez nous que l'amnistie générale était le grand vœu du peuple allemand. Ce vœu, comment et quand peut-on espérer qu'il obtiendra satisfaction? Pas avant que la pression n'ait de notre part pris les formes massives (massive Formen) que prenait sous Hitler la campagne contre Versailles. L'amnistie d'apaisement de grand style que nous désirons tous, c'est alors seulement que l'étranger se laissera convaincre de nous l'accorder. Brüning n'obtenait rien, Hitler obtenait tout. Ramcke n'aurait pas déraillé si tout autour de nous il n'y avait pas eu tant de haines allumées contre l'Allemagne. Chaque peuple autour de nous a ses Ramcke.* »

La tentation de la force, comme elle est frappante dans ces lignes, à côté de l'âcreté d'amertume! Elle n'exclut pas la justesse de certaines observations. Notre témoin ne fait, hélas! que stigmatiser justement la lâcheté de l'Europe, quand il écrit que Hitler obtenait tout ce qui fut refusé à Brüning. Et cette mélancolique constatation donne une espèce de justification posthume à la pesante ironie de Goering que nous rappelions à l'instant sur les « voisins à l'oreille dure, auxquels il faut parler un peu fort ».

Où notre témoin va vraiment loin et dépasse les limites accordées au paradoxe, c'est quand il avance que les intempérances verbales du général Ramcke ne sont qu'une *réponse*, une réaction à la haine ambiante du monde.

« Tentation de la force », écrivions-nous à l'instant. L'auteur de la lettre qu'on vient de lire n'absout pas tout à fait les bouillants militaires, mais il n'est pas loin de penser que la voie suivie est tout de même la bonne, et que l'Allemagne n'arrache quelque chose à l'égoïsme du monde qu'en enflant la voix.

Nous avons vu l'application de ces méthodes, des « méthodes massives de pression » dont nous parlait l'auteur de la lettre citée plus haut, dans la campagne de presse précédant le referendum de la Sarre. Ce sont elles qui ont mené l'Allemagne au gouffre, et avec elle le monde.

***

Vers quels lendemains va-t-elle? La situation, demain, dépendra en grande partie des Alliés, et surtout de l'impression de solidarité qu'ils sauront donner au dehors. Elle dépendra aussi beaucoup d'elle-même, de la fermeté de ses dirigeants, de l'oreille qu'elle prêtera aux voix de la sagesse ou aux voix de la tentation. Ne nous dissimulons pas que celles-ci s'enhardissent dans le climat du relèvement et de la puissance. Il y a chez l'Allemand un vertige spécifique de la prospérité. Mais ne faussons pas non plus les proportions, du moins les proportions *actuelles*. Le secteur du bon sens tient sur la carte psychologique de l'Allemagne une place dominante si on le compare au secteur de l'aventure. Il ne faut pas que les Ramcke nous cachent l'Allemagne.

Cependant l'expérience rend méfiants. Une longue expérience nous a appris avec quelle rapidité le nationalisme fait boule de neige en Allemagne. Nous n'avons pas oublié les années où Hitler n'était qu'un point noir à l'horizon, où pour les gens graves le nazisme n'était qu'un « mal de croissance » auquel il ne fallait pas faire l'honneur de le prendre au sérieux. C'est au début qu'il faut bloquer une avalanche. L'Allemagne est au carrefour de son destin.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie Française.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

TOMBÉS DE LA MAIN DE DIEU

par Hans-Werner RICHTER

Le titre même du roman de H. W. Richter, en indique exactement la signification et la portée : il s'agit ici de ces hommes que *Dieu a laissé tomber de sa main*, selon une expression populaire qui définit tragiquement cette humanité de la seconde guerre mondiale et de l'après-guerre, pleine de bouleversements sociaux, et, plus encore, de désordre dans les âmes et dans les consciences. C'est par des œuvres comme celle-ci, prodigieux documentaire sur les souffrances, les angoisses et les crimes d'une société « sortie de ses gonds », que l'Allemagne exprime son désarroi et, en même temps, son désir d'en sortir. Hans Werner Richter est un écrivain vigoureux, puissant, épris de vérité.

M. B.

SURPLUS HUMAINS

par Dante ARFELLI (*Robert Laffont*, éditeur)

SURPLUS HUMAINS qui fait songer aux films italiens néo-réalistes rappelle aussi les romans américains de la grande époque à la fois par sa forme, phrases courtes, dialogues brefs, et par sa technique : le comportement des personnages est seul décrit et l'analyse psychologique le plus souvent évitée. Les héros, une prostituée et un employé en chômage pourraient être conventionnels si une poésie tendre ne les transfigurait. Une vieille logeuse hantée par la pensée de sa mort, un chat qui grossit tandis que ses maîtres dépérissent partagent la misère des deux jeunes gens. Ce très beau livre refermé sur une fin hâtive, un peu bâclée, on se demande si le personnage principal du récit n'est pas Rome, cadre de l'action, une Rome où la vie se passe à quémander un emploi toujours promis et vainement attendu.

NICOLE DUTREIL

(Suite de la chronique bibliographique page 130).

LE PÈRE NOËL ET LE JUIF ERRANT

TROIS CONTES

par BÉATRIX BECK
Prix Goncourt 1952

Le Père Noël venait de quitter les voies du ciel pour un « chemin de terre », comme il disait. C'était un petit chemin qui se tortillait entre deux frontières. La neige et la lune éclairaient la nuit, et tous les détails du paysage étaient visibles. Le Père Noël posa sa lourde hotte, et s'assit sur une borne, après en avoir ôté la neige avec sa moufle. Il éprouvait le besoin de se reposer un moment, avant de continuer sa longue course. Il avait marché de constellation en constellation pour porter à chacun ses étrennes, un gâteau de miel à la Grande Ourse, un jouet à la Petite Ourse, un pain au Cygne, un cahier de musique à la Lyre, une pelisse à la Polaire, un vermisseau au Poisson Austral, des bijoux à Bellatrix et à Bételgeuse, et à tant d'autres. Le Père Noël se sentait fatigué, il commençait à devenir vraiment vieux. Qu'arriverait-il si une année, il n'avait plus la force de faire sa tournée, avec son fardeau écrasant? Sans compter que sa mémoire s'était mise à lui jouer des tours, quelquefois il ne se souvenait plus bien s'il devait laisser le mécano n° 3 chez Pierrot Brunet au hameau des Griottes, ou chez Peter Brown à Greffield.

Avec un soupir, le Père Noël allait se lever et reprendre sa hotte, quand, il vit s'avancer sur la route neigeuse un vieillard comme lui, peut-être plus vieux encore. Mais quelle différence entre eux deux! Le Père Noël, malgré sa fatigue, se tenait droit comme un clocher. L'autre vieillard avançait tout voûté. Tandis que la barbe bouclée du Père Noël, plus blanche que la neige environnante, s'étalait largement sur sa poitrine, l'autre vieillard s'entortillait en marchant dans une barbe grisâtre pareille à une corde effilochée. Le Père Noël se sentit presque honteux de ses joues rouges rasées de frais avec le tranchant du croissant de lune, lorsqu'il distingua le maquis sur le visage de l'autre. Il était squelettique, il ne devait pas avoir mangé depuis longtemps. Père Noël, lui, venait de s'en mettre jusque-là au réveillon des anges. A tel point qu'il se demandait comment il ferait pour se glisser dans les cheminées.

Le contraste entre les vêtements des deux vieillards n'était pas moins frappant. Le Père Noël était couvert d'une moelleuse houppelande rouge

fourrée d'ours blanc, les pieds bien au chaud dans de bonnes bottes de cuir rouge garnies de semelles en peau de mouton. Sa main serrait une forte canne à pommeau d'argent. L'inconnu, grelottait dans une tunique qui devait dater de l'Antiquité, tellement déteinte que même les plus grands peintres n'auraient su en imiter la couleur. La neige formait une calotte sur son crâne chauve. Il avançait pieds nus dans la neige. Des lanières, tout ce qui subsistait de ses sandales, s'enroulaient autour de ses chevilles. Il s'appuyait en marchant sur une branche arrachée aux arbres du chemin. Une besace lui battait le flanc.

Il se redressa pour souffler un instant, et vit le Père Noël assis sur sa borne, magnifique et tout de rouge vêtu au milieu du paysage blanc.

— Bonsoir, cria le Père Noël en se levant à sa rencontre. Je croyais bien à cette heure être le seul à avoir affaire ici.

— Moi, ma seule affaire, c'est de voyager assez vite pour avoir l'air de n'être nulle part, et de fuir avant qu'on ait le temps de me chasser, répondit l'inconnu d'une voix caverneuse.

— Vous allez peut-être dire que je suis bien curieux, mais qui êtes-vous, monsieur?

— Qui je suis? Je suis le citoyen du *no man's land*, l'habitant des salles d'attente, le refoulé, l'expulsé, l'interdit de séjour, je suis l'émigrant perpétuel, le déraciné, le sans papiers, le vagabond, le hors la loi, le suppliant des consulats, je suis l'indésirable, je suis celui qu'on tue et qui ne meurt pas.

— Ta ta ta ta, fit le Père Noël d'une voix bourrue en frappant l'épaule de l'inconnu, ne nous énervons pas comme ça! Ça ressemble à des devinettes, tout ce que vous me racontez-là. Vous avez bien un nom?

— Un nom! Ha ha, il s'est usé à force de traîner par le monde, on ne m'appelle plus que le Juif Errant.

— Le Juif Errant! J'ai quelquefois entendu parler de vous au cours des siècles.

— Moi, dans les rues des villes, j'ai vu des portraits de vous, et depuis un certain temps des photos, comme on dit. Vous êtes bien monsieur Noël, n'est-ce pas, je ne me trompe pas?

— Père Noël pour les amis. Appelez-moi comme cela si vous voulez me faire plaisir.

— Oui, souffla le Juif Errant avec un reflet de joie dans ses yeux pâles. La moindre bonne parole le troublait, il n'y était pas habitué.

— Dites donc, c'est vrai que vous avez pour tout viatique à travers le monde une pièce de cinq sous? questionna le Père Noël.

— Oui, mes cinq sous, mes cinq sous d'or! cria le Juif Errant, et il tira de sa manche une piécette qu'il fit briller au clair de lune. Je les ai changés en toutes les monnaies du monde, en pence, en pfennig, en pennies, en pies, en kopeks, en leks, en kurus, en stotinki, en chahis, en bani, en grosz, en reis, en oere, en lepta, en besa, en mouzouna, en

filler, en rin, en sapèques, en satang, en cents, en centavos, en centesimi, en santimu, en centu, en milliènos, et chaque fois j'ai perdu au change!

Le Père Noël ne put réprimer un sourire, qui se perdit dans sa barbe blanche sans que le Juif Errant l'eût aperçu.

— Faut pas vous frapper comme ça, dit-il. A quoi ça sert? Vous allez voir que tout finira par s'arranger.

— Oui, tout finira pas s'arranger... bien ou mal. Que tout finisse, c'est seulement cela que je demande.

— De quel côté allez-vous? interrompit brusquement le Père Noël, qui ne voulait pas laisser son interlocuteur s'enliser dans le découragement. Moi, je vais par là. Il faut que je me presse si je veux avoir tout fini avant l'aube. On pourrait faire un bout de chemin ensemble?

— Avec joie. Je vais n'importe où, au nord, au sud, de l'est à l'ouest, pourvu que j'aille, et je souffre d'être seul. Mais laissez-moi porter un peu votre hotte, ça doit peser, à la longue, et moi, ma besace est vide.

Le Père Noël protesta, mais le Juif Errant, plus robuste qu'il n'en avait l'air, lui enleva le sac de force, et le fixa sur son propre dos. Il dut serrer les courroies jusqu'au dernier cran, pour qu'elles s'adaptent à ses épaules décharnées.

Ils marchèrent un moment sans dire mot. La neige avait recommencé à tomber. Le Père Noël sentait un bien-être inaccoutumé, sans sa lourde charge. Ses épaules revivaient. Il se dit que tout de même, il devrait bien reprendre la hotte à son compagnon. Mais déjà ils arrivaient au poste du garde-frontière, qui les mit en joue en criant :

— Qui va là?

— Le Père Noël, répondit celui-ci sans s'émouvoir, et sous la lampe-tempête suspendue au rebord du toit, il tira son passeport d'une de ses profondes poches.

Le Juif Errant resta à quelques pas en arrière. C'était plus prudent. La sentinelle se mit à l'abri de la neige sous l'auvent de sa petite maison pour examiner le document. C'était un parchemin qui devait dater de bien longtemps à en juger par sa couleur jaunie, ses cassures, son grain racorni. Dans le haut était collée une miniature représentant le Père Noël. Il avait bien changé depuis ce temps-là : l'image montrait un jeune homme encore imberbe, aux courts cheveux d'or coiffés de rouge. Mais sur le vieux visage du Père Noël et sur la miniature, on reconnaissait les mêmes yeux bleus qui n'avaient pas pâli au cours des siècles. Le passeport était tout enluminé ; des fleurettes aux teintes éclatantes sortaient des lettres gothiques, mille petites bêtes des champs interrompaient le texte. A peine le soldat se fut-il penché pour lire le manuscrit, qu'un liseron s'enroula autour du titre en le cachant à moitié. Un oisillon se percha en chantant sur la barre d'un H, où il se mit à se balancer. N'en croyant pas ses yeux, le soldat examina de plus près le document. Une violette cachée sous une cédille en profita pour le parfumer. Une abeille s'envola de son coin et alla butiner un orchis au bas du manuscrit.

L'herbe aux écus balança ses pétales jaune d'or sur l'eau des interlignes où nageaient des têtards. Des giroflées fleurirent sur un mur de chiffres romains. Un ver luisant alluma son point lumineux au-dessus d'un I. Deux sauterelles sautèrent par-dessus le nom de Noël. Une araignée lança les premiers fils de sa toile entre un V et un Z. Une cétoine dorée sortit du tronc d'un L. Le soldat éberlué tâta du doigt le passeport suspect. Mais une balsamine irritée d'être touchée lui lança à la figure toutes ses graines, et un chardon bleu s'accrocha à son uniforme. Affolé par tant d'indiscipline, le soldat blêmit. Le Père Noël eut pitié de lui, et passa son pouce calleux sur le document. Aussitôt tout rentra dans l'ordre. Les fleurs sauvages refermèrent leurs corolles, les petites bêtes se rendormirent à l'ombre des majuscules.

Les oreilles encore bourdonnantes de musique, toutes les couleurs papillotant à ses yeux, étourdi de parfums, éternuant à cause du pollen, le garde-frontière réussit tout de même à déchiffrer :

PASSPORTE POR TOUZ LI PAÏS

Vault josque la fins dou Munde
Le nom Noël
Le tans de naissance On ne sçait
Le païs En ciel
Le mestier Portefays
La famille Coelibat
La taille I toise II piés VII poulces
Le visaige Rond
Le teinct Rouge
Li yeux Azur
Li cheveus blans

Au bas de la feuille, était ajouté en écriture moderne : *Le titulaire est autorisé à séjourner sur la Terre dans la nuit du 24 au 25 décembre de chaque année. Ce délai expiré, aucun prolongement ne pourra être accordé.*

La sentinelle fronça les sourcils, jeta un nouveau coup d'œil sur la miniature, et dit :

— Vous n'êtes pas en règle, je ne peux pas vous laisser passer. Le signalement est en contradiction avec la photo.

— Mais, sentinelle, gronda le Père Noël, vous ne voyez pas que ce n'est pas une photo? C'est un petit portrait qu'on m'a peinturluré quand j'étais jeune, il y a beau temps de ça.

— Pourquoi alors, est-ce que vous n'avez pas fait apposer sur votre passeport une photo plus récente qui corresponde au signalement?

— Eh bien, voilà, je vais te dire, quand on m'a donné mon passeport, j'avais déjà le portrait depuis longtemps, alors, histoire de faire des

économies, j'ai collé le vieux portrait sur le passeport neuf avec de la colle de poisson, le Poisson Austral, tu connais, là-haut?

— C'est irrégulier.

— Oh, irrégulier! Tu ne vas tout de même pas m'empêcher de passer. Sans ça, je ne pourrai pas faire ma livraison, aucun gosse n'aura ses jouets.

— C'est bon. Vous pouvez passer pour cette fois, dit le soldat, qui avait des enfants. Mais il faudra vous faire photographier sans faute pour l'an prochain, de face, et sans cette espèce de capuchon que vous avez là. Vos papiers? demanda-t-il en se tournant vers le Juif Errant, dont l'aspect famélique ne lui inspirait pas confiance.

Le Juif Errant ne fit même pas le geste de chercher un imaginaire passeport. Il répondit d'un ton las :

— Je n'ai pas de papiers.

— Ah, c'est comme ça! Eh bien, suivez-moi là-dedans, je vais donner un coup de téléphone à la police, je vous garantis qu'ils vont vous faire passer l'envie de passer la frontière sans papiers, dit le soldat, voulant se compenser aux dépens du Juif Errant de son mouvement de faiblesse pour le Père Noël.

Le Juif Errant se préparait à poser la hotte pour suivre le soldat, mais le Père Noël le retint par le bras en protestant :

— Voyons, voyons, sentinelle, tu ne vois pas que ce monsieur est mon associé? Je lui ai confié mon bien le plus précieux, ma hotte. Je réponds de lui, c'est un pays. Allons, laisse-nous passer, mon garçon.

Et le Père Noël bousculant de sa canne le soldat abasourdi, entraîna son ami de l'autre côté de la frontière. Dès qu'ils furent hors de portée du fusil, le Juif Errant serra entre ses mains fiévreuses la grosse patte du Père Noël qui dit :

— Tu dois être fatigué, vieille branche. Je reprends la hotte.

— Non, laisse-la moi pour cette nuit. D'ailleurs, sans cela, tu ne pourras plus me faire passer pour ton aide.

— Bon, acquiesça le Père Noël, et ils continuèrent leur chemin.

La silhouette élancée du Juif Errant et celle, massive, du Père Noël, se découpaient l'une à côté de l'autre, sur le ciel fourmillant d'étoiles. Les deux vieillards marchaient du même pas rapide, habitués qu'ils étaient à parcourir le monde. Mais les pensées étaient bien différentes chez chacun. Le Père Noël songeait avec tendresse à toutes les cheminées où il allait descendre, il se demandait s'il avait bien choisi les cadeaux d'après le caractère de chacun, et s'il reconnaîtrait toute sa marmaille endormie, grandie d'un an.

Le Juif Errant, lui, se rappelait les bancs où on ne l'avait pas laissé s'asseoir, les coups qu'il avait reçus, les villes d'où on l'avait chassé.

En arrivant à la première maison après la frontière, le Juif Errant vit que le Père Noël serrait sa cordelière et relevait ses manches pour escalader le toit. Il lui dit :

— Laisse-moi y aller à ta place, je serai heureux de t'éviter cette

fatigue. Sans toi, je serais une fois de plus en prison. Mieux vaut l'eau croupie des fossés que la cruche du geôlier. Je préfère les racines sauvages au pain des cachots, et l'épuisement de la marche aux fourmis de l'immobilité.

— Tu m'aides déjà assez comme ça en portant ma hotte, répondit le Père Noël.

— Non, laisse-moi y aller, cela me rendra si heureux de faire des présents, moi qui n'en ai jamais reçu. Et je suis si maigre que je passerai plus facilement que toi.

Le Père Noël finit par céder. Il donna des instructions à son compagnon :

— Tu prendras le premier paquet de la hotte, sur le dessus, enveloppé de papier rose. J'ai tout rangé par ordre. Attention de ne rien casser. Et puis, tu tâcheras d'arranger ça avec un peu de goût, hein?

Et le Père Noël fit la courte échelle au Juif Errant qui grimpa sur le mur en s'aidant des volets et de la gouttière, avec une vigueur étonnante à son âge. Se servant de sa longue barbe comme d'une corde, il se hissa sur le toit d'où il se laissa glisser dans la cheminée. Se retenant aux briques qui formaient saillie, il descendit jusqu'au poêle où quelques braises se consumaient lentement. Ses pieds, durcis comme de la corne par sa course sans fin, sentirent à peine la chaleur. Recroquevillé dans le poêle, il en ouvrit la porte et se coula dans la chambre. Dans un lit-cage, une petite fille en pyjama bleu dormait, la tête appuyée sur le bras et ses cheveux châtains lui cachant la figure. Le Juif Errant ouvrit sa hotte, en tira le premier paquet, qui contenait une boîte de crayons de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et une épicerie merveilleuse où il y avait de tout, comme dans les magasins de village. Il déposa les deux cadeaux contre les bottines brunes de la fillette, mais il n'avait pas l'habitude, il fit un peu de bruit. La petite fille se retourna dans son lit en soupirant. Le Juif Errant murmura : « Ne t'éveille pas, petite fille. »

Et elle replongea dans le sommeil. Il faisait bon dans cette chambre tiède. Mais il fallait se hâter. Par la cheminée, le Juif Errant regagna le toit à la force des poignets. Le souffle coupé par l'air qui lui paraissait encore plus glacial au sortir de la cheminée chaude, il se laissa glisser dans la rue, où le Père Noël l'attendait en battant la semelle.

Le lendemain, la petite fille émerveillée devant ses jouets, dit à ses parents : « Et je l'ai vu, le Père Noël. Il n'est pas du tout comme vous m'avez raconté. Il est tout habillé avec des morceaux de trous, et il m'a dit de dormir. »

Les parents se regardèrent en souriant, ils étaient persuadés que leur fille avait rêvé. Jamais ils ne se doutèrent qu'elle avait vu le Juif Errant.

Infatigables, les deux compagnons allaient de maisons en fermes, de hameaux en villages, de provinces en capitales. Les bras et les jambes du Juif Errant lui faisaient mal, mais sur son dos la hotte devenait de

plus en plus légère. En passant d'un pays à l'autre, le Père Noël présenta chaque fois le Juif Errant comme son fidèle assistant. On finissait toujours par les laisser passer. S'aidant l'un l'autre, ils gravirent une chaîne de montagnes pour déposer trois jouets dans une masure coupée du reste du monde par la neige. En descendant d'un pic, ils se perdirent :

— Je me demande s'il faut aller à droite ou à gauche, dit d'une voix calme le Père Noël.

— Je vais tirer à pile ou face. Si c'est pile, nous irons à droite. Si c'est face, nous irons à gauche, répondit le Juif Errant, en sortant de sa manche son éternelle pièce de cinq sous. Il lança la pièce en l'air, mais en retombant, elle s'enfonça dans la neige et resta introuvable.

— Ah bien ça, ce n'est pas mal, si on a perdu tes cinq sous, c'est le bouquet, grogna le Père Noël.

— Oui, je n'ai même plus cela, hélas. Ce qui me console un peu, c'est que la pièce était fausse.

— Oh! alors, tu n'as rien perdu.

— J'espère quand même que je la retrouverai, en repassant sur cette montagne un été où la neige aura fondu.

A la fin, grâce aux étoiles, les deux compagnons retrouvèrent leur route. Ils traversèrent des rivières à gué, l'eau vint battre leurs hauts genoux. Ils laissèrent des jouets dans les souliers des enfants de mariniers. Le Juif Errant s'introduisait dans la cale des chalands, tandis que le Père Noël posait sa main sur la coque pour en atténuer le balancement.

Ils traversèrent l'océan, en reprenant souffle sur chaque navire. Le Père Noël restait sur le pont pour faire le point. Le Juif Errant se glissait dans les cabines où dormaient des enfants. Ils visitèrent les gratte-ciel, les taudis, les chalets, les cabanes des bûcherons perdues au milieu des bois. Ils laissèrent des poupées blondes chez les négrillonnes, et des poupées noires chez les petites filles blanches.

A l'aube, le Juif Errant déposa le dernier jouet de la hotte devant le poêle minuscule d'une roulotte de forains. Il faillit s'y rompre les os. Le Père Noël réussit à temps à calmer les deux chevaux qu'on n'avait pas dételés, en leur disant quelques mots à l'oreille.

La tournée était finie. Le Père Noël et le Juif Errant se retrouvèrent dans le petit chemin qui se tortillait entre deux frontières. Ils avaient fait le tour du monde.

— C'est l'aube, dit le Père Noël en montrant le ciel blanchissant. Les étoiles sont éteintes. Il va falloir que je remonte là-haut faire un somme jusqu'à l'an prochain, ce n'est pas trop d'un an de sommeil pour se refaire après une nuit pareille. Mais tiens, j'aurai chaud, là-haut, près du soleil.

Et le Père Noël, ôtant sa houppelande rouge, l'échangea de force contre la tunique du Juif Errant qui grelottait. Malgré les protestations de

celui-ci, il enleva aussi ses bottes et ses gants fourrés pour les lui laisser :

— Au revoir, vieux, à l'an prochain, je te donne rendez-vous ici, j'espère que je ne serai pas trop rouillé pour descendre de là-haut.

— Adieu, merci. Je n'oublierai jamais, dit le Juif Errant.

Le Père Noël s'éleva dans les nuages. Il frissonnait sous les haillons de son ami, et son visage violacé était tourmenté de pitié. Par contre, tandis qu'il continuait son dur chemin, un sourire d'espoir détendait les traits fatigués du Juif Errant.

LA MOINDRE DES FÉES

Madame Grosjean venait de donner le jour à une fille. Il fut décidé que cet événement serait dignement fêté et les Grosjean lancèrent des invitations dans toute la province. Mais c'était la crise des domestiques, et ils ne trouvèrent personne pour faire et servir le repas de gala. Monsieur Grosjean avait mis des annonces dans tous les quotidiens régionaux, madame Grosjean s'était adressée à tous les bureaux de placement, mais en vain. En désespoir de cause, madame Grosjean se hasarda jusqu'à des faubourgs lointains où elle n'était jamais allée jusqu'alors, demandant dans chaque boutique si l'on ne pourrait lui indiquer quelqu'un qui consentirait à faire un extra.

— Il y a une petite vieille, répondit un épicier, qui vient de temps en temps m'acheter un grain de sel. Peut-être que vous pourriez vous arranger avec elle. Mais je ne sais pas où elle habite.

— Un grain de sel! se dit madame Grosjean. Plaisantin, va! N'importe, il faut que je réussisse.

Elle entra dans une blanchisserie et demanda si l'on n'y connaissait pas une petite dame âgée, dont on lui avait dit qu'elle pourrait peut-être l'aider pour la préparation d'un repas de fête.

— Je vois qui vous voulez dire, répondit la patronne. Elle vient ici tous les samedis acheter une bulle de savon pour faire sa lessive. Je ne sais pas où elle demeure, mais le verdurier du coin pourra peut-être vous renseigner.

— Une bulle de savon! s'étonna madame Grosjean. Décidément, les gens de ce quartier ont une façon à eux de dire les choses. Enfin, poursuivons nos recherches.

— Elle vient encore de m'acheter un brin de cresson pas plus tard qu'hier, raconta le verdurier à madame Grosjean. Elle reste là-bas, vers la fontaine. Son adresse, je ne la sais pas, mais le boulanger sur la place pourra peut-être vous la donner.

« Ce brin de cresson est le bouquet », pensa madame Grosjean.

— Chaque matin, à six heures tapant, elle vient chercher un échaudé pour les oiseaux, dit le boulanger. Elle habite dans cette petite ruelle que

vous voyez là-bas. Le numéro, je ne le sais pas, mais vous trouverez bien.

Madame Grosjean s'engagea dans la ruelle et s'adressa à des enfants qui jouaient à la marelle.

— Oui, on la connaît! s'écrièrent-ils. Elle nous donne des billes, des bonbons, et des drôles de choses qu'ont pas de noms.

Les enfants conduisirent madame Grosjean jusqu'au seuil d'une maison de chétive apparence. Comme il n'y avait pas de concierge, madame Grosjean dut s'enquérir auprès des locataires du rez-de-chaussée de l'étage où habitait la petite vieille.

— Elle loge tout en haut, lui répondit-on. Mais elle est vieille comme Mathusalem, il y a longtemps qu'elle ne travaille plus régulièrement, elle est un peu retombée en enfance.

— Je vais toujours la voir, il me faut absolument quelqu'un, répondit madame Grosjean.

Elle dut monter jusqu'aux combles et frappa à une petite porte. Aussitôt, celle-ci s'ouvrit et madame Grosjean se trouva en face d'une très petite femme. Ses cheveux blancs étaient réunis en un chignon pareil à une boule de neige. Son minois couperosé semblait chiffonné par la gaîté plutôt que par les rides. Ses minuscules yeux bleus pétillaient. Elle était vêtue d'une robe grise rapiécée avec beaucoup d'habileté. Ses petits souliers éculés resplendissaient, tant ils étaient bien cirés. Elle fit entrer madame Grosjean dans sa chambrette, la plus exiguë qu'on pût imaginer.

— Certainement, madame, répondit-elle dès les premiers mots, je me ferai un plaisir de venir préparer votre repas.

— Combien allez-vous me demander? questionna anxieusement madame Grosjean.

— Mon travail, je ne le vends pas, je le donne, répondit la petite vieille.

« Les locataires du dessous avaient raison, elle n'a plus sa tête à elle, se dit madame Grosjean. Ça va être du joli. Enfin, je n'ai pas le choix. » Et madame Grosjean indiqua à la petite vieille le jour et l'heure où elle devrait se trouver à la villa Prospère, le nid des Grosjean.

Au moment convenu, la petite vieille apparut au seuil de la villa Prospère. Un col de dentelle ancienne dont les arabesques représentaient les sept jours de la création et une broche de vieil argent en forme de croissant de lune éclairaient sa robe grise. Un léger parfum de violettes émanait de sa menue personne.

— Il faut vite aller au marché, lui dit madame Grosjean. Voici la liste. Nous serons trente-six. Vous ne pourrez pas tout porter, vous vous ferez aider par un commissionnaire. Combien d'argent est-ce que je vais vous donner?

— Un sou suffira, répondit la petite vieille.

Abasourdie, madame Grosjean sortit sa bourse. Preste comme un moineau qui picore une miette, la petite vieille, se haussant sur la pointe

des pieds, y prit un sou et disparut avant que madame Grosjean eût eu le temps de la retenir.

— Nous sommes frais, dit la brave dame à son mari.

Elle dut courir au premier sans attendre la réponse, pour tâcher de calmer les hurlements furieux de sa fille, qui avait reçu le prénom de Reine.

A peine partie, la petite vieille fit sa réapparition, portant allègrement de son bras de pygmée un panier débordant de fruits exotiques, dont on n'avait jamais vu la pareille dans le pays.

— Ah ça! Vous êtes allée les chercher aux tropiques? plaisanta madame Grosjean.

— Oui, madame, répondit la petite vieille du ton le plus naturel. Voici la monnaie de votre sou, madame.

Et elle tendit une poignée de piécettes d'or.

« C'est à en perdre la raison », se dit madame Grosjean. Mais elle empocha.

Les invités arrivèrent. Alerte, la petite vieille servit, non le menu prévu, mais une suite de plats dont la maîtresse de maison se demandait d'où ils sortaient. Ce furent d'abord des huîtres dont chacune contenait une perle. Les invités se récriaient d'émerveillement. Ensuite, un pâté en croûte d'où s'échappèrent une volée d'oiseaux des îles. Puis, un grand poisson dont le ventre, quand on l'ouvrit, offrit aux regards une chaîne d'or qui portait, gravé sur son fermoir, le nom de Reine. L'apothéose fut une pièce montée dont les petits personnages de sucre étaient animés et se livrèrent à des danses et à des pantomimes. Malgré l'évidence, quelques convives n'étaient pas certains que les petits personnages de la pièce montée se mouvaient réellement. Ils rendaient responsables de ce prodige les crus auxquels ils avaient fait honneur.

De tout le festin qu'elle avait servi, la petite vieille ne voulut manger qu'une croquignole. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle eut terminé l'énorme vaisselle. Les Grosjean irradiaient. Seuls les hurlements de Reine empêchaient leur satisfaction d'être complète. La petite vieille prit l'initiative de monter voir l'enfant. Madame Grosjean, qui suivait la servante dans l'escalier, s'aperçut que sous sa robe rapiécée, elle portait un jupon de brocart d'or.

— Faut plus s'étonner de rien, marmonna la bonne dame. On cache le beau, on montre le laid : c'est le monde renversé.

A peine la vieille cuisinière se fut-elle glissée dans la chambre de l'enfant, que celle-ci cessa de crier et, laissant échapper un vagissement de bien-être, s'endormit.

La petite vieille s'approcha du berceau et effleura de sa main parcheminée le plumetis pareil à des brins de tabac qui poussait sur le crâne de Reine.

— Vous l'avez tout de suite calmée, dit madame Grosjean. C'est comme la façon dont vous vous en êtes tirée pour le repas : une vraie fée.

— Plus maintenant, répondit la petite vieille. Dans mon jeune temps, j'étais bien un peu fée, mais j'étais la moins capable de toutes, j'étais la bonne des autres.

Sur ces mots, la petite vieille quitta la pièce avec un fin sourire. Madame Grosjean la suivit pour la payer et la questionner, mais elle avait déjà disparu en laissant derrière elle un léger parfum de violettes. Au comble de l'agitation, madame Grosjean revint auprès du berceau. Là où les doigts noueux de la vieille servante les avaient touchés, l'oreiller et le drap s'étaient couverts de broderies. Reine n'avait plus cet aspect porcin qui réjouissait sa mère : depuis la caresse de la servante, elle ressemblait à une rose sauvage.

— Ah, mes aïeux! se lamenta madame Grosjean. On t'a jeté un sort, mon petit bout. Pourvu que tu restes dans le commerce en gros, mon petit miroton. Va pas devenir folle comme cette vieille, à travailler pour les beaux yeux de Pierre et Paul, pour l'amour de l'art. Hein, mon petit magot, que tu resteras dans la confection?

Reine ouvrit ses yeux couleur de commencement du monde et poussa un cri singulier, que sa mère comprit. Rien ne pourrait effacer l'attouchement de la fée. Reine dilapiderait sa vie pour les autres, au lieu de sagement la thésauriser comme il était de règle dans sa famille. Avec un soupir, madame Grosjean se dit : « Je croyais que la maison Prospère durerait toujours. Je me suis fait rouler, c'est le monde renversé. Enfin, ne nous inquiétons tout de même pas trop pour les pots cassés, il y aura peut-être moyen de moyenner. Gardons la tête tout entière à nos affaires.

Un chant d'oiseau moqueur comme un rire répondit aux pensées de la commerçante.

L'ÉPÉE « CLAIR DE LUNE »

Le peuple de la forêt avait construit pour la fée Vrissie un palais. Des oiseaux aux ailes étendues se relayaient pour servir de toits. Les colonnes étaient des arbres vivants ; les murs, des plantes entrelacées. Des vers à soie avaient tissé les tentures. Des milliers de bestioles formaient les dessins des tapisseries. L'horloge était un massif de fleurs ouvrant et fermant leurs corolles, suivant leurs espèces, à toutes les heures du jour et de la nuit. Aux quatre coins du palais, coulaient une source glacée, une source chaude, une source pétrifiante, et une source parlante.

Morz la sorcière, au fond de sa tanière suintante, en conçut une noire jalousie. Elle réunit ses sœurs, et toute sa parenté de guivres et de goules. Elle les exerça, les équipa, les arma et leur fournit pour montures des monstres dressés. Elle se mit à la tête de cette armée. Un casque ombrageait ses rides farouches, une décoration rougissait son sein desséché, des épaulettes d'or brillaient sur ses épaules squelettiques. Avec ses troupes, elle se lança sur le palais.

La fée, voyant arriver les assaillantes, revêtit en hâte une armure et un

casque d'où s'échappaient ses boucles claires. Ses oiseaux s'élancèrent à la rencontre des monstres pour leur percer les yeux, ses cerfs, pour les éventrer de leurs cornes. Les lianes se jetèrent comme des lassos autour des cous des sorcières au galop. Morz, blessée par les défenseurs de la fée, tenaillant des cuisses le dragon qui lui servait de monture, comprimant d'une main son giron sanglant, lança de l'autre un brandon infernal. Avec un bruit de tonnerre, le palais explosa et Vrissie disparut dans la fumée. Poussant de rauques glapissements de triomphe, les sorcières escaladèrent les décombres fumants. Morz courut aux quatre sources : elle détourna la source froide, empoisonna la source chaude en y crachant un peu de sa salive venimeuse, combla la source pétrifiante avec les cadavres des monstres tués et, après s'être mis de la mousse dans les oreilles pour ne pas l'entendre, mura la source parlante.

Puis, sonnant le ralliement dans une trompette-des-morts, elle déploya sa bannière verdâtre, et se retira avec ses guerrières.

Vrissie, qui n'était qu'évanouie sous les ruines reprit connaissance. Elle se dégagea, ôta son armure brisée, et quitta la forêt. A force de marcher, elle arriva jusqu'au rivage de la mer. Épuisée, elle se laissa tomber sur le sable, tout au bord des vagues, les pieds dans l'écume. Bientôt, les poissons se pressèrent autour d'elle, les crabes l'entourèrent, les coquillages s'entr'ouvrirent, les algues s'enroulèrent autour de ses chevilles, les oiseaux de mer vinrent se poser sur ses épaules et ses genoux. Elle leur raconta son malheur : « Ne sois pas en peine, Vrissie », lui dit une vive de mer. Nous te construirons un navire plus beau que le palais. »

Tous furent d'accord. Les oiseaux donnèrent comme voiles leurs ailes étendues. Les coquillages se collèrent les uns aux autres et formèrent la coque rose d'un navire. Des anguilles furent les cordages. Les algues s'entrecroisèrent en forme de hamac. Des poissons phosphorescents servirent de phares. Vrissie embarqua et le navire prit le large.

A l'horizon, Vrissie vit grandir une voile verdâtre. Volant dans l'écume, la barque fondit sur elle. La proue était un dragon à la gueule béante. Debout devant le mât, se dressait Morz. Derrière sa barque, grossissait une flottille de sorcières. Morz porta un sifflet à ses lèvres desséchées, fit ranger sa flotte en ordre de guerre. Le vent gonflait sur ses seins racornis sa blouse de marin, l'écume volait dans ses mèches grises. Elle courut à l'avant, et lança sur le navire de Vrissie un grappin.

Avant qu'il ne s'abatte, la mer s'ouvrit, engloutissant l'amirale Morz et ses marinières.

Mais la sorcière revint à la surface. Prenant son essor sur son dragon qu'elle dirigeait avec des rênes de vipères et un mors de plomb, elle le fit redescendre vers le navire de Vrissie : « Baisse ton vol, dragon, baisse ton vol. »

Le dragon obéit, et vit sur le bateau chantant la fée qui tenait le

gouvernail : « Tombe, dragon, sur ce vaisseau ennemi. Prouve ta force, coule cette vermine. Allons! Droit sur elle! »

Le monstre, touché par la beauté de Vrissie, se cabra, rétif. D'un tête à queue, il essaya de vider la sorcière. Morz s'agrippait aux piquants d'os, se déchirait les mains sur le dos escarpé du dragon qui essayait de l'étrangler avec sa queue. La sorcière, rampant entre les écailles qui s'entrechoquaient, escalada le cou, s'accrocha au brisant du mufle, s'agrippa des deux mains aux naseaux. Elle glissa son ventre sur le groin furieux, se balança un instant au-dessus du vide, et enfonça ses pieds dans la gueule hurlante. Le dragon grinça des crocs, broyant les orteils de Morz. Mais il suffoquait, l'ennemie lui bouchait les naseaux et la gorge. Il tenta d'aspirer un filet d'air, et râla. Ses ailes membraneuses se figèrent. Comme la foudre, il tomba sur le navire, écrasant sous lui son écuyère. Un flot rougeâtre tacha le pont. Vrissie se précipita pour secourir Morz, mais celle-ci fila comme une anguille, se jeta à la mer, et disparut dans une vague de sang.

Le dragon dans sa chute avait brisé le navire qui prenait eau de toutes parts et commençait à sombrer. Vrissie sauta à la mer et s'éloigna à la nage. Au soir, elle aborda sur une côte inconnue. Elle allait s'enfoncer dans les terres, quand d'entre les ombres, elle vit surgir Morz, ses blessures couvertes de pansements d'algues. Morz brandit une épée, faite d'un os du dragon, à qui elle était revenue donner le coup de grâce, sur l'épave du navire naufragé. Vrissie, désarmée, se vit perdue. Mais un rayon de lune glissa entre ses doigts et murmura : « Je serai ton épée. »

Vrissie le trempa dans une source glacée, et attendit son ennemie. Morz bondit, lame en avant. Les deux épées, os de dragon et rayon de lune, s'entrechoquèrent. L'os fit un grand fracas, le rayon lança un tintement argentin. Vrissie fit tournoyer son épée, et en toucha le cœur de la sorcière. Celle-ci poussa un cri et, chancelant, enfonça son os dans la gorge de la fée, qui tomba en gémissant.

Morz sentait le froid du rayon de lune envahir ses veines. Dans un suprême effort pour réchauffer son sang vénéneux, elle frotta son épée contre son éperon, et une étincelle jaillit. Mais le feu se prit à sa longue chevelure grise flottante, et en un instant, elle ne fut plus qu'une torche hurlante, sentant le gibier brûlé. Bientôt, à la place du brasier apparut une flaque de graisse. C'est tout ce qui restait de Morz.

Un oiseau vint se percher sur la blessure de Vrissie, et de son bec, épancha le sang. Une araignée, en guise de pansement, tissa sa toile, sur la blessure. Vrissie baisa son épée Clair de Lune, et sentit sa force renaître. Elle se dressa, jeta quelques gouttes de la source et quelques pétales sur les restes de son ennemie, et, chantant un hymne d'allégresse, la fée fit tournoyer son épée, et partit vers de nouvelles victoires.

BÉATRIX BECK
Prix Goncourt 1952

ESCOLASTICA

par Paul Morand

I

Tirons à qui aura les blancs, je vous prie, Excellence.

La partie s'engageait entre les deux vieux joueurs ; ils en avaient perdu ou gagné plusieurs milliers, depuis vingt années qu'ils vivaient face à face, par une fatalité géographique.

L'un, Espagnol, l'autre, Russe, posés sur l'échiquier du monde, à la frontière de deux empires : l'Empire russe qui s'arrêtait là, vaincu par l'espace ; l'Empire espagnol qui s'abolissait dans le temps, en cette zone où les terres des tzars et celles du roi d'Espagne s'affrontaient sur le continent nord-américain.

Assis devant leurs soixante-quatre cases, ils s'opposaient, le Russe, rouge de teint, l'Espagnol, vert. (Les marins de passage les surnommaient M. Bâbord et M. Tribord.)

Fonctionnaire du quatorzième rang, nommé lors de sa retraite directeur garnisonnaire de la factorerie moscovite la plus avancée de la côte du Pacifique, le *komandier* Igor Menckendorf, septuagénaire colossal, bombait la poitrine jusque la renverse, déployait jusqu'à la ceinture une barbe de pope : c'était un partenaire redoutable, doué d'imagination tactique et d'un vif pouvoir offensif ; même noyé dans la liqueur, il gardait toute sa tête, une tête pleine de mille variantes.

Don Nemesio était tortu, luxé, glabre, fidèle à la perruque et au jabot, terreux de teint, dartreux de peau ; mais si grande sa dignité naturelle que ses dartres avaient l'air de blessures guerrières ; de même, la grand-croix de San Hermengilde reçue pour le consoler de quelque capitulation diplomatique, paraissait, une fois sur sa poitrine vénérable, la récompense d'une heureuse négociation ; privilège des chancelleries où crachat signifie distinction. Seul officiel important au nord de San Francisco, il accumulait les titres de corregidor, d'alcade mayor, de capitan general par-dessus celui, essentiel, de gouverneur du fort San Esteban. Le vice-roi du

Mexique (ou Nouvelle-Espagne), dont il dépendait, avait fait économie de personnel en l'accablant de tant de dignités.

Qu'y avait-il derrière le décor californien monté par le commerce des tzars et par la politique des rois catholiques ? Un comptoir de douze Moscovites, d'une part, dépendant de la Compagnie russe des Pelleteries ; de l'autre, un ouvrage, fort de trente-cinq Espagnols, créoles ou métis.

— Excellence, vous vous gardez mal...

— Possible... Je l'ai voulu ainsi pour développer mon fou.

Cet éloignement farouche qui exilait les deux hommes aux confins du monde, s'aggravait cycliquement de l'hostilité entre leurs deux pays. En 1799, l'Espagne alliée à la France était entrée en guerre contre la Russie sans le vouloir, presque sans le savoir. Aussi, lorsqu'au cours d'une partie d'échecs, don Nemesio apprit (avec un an de retard dû à la lenteur des communications) qu'il jouait avec un ennemi, il se crut obligé de le faire prisonnier ; il n'y eut d'ailleurs pour le Russe, devenu captif, aucune différence de traitement ; il resta au fort San Esteban, cajolé et festoyé jusqu'à la paix d'Amiens qu'il attendit, assis à la turque, fumant de longues pipes de tabac levantin, tirant sur un tuyau en cerisier de Perse.

Par la faute de Napoléon dont chaque campagne changeait la face de l'Europe, les deux gouverneurs durent, pendant plusieurs années, se confiner chacun chez soi, sur l'ordre de leurs souverains. Leurs impayables parties d'échecs n'en furent pas interrompues pour si peu ; ils continuèrent à jouer, chacun dans ses eaux territoriales, de son bateau et par signaux : un drapeau rouge c'était le roi, un fanion vert, le fou, etc. Aussi est-ce avec une vive satisfaction que les deux partenaires apprirent l'amitié d'Alexandre et de Napoléon.

Mais un jour, la Grande Armée entra en Russie. Don Nemesio était alors l'hôte du Russe :

— Échec, dit celui-ci à son invité.

— Vous changez l'attaque de côté, est-ce prudent ?

— Oui... Excusez ma distraction, Excellence ; c'est ce coureur qui m'apporte un pli arrivé par le brick anglais... Vous permettez que je décachette ?

Menckendorf ouvrit le pli confidentiel ; à mesure qu'il lisait, il boutonnait quelques boutons de plus à sa redingote civile qui prit une allure militaire ; soudain il se mit au garde-à-vous :

— Excellence, dit-il de sa voix la plus tonnante, voici de graves nouvelles : Dieu l'a voulu ; l'empereur Napoléon, entraînant avec lui votre roi Joseph, est entré en guerre contre Sa Majesté le Tzar. Dans mon petit Kremlin vous êtes aujourd'hui prisonnier. Rendez-moi votre épée.

— Elle est restée au fort San Esteban, répondit l'Espagnol avec flegme.

— Veuillez l'envoyer chercher.

La captivité de don Nemesio fut brève, car peu de temps après, un coureur de Monterey lui apportait une lettre du vice-roi du Mexique ; celui-ci bravait la puissance de l'Ogre corse et se ralliait à Ferdinand VII, indûment gardé prisonnier à Valençay.

— Excellence, déclara aussitôt Menckendorf, nous voici redevenus alliés : je vous rends votre épée...

Le bureau de don Nemesio ouvrait sur le Pacifique ; il était meublé avec un dénuement tout indien : sur les murs de chaux ornés d'arabesques en détrempe, des cornes noires de bison, des andouillers du grand cerf californien ; mais çà et là flottaient des épaves d'un luxe castillan : un fauteuil en peau de buffle, une table à grands rinceaux de fer forgé, des coffres en cuir de Cordoue avec gonds et serrures d'argent. Dans la bibliothèque, trois siècles de vice-rois avaient aligné leurs instructions reliées en parchemin cordé, *la Recopilacion de leyes de las Indias* et tous les codes de la Casa de Contratacion de Séville. La carte jésuite de 1759 surmontait un brasero. Au pied du fort s'étendait la cour, se dressaient le porche avec une statue nichée de San Esteban, l'hôpital, la chapelle, la distillerie, le pilori et les locaux pénitentiaires jadis édifiés par l'Inquisition.

Don Nemesio baisa la main de la mère supérieure et la fit asseoir sur une tête de bison naturalisée. Entre le frontal et la mentonnière, le visage de la mère Dolorès étendait des joues couleur de cigare maduro et un nez qui tombait mollement dans la bouche.

— Excellence, dit-elle d'un air affligé, nous avons pourtant prié nuit et jour, mais nous n'avons pas été exaucées.

— Des prières! grogna don Nemesio. N'ai-je pas prié, moi aussi? Ai-je été entendu, moi, son père? C'est un médecin qu'il aurait fallu... Des remèdes...

— La sœur Consolacion est savante, elle connaît tous les remèdes ; l'apothicaire vient visiter la... la pauvre malade deux fois la semaine. Le père Ignacio, notre aumônier qui a eu l'honneur de confesser Votre Excellence l'an dernier, vous a dit sans doute tout ce qu'il a tenté, exorcismes, aspersions d'eau bénite. Hélas! Le démon qui exerce sa malice sur la pauvre enfant n'a pas encore été chassé...

La supérieure fit glisser son chapelet rapidement, puis reprit :

— Escolastica était notre meilleure élève au catéchisme, en français, en musique : elle jouait de la harpe comme au paradis. C'est quand la fillette est devenue adulte que le mal a commencé, que la tête lui a tourné. Aujourd'hui, on dirait qu'elle a ses périodes comme la mer, comme la lune. Quand elle est en enragerie, Excellence, pardonnez-moi de vous le dire, personne n'ose l'approcher et nous devons l'enfermer... par stratagèmes, car on dirait qu'elle pénètre notre dessein. Dieu a permis

que le jour de notre départ tombe à la nouvelle lunaison, aussi nous avons pu l'embarquer sans qu'elle se jette à l'eau.

— Se jeter à l'eau!... cria don Nemesio épouvanté. Sainte Escolastica, protégez ma fille!

— Sainte Escolastica, marmotta la mère Dolorès, sauvez-la des pièges du Malin...

— Ainsi, fit violemment don Nemesio, ma fille est folle, incurablement folle?

— Incurable, Excellence, pourquoi incurable? La Sainte Vierge ne fait-elle point des miracles? Si nous avions pu garder Escolastica, nos neuvaines auraient fini par attendrir la Sainte Mère de Dieu; mais notre couvent est aux mains des métis impies; les révolutionnaires du Bas-Mexique chassent nos missions. Nous avons dû partir en nous hâtant pour arriver au fort San Esteban avec Escolastica saine et sauve...

Le gouverneur soupira profondément :

— Expliquez-moi, avant que je la voie... Comment est-elle... Comment parle-t-elle?

— Excellence, elle parle peu... Il faut même avouer qu'elle ne parle pas... Mais la chère enfant est docile et point colère, sauf à la pleine lune qui lui cause un bouleversement des humeurs.

— Madre, fit don Nemesio, dites-moi des paroles raisonnables que je puisse entendre; il ne se peut point que ma fille ne vous parle jamais!

— Elle se tait, Excellence, mais on peut voir sur son visage qu'elle comprend nos interdictions; elle est précautionneuse... et, excusez le mot, rusée dans son apparente obéissance.

— Vous reconnaît-elle?

— Jamais, ni moi, ni la chanoinesse, ni la professe, ni aucune des nonnes. Elle ne connaît qu'un nom, celui de Zumba.

— Zumba?

— Une négresse à demi indienne qui la sert.

Le gouverneur fronça le sourcil; il agita une sonnette d'argent; une fille de chambre espagnole entra.

— Jesusita, ordonna le gouverneur, prépare la chambre au-dessus de la chapelle pour doña Escolastica... Qu'y a-t-il pour dîner?

— Qu'est-ce que Votre Excellence veut qu'il y ait? Du saumon et du bison froid, bien sûr.

— Dis au cuisinier de cuire un gâteau sur lequel il écrira *Heureux Retour* avec de la poudre de cannelle. Voici le couvert d'argent et d'ivoire de ma fille; voyez-le, Madre, c'est son parrain, le gouverneur de Cuba qui lui en a fait don.

La mère supérieure leva la main :

— Ce couvert est inutile, Excellence, dit-elle lentement.

— Inutile! Que signifie? Ma fille ne doit pas manger avec ses doigts!

— Non, assurément; mais il nous a toujours semblé plus prudent, surtout à l'heure des crises, de faire nourrir notre chère malade par

Zumba qui roulait des boulettes et les lui mettait dans la bouche ; ainsi, elle consentait à manger.

— Elle ne verra plus cette Zumba ; une Espagnole fera son service, dit don Nemesio durement.

La mère supérieure s'agita :

— Excellence, une Espagnole! Escolastica ne tolère que les indigènes.

Don Nemesio se laissa tomber à sa table, les poings sous les ligaments du menton. La folie de sa fille lui était comme un nouvel exil, sans espoir, sans consolation. Son regard se heurta aux rudes murs enrochés des falaises à l'horizon ; il vivait entre trois déserts, la neige au nord, l'océan à l'ouest, le sable au sud ; au sud, c'était la menace des rebelles, des Indiens ; au nord, le pays des trappeurs, des schismatiques, de ces hommes à peine doués de raison.

— Ces Russes bizarres, à demi-fous... Escolastica aurait dû naître chez eux... soupira le pauvre gouverneur.

— Dieu l'en préserve, cria la madre avec horreur en se signant ; ce sont, comme dit Ézéchiel, les bêtes du Septentrion et les créatures de Magog!

***

Devant don Nemesio, pétrifié par l'âge comme ces corps de soldats ensevelis dans le terrain nitreux d'un champ de bataille, s'étalaient les feuillets d'un des deux ouvrages auxquels il travaillait depuis dix ans : une étude (l'autre, c'était un traité sur les échecs) des armes diffamées dans le blason espagnol. Il relisait sa table des matières :

CHAPITRE I. — *Les Gentilshommes traîtres au roi.*

CHAPITRE II. — *Les Nobles punis pour n'avoir pas relevé un défi.*

CHAPITRE III. — *Félons ayant tué leur prisonnier après lui avoir donné quartier.*

CHAPITRE IV. — *Caballeros vangloriosos, convaincus de hâblerie et de mensonge...*

Don Nemesio posa l'érudite plume d'oie qui lui servait à rédiger, en face de chacun des écus éclaboussés de vergogne, un commentaire historique de leur ignominie.

Le gouverneur se sentait chagrin en pensant à sa grande infortune paternelle, mais il se sentait bien en pensant à son petit camp retranché, à cette commandance, symbole de l'Empire castillan, image d'un monde clos. Ici, tout venait de la péninsule ou de ses colonies, les lits du Pérou, les voitures de Buenos Ayres, la soupière d'argent de Potosi et d'Ourango le clavicorde ; même les cartes à jouer avaient été imprimées à Puerto Rico. Les Rois Catholiques n'étaient pas sur le trône, comme la Maison d'Angleterre pour bénir le commerce, mais pour entraver les échanges.

— Le Saint Sacrement est à cinq heures de relevée. Introduisez messieurs les provéditeurs...

Sandoval le jaugeur, Dionisio le fiscal, Arcadio le percepteur de ces taxes étranges qui ont nom *l'alcavalo* ou *l'almoxarifazgo*, des tributs destinés aux âmes du Purgatoire et des droits de paroisse, ayant quitté un moment les côtes qu'ils surveillaient comme Harpagon sa cassette, apparurent, dans l'ordre de l'annuaire du Conseil suprême des excises, pondages, péages et confiscations. Ces véritables rois de l'Espagne d'outre-mer prenaient soin qu'elle n'exportât que des franciscains, des dominicains, des minimes, des capucins ou des trinitaires, et à ce qu'elle n'importât que des vice-rois à perruque blanche et habit doré.

Son fort ruineux en terre rousse, don Nemesio continuait à en arpenter, avec une noblesse intransigeante, le glacis défendu par quatre canons de bronze vert, rongés de moules, qui provenaient d'un naufrage. En outre du modeste appareil militaire et administratif de San Esteban, préside de limite, le gouverneur régentait un lépreux, douze missionnaires, deux vaches, vingt porcs, quatre-vingt-dix-huit dindons et de nombreux péons indigènes qui ne comptaient pas. Dans le silence total coupé seulement par le branle des cloches, le tintement des grelots de la mule capitane, ou par le cri de la chevêche, sa fenêtre, œil de l'Espagne, restait vide, ouvrant sur un infini parfumé d'urine de verrat. On ne faisait pas fortune en ce bout du monde ; ni nègres à vendre, ni concessions ou dispenses à refiler en sous-main ; pas de Toison d'or ni de grandesse à récolter, pas même de toros, pas de courriers réguliers. Néanmoins, don Nemesio restait profondément attaché à ce petit royaume muré et muet ; et il aimait l'invisible présence d'Escolastica, cette jeune ruine.

Un mois déjà... Le jour de son arrivée, d'effroyables cris avaient affolé le fort ; accouru dans la chambre de sa fille, don Nemesio l'avait vue terrassant la servante espagnole, lui griffant furieusement le visage et les bras ; on avait eu beaucoup de peine à la lui arracher. Depuis lors, il s'était résigné à suivre le conseil de la mère supérieure et à donner à la folle une Indienne prise aux magasins annexes où les ouvrières indigènes recevaient le coton de Floride débarqué brut et le rendaient filé en écheveaux tordus, prêts à l'ensachement pour Séville.

Escolastica était docile aux mains ocre de cette servante, Tonantzin. Elle se laissait nourrir, puis tombait dans un sommeil immobile, semblable à une léthargie. Jamais, le jour, elle ne sortait de sa chambre ; elle n'eût pas supporté la vue des hommes de sa race, ceux que les Indiens appelaient « les porteurs d'éperons ». A aucun de ses subordonnés le gouverneur ne parlait de sa fille. Eux imitaient son silence, émus de pitié, comme un conseil de famille réuni pour traiter un sujet pénible que personne n'ose aborder.

Escolastica restait le secret du fort ; son hébétude tranchait d'ailleurs à peine sur l'apathie générale ; quand la folle battait la campagne, la campagne de sa folie ressemblait au décor de la vie quotidienne, prairie

égarée interminablement dans un espace profus. La lunatique ne déparait pas ce monde lunaire.

Les interminables torpeurs de sa fille étonnaient don Nemesio tout en le rassurant ; elle dormait et mangeait ; donc elle se portait bien. Il ne se doutait pas de ce qu'était la nuit pour Escolastica. Dès la première semaine elle avait fait comprendre à Tonantzin son désir : ces deux créatures s'entendaient à la manière des animaux. L'Indienne supportait aussi mal que sa maîtresse la claustration du fort. Aux premiers rayons de la lune elle la faisait évader par un portillon dont elle avait volé la clé, toutes les autres sorties étant fermées par des chaînes.

Au-delà de la prairie, commençait la forêt. Malgré l'obscurité, Escolastica allait droit son chemin, les cheveux pleins de moustiques, dans les champs non arpentés, chemins qui n'étaient, au mieux, qu'un sentier ouvert au sabre d'abatis ; elle ne prenait pas la peine de battre l'herbe d'une cravache plombée pour faire fuir les serpents, comme tout le monde. Elle regardait la lune entre les branches ; les arbres morts tombaient pâmés dans les bras des arbres vivants où ils pourrissaient ; les rus devenaient cascades, puis chutes, puis cataractes, fonçaient sans méandres à travers des roseaux en fer de lance, des iris jaunes, des menthes ; elle écoutait claquer la queue des saumons. Sur ces eaux vives, ou celles, dormantes, des tourbières qui servaient au fort de douves naturelles, stagnait, surtout à la belle saison, l'épaisse brume du Pacifique qui trempait les arbres et que le soleil de midi poignardait, s'enfonçant droit dans une boue noire piétinée par les pinces des cerfs.

Escolastica vivait perchée. L'instinct de certaines bêtes qui craignent de faire nid à terre l'élevait dans l'enfourchure d'un grand érable. Elle y restait, comme une de ces marionnettes votives que les sauvages y installent, et auxquelles obéissent la pluie et le soleil. Entre le jus vertical qui monte des racines et la sève horizontale épandue dans les feuilles, Escolastica s'interposait ; elle en captait l'essence. L'arbre la balançait dans le vent ; une rafale lui faisait voir les étoiles, une autre lui montrait la terre et les hommes, les petits hommes ridicules avec leur peau lisse comme si une maladie immonde les avait dépouillés de leurs plumes ou de leur poil.

Parfois Escolastica se couchait autour des feux de mine, s'amusant avec le grand soufflet des fondeurs d'or. Les Indiens se taisaient lui gardant son secret. Pendant que son père, vêtu d'un bel habit bleu et blanc, se plongeait dans quelque *Catálogo historial y genealogico*, la folle se plongeait lustralement dans le torrent, ressortait verte de lentilles, bondissait sur les canoës de saule, harponnait les aloses avec des flèches en obsidienne ; elle déchiffrait à livre ouvert les signes indiens creusés dans le tronc des arbres, aux clairières où s'élevaient des idoles raides et fleuries. Elle mettait l'oreille à terre, le nez dans les empreintes. « Elle sait le sol », disaient les Indiens. Ses cheveux noirs se striaient d'incroyables blondeurs, décolorés par l'air salé. Le vent tordait sa robe autour d'un corps

parfait, aux longues jambes révélées par le désordre de la course, aux seins perlés qui ne tressautaient pas quand elle courait, poussés à bout par la jeune sève, jusqu'à faire craquer l'étoffe.

Sous le front étroit et bas, le regard qui s'élançait de plein fouet quand elle vivait parmi les péons, s'éteignait sans vie quand, à l'aube, elle rentrait, ramenée au fort par l'Indienne ; sa respiration magnifiquement libre dans les bois, changeait de rythme, devenait celle d'un être étouffé, suffocant. Dans sa chambre, obsédée et par cette obsession même épuisée, détachée de tout, oublieuse des heures, elle restait, pieds écartés, sur le lit, pétrifiée, pareille à un gisant. Elle était comme le mouflon, tout ruse et agilité dans la nature, stupide entre les murs.

Au-dessus de son oreiller, le curé avait mis une image de San Esteban ; il la retrouva outrageusement précipitée dans un chaudron où se conservait le suif de bison. Par contre, la folle allait dénicher des fétiches dans le tas des manitous de bois peint, à bec de corbeau, que le padre avait brisés et cachés derrière les surplis de la sacristie ; Escolastica les enfouissait sous ses couvertures, ne s'endormait qu'en les broyant tendrement dans ses bras ; les plus révérés, elle se prosternait devant eux ; elle les mettait au chaud entre ses cuisses.

« C'est une pendule arrêtée... soupirait le gouverneur, on la pousse, elle avance, on l'arrête, elle reste sur place. »

***

— Je vous attendais le douze mai, dit le Russe.

— Ne sommes-nous pas le douze ? répliquait l'Espagnol.

— Non, Excellence. Nous sommes le premier.

— Nous sommes le douze !

— Le premier !

Il y avait douze jours d'écart entre leurs deux calendriers, le grégorien et le julien, qu'ils n'avaient jamais pu combler. Leurs rencontres commençaient toujours par cet insoluble comput.

Le komandier Menckendorf avait, cette fois, invité son voisin à passer quelques jours au *crepost*, le comptoir de la Compagnie russe de fourrures. La corvette caboteuse de don Nemesio venait de mouiller, pavoisée, entre deux rangées de pirogues de guerre pleines de sauvages graissés comme des fusils, couverts de losanges noirs et rouges, vêtus de peaux d'oiseaux.

Le Russe accueillit l'Espagnol, sur le petit môle, d'une accolade d'ours, tandis que les moujiks lui baisaient la main. La colonie venait de recevoir la visite annuelle d'un bâtiment ravitailleur ; don Nemesio arrivait bien ; ce soir, le champagne remplacerait la bière d'épinette.

Quand ils entrèrent dans la salle commune, une vigoureuse odeur de fauve, de choux et de bière aigre, d'ambre, de cuir de Russie, de cuir

de botte et de fumée de pipe saisit don Nemesio à la gorge. « La civilisation finit chez moi avec l'Espagne », pensa-t-il, comparant son noble feu de brasero à la primitive ouverture dans le toit, par où la fumée des souches brûlées s'enroulait en volutes bleues, comme dans les antres préhistoriques. Quels hommes des cavernes, ces Moscovites! L'odeur musquée des ateliers d'écorchement, d'écharnement et d'étirage des peaux se mêlait aux relents du poisson séché et battu. Le *crepost* était fait de troncs d'arbres mastiqués de terre grasse et couvert de bardeaux. Et l'horreur de ces viandes saignantes sur des brochettes!

Visiter les Russes, c'était pour l'Espagnol « déposer une carte chez les ours ». Tout ici sentait l'ours, même les draps ; aucune étuve n'aurait dissipé cette odeur. Une ourse polaire empaillée tenait le lampadaire où brûlait de l'huile d'ours. On marchait sur des peaux d'ours. La grande carte de l'Empire russe de 1776, établie par l'Académie de Pétersbourg (et si inquiétante pour Madrid et Séville par les prétentions territoriales qu'elle avouait et la menace qu'elle laissait deviner contre les Missions) était fixée aux murs par quatre hures d'ours.

Avant l'arrivée de ses invités, Menckendorf avait passé au bain de vapeur et en était sorti, écarlate et velu, barbe rouge emmêlée au poil d'une panse qu'il lissait avec une brosse en crin d'ours. La toison ne faisait défaut que sur la tête : naguère scalpé par les Indiens, il portait une calotte d'étain sur le crâne nu. Son uniforme se composait d'une chemise de soie chinoise d'où tombait comme une cascade boueuse, un jabot de dentelle jauni par le tabac à priser, de bottes sans éperons et d'une tunique de drap vert à brandebourgs fixés par des dents d'ours.

— J'ai quelques visiteurs qui vous intéresseront, don Nemesio, dit le komandier avec cette joie enfantine des Russes à être entourés de toujours plus de parasites. J'ai aussi le pope à dîner ; il me fournira d'arguments, si vous me poussez sur ma religion.

— Votre Éclatante Excellence est servie, annonça un cosaque.

Ils dînèrent aux bougies.

— Don Nemesio, vous permettez que je vous présente un acheteur de peaux de renards ; c'est un Allemand ; il s'appelle John Jacob Astor ; il achète pour la *Pacific Fur* qui lutte de vitesse avec la firme rivale, la *Hudson Bay*. Herr Astor est le fils d'un fabricant de pianos de Heidelberg ; et il sait jouer des *waltzer* très joliment, si vous lui demandez.

— Je ne parle ni l'allemand, ni l'anglais, ni l'américain, Komandier.

— Excusez, don Nemesio, j'ai pour vous un lexique vivant ; faites-moi la grâce de saluer mon compatriote, monsieur Korsakine.

C'était Silène introduisant le jeune Bacchus : un dieu aux yeux d'aigue-marine, mi-fermés par les paupières lourdes, si clairs et si dissimulés à la fois, une bouche où les paroles sortaient avec choix, du bout des lèvres en forme de fraise, un nez relevé, racé, fendu par une cicatrice qui y mettait une insolence d'épagneul. Le jeune Russe joignit les talons, exact et militaire.

— Platon Hilarionovitch, c'est vous le plus jeune. Vous allez allumer le chaudron de rhum. Pope, très saint, dis les prières de la table.

On souffla les bougies de graisse d'ours. Au-dessus de la cuve d'argent, les figures de ces hommes de bonne trempe, brûlées par le froid, martelées par le vent marin, prenaient un relief durci de bosses, d'angles ciselés qui racontaient leur vie. A la table de mélèze rose, mal équarri, vinrent s'asseoir deux marchands chinois, acheteurs de peaux de loutre et un chasseur sibérien, négociant du troisième degré, vêtu de cartouches. Menckendorf fit couler les flammes bleues dans les verres.

— Vous et moi, don Nemesio, nous sommes deux modestes sentinelles exactement placées à égale distance de Madrid et de Pétersbourg pour veiller sur l'honneur des deux empires qui se partagent l'occident du Nouveau Monde ; gloire à eux!

Un rôti d'ours flanqué de cygnes apparut. Le champagne tonna.

— Je bois à la santé de Sa Majesté Ferdinand VII.

— Je bois à la victoire de l'empereur Alexandre, répondit l'écho espagnol.

***

— *Atractivo*... Votre ami... Platon, dites-vous?... n'est guère à sa place parmi vos loups.

— Eh! oui, fit Menckendorf. Il nous étonne toujours quand il mesure en verstes et calcule en roubles, tandis qu'ici nous comptons en peaux de castors et mesurons en fumée de pipe.

— D'où vient-il, ce jeune homme?

— De loin... de très loin ; si vous saviez... le pauvre, il a eu des malheurs.

— Je l'ai trouvé excellent aux échecs et capable de nous tenir tête à vous comme à moi.

— Mais, je vous prie, il nous tiendrait tête en nous tournant le dos ; il est capable de jouer sans regarder l'échiquier, rien qu'en se faisant annoncer les coups. Un vrai miracle...

Menckendorf se tut ; sa grosse figure s'était rembrunie.

— Excellence, dit-il tout à coup, il faut que je vous le dise : nos parties vont être interrompues ; je m'absente en inspection.

— Serait-il possible, s'écria don Nemesio atterré ; plus d'échecs! Et pour longtemps?

— Je ne puis le savoir d'avance, mais... par amitié, je peux vous laisser un remplaçant. Seulement, c'est un secret. Me donnez-vous votre parole?

— La parole engage pour toute la vie ; un Espagnol ne la donne pas à la légère. *Hasta la muerte.*

— Vous êtes un homme d'honneur... Je me fie... Je me fie : mon remplaçant, c'est Korsakine, et le secret... c'est qu'il n'est pas Korsakine ; il est le prince Tobolsky. Oui, oui... exilé pour avoir offensé le grand-duc Nicolas ; une histoire de femmes ; à Pétersbourg il était la coqueluche

et l'envoûtement des dames ; les hommes l'ont expédié au diable... chez nous c'est-à-dire. (Il éclata de rire.) Je vous passe la consigne ; vous faites la relève et prenez mon prince. Mais attention, bonne garde n'est-ce pas ?

— On n'entre pas si facilement dans l'empire de Sa Majesté Catholique ; votre prince sera aussi confiné chez moi que chez vous, dit don Nemesio avec solennité.

***

Pour rendre la politesse à son hôte, don Nemesio donna le dernier dîner à son bord. Il y eut divertissement. Des sauvages à masques de morse se firent la poursuite. D'autres, coiffés d'une tête de cerf évidée, en mimèrent la chasse. Du château de poupe, des Chinois pêchèrent avec des aigles de mer dressés. Puis défilèrent les présents : en échange de la selle arabe, velours rouge soutaché d'argent, qu'il avait apportée, don Nemesio reçut quelques esclaves à diadèmes d'osselets, au crâne serré entre des planchettes.

A l'aube se firent les adieux. Dans les fumées d'une nuit blanche, le komandier, écarlate comme le soleil levant, disputait de religion avec son collègue espagnol, plus jaune que l'ananas.

— Je suis damné si...

— Damné, Menckendorf, vous l'êtes depuis le neuvième siècle !

— Ah ! Ah ! Quelle absurdité ! Nous, véritables orthodoxes, nous ne serons damnés qu'au Jugement dernier.

— Nous, véritables catholiques, nous sommes damnés dès la mort ; point de tièdes et lâches sursis !

— Reconduisez-moi seulement jusqu'à la coupée et je vous donnerai le baptême, le vrai, le seul, le baptême de saint Jean-Baptiste et du Christ, le baptême par triple immersion, vociférait le Russe.

Descendu dans sa pirogue d'écorce de bouleau, les jambes en équerre, il hurlait encore dans son porte-voix les injures de tous les patriarches à l'adresse de tous les papes.

Don Nemesio agitait son chapeau à glands d'or. Menckendorf faisait des gestes fous d'amitié, pareil à ces mannequins bourrés de poudre par l'artificier, qui éclatent à la fin des fêtes mexicaines.

***

A midi la corvette espagnole, bord sur bord, roulait sous la houle du large. En quelques heures le climat avait changé ; la température s'était radoucie. Dans l'après-dinée on commença à voir monter les créneaux du fort de San Esteban, par le travers du cap Sacramento. Ce fut le moment que choisit Korsakine pour sortir du canot de sauvetage, se présenter à don Nemesio avec une irrésistible politesse, cette mauvaise foi codifiée, et jouer la comédie combinée avec Menckendorf.

— Je supplie Votre Excellence de ne pas me faire jeter à la mer, dit-il.

Je me précipite à ses pieds et j'implore sa noble protection. Korsakine n'est pas mon nom ; je suis le prince Tobolsky.

— Je le sais, monsieur. Vous êtes ici sous ma garde.

— Je ne vous importunerai pas longtemps, Excellence. Je compte essayer de gagner les États-Unis par la Prairie.

— Entreprise impossible, monsieur! Mon vieux voisin et ami vous a confié à moi et vous ne me quitterez que pour retourner au Crepost.

— Le Komandier n'a pas voulu vous embarrasser, monsieur le gouverneur. Mais c'est lui qui m'a mis dans le canot de sauvetage, ce matin, et voici mon plan d'évasion tracé de sa main.

***

Tandis que les uniformes rouges du rebelle Iturbide occupaient le sud du Mexique, le fort San Esteban sevré de tout réconfort métropolitain ressemblait à une sentinelle qui s'est endormie aux avant-postes pendant que l'armée battait en retraite.

Chaque matin, Tobolsky venait saluer son hôte à son réveil, vers midi ; il trouvait le vieux tyranneau, son menton cordé enfoncé dans le plat à barbe ; de la bassine de cuivre rouge les lèvres violettes émergeaient à peine. Le prince se rendait utile en traduisant du russe en français quelque supplique de pêcheur de baleine (*Entre le quarante-sixième et le quarante-huitième parallèle, le schooner* Katharina, *ayant à son bord... Malgré l'interdiction de faire relâche, l'équipage, par force majeure...*) ; fréquents étaient les débats contentieux entre la baie de Bodega, Sitka, Nootka, où, sur six cents lieues, la zone restait imprécise et mal définies les eaux territoriales des deux empires.

La toilette du gouverneur terminée, on s'asseyait devant l'échiquier.

Au-dessus des livres qui garnissaient le bureau, s'ouvrait une lucarne dormante. Un matin, Tobolsky leva les yeux, attiré par un de ces effluves aimantés qui, au théâtre, font se retourner la femme dont nous admirons la nuque. La lucarne ne dormait pas ; elle semblait vivante ; entre les rideaux verts, un visage d'ondine, au nez aplati contre la vitre, aussi fascinant que fasciné, couchait en joue le jeune Russe de ses yeux dorés tantôt flamboyants, tantôt éteints, magnétiques et lui faisant voler le cœur en éclats.

— Échec au roi.

— Je roque long, répondit machinalement le Russe.

— Vous roquez... par-dessus une case attaquée!

Don Nemesio, étonné, leva la tête, suivit des yeux le regard de son hôte et se mit debout brusquement :

— Pardonnez-moi, marmotta-t-il... Une seconde ; je reviens.

L'instant d'après, la lucarne était redevenue dormante.

Dès lors, le prince se sentit épié ; les murs avaient des yeux ; sa chambre était en proie à un maléfice : la nuit, sur son oreiller poussaient des fleurs

sauvages ; il trouvait ses tiroirs ficelés, ses chaises attachées par des lianes. Il s'efforça de rester éveillé, mais son sommeil devait être attendu par un guetteur invisible, car à peine ses paupières se fermaient-elles un moment, que les mêmes absurdes farces reprenaient. « C'est invraisemblable! Ce fort est hanté ; une *roussalka* me persécute! » grognait-il, furieux. Un vrai malaise l'envahissait, car chaque matin, à la lucarne, derrière le gouverneur, comme à travers des créneaux, les yeux fulgurants, enfoncés dans l'orbite, le visaient ; des yeux de bête perchée, sous les rideaux verts pareils au feuillage. Lui aussi, enfant, avait ainsi regardé à travers deux trous dans un masque de feuilles ; c'était pendant les fêtes de mai, en Podolie, où les jeunes villageois choisissent un roi, nommé le Petit Homme de la Feuille ; c'était toujours lui l'élu ; les enfants l'habillaient de verdure, des talons au sommet du crâne, lui prenaient la main pour l'empêcher de trébucher, l'entraînaient de village en village récolter des œufs et des saucisses ; les paysans l'aspergeaient d'eau comme une plante ; lui à la fin, las de ce jeu d'aveugle, faisait deux trous dans les feuilles et regardait, regardait... comme le regardait la roussalka de la lucarne...

***

— Ferme bien les portes et toutes les fenêtres, ce soir, dit le gouverneur à son majordome : cette Fête des Songes ne nous épargne guère son vacarme.

— La Fête des Songes, quel joli nom! Qu'est-ce que cette fête? demanda le prince.

— Un rite déplorable, une fâcheuse coutume indienne que nos missions s'efforcent en vain de déraciner. Une fois l'an, les indigènes se réunissent dans la forêt autour de grands feux et se chuchotent l'un à l'autre les rêves qu'ils viennent de faire ; et ce rêve doit se réaliser aussitôt.

— Tous les rêves réalisés, tous les désirs comblés, dit en souriant le prince, quelle merveille!

— Quel péril, dites plutôt. Ce serait la fin immédiate des sociétés et même de la religion.

— Il est salubre pour la société d'être menacée une fois par an!... Mes parents possédaient une magnifique serrure suisse dont le mécanisme horloger ne jouait que le dimanche de Pâques ; toute l'année mon âme d'enfant attendait la minute sacrée où la serrure s'ouvrirait sur d'imaginaires trésors. N'est-ce pas là le symbole de votre Fête des Songes? Mais, dites-moi par quel miracle sont gratifiés si vite les vœux de vos Indiens?

— Oh! les pauvres diables ne rêvent guère que d'alcool ou de viande de pécari ; ils sont comblés à peu de frais. Tout cela n'est pas intéressant.

— Pardonnez-moi, Excellence... J'aimerais voir cette cérémonie.

— Soit, dit don Nemesio avec répugnance ; je vous ferai accompagner.

— Je vous prie instamment de me laisser y aller seul.

***

Les feux autour desquels les Indiens étaient assis, avivaient les troncs carminés des séquoyas géants. Un sourd murmure, un chuchotement constant faisait une basse continue aux détonations intermittentes des pommes de pin humides. Caché derrière un arbre, le prince regardait de tous ses yeux les indigènes penchés l'un vers l'autre et se parlant à l'oreille. Quels vœux s'avouaient-ils ? Peut-être leurs désirs n'allaient-ils pas au-delà d'une dinde ou d'une poêle à frire. « Ce n'est pas tout que d'avoir envie, pensa le prince, il faut encore savoir... Moi, j'ai eu envie de tant de choses, mon premier cheval, mon premier uniforme, mon premier bal à la cour, ma décoration du Mérite, mon Cordon bleu, j'ai eu envie d'Aninka dans sa robe de velours vert incrustée de damas argent, sa haute coiffure de perles... Aninka qui me vaut mon exil!... Pouvais-je laisser le grand-duc me l'enlever pour le menuet et, le verre de champagne à la main, l'entraîner à souper de ce geste concupiscent de boyard faisant signe à une fille du village ?... » Tobolsky avait arraché sa maîtresse du bras de l'Altesse Impériale et avec une lenteur insolemment calculée, devant toute une salle pétrifiée, l'avait emmenée hors du salon d'Apollon. Le scandale... l'exil en Sibérie... Aninka perdue à jamais... Tobolsky s'étonna de constater que ce soir, il avait cessé de la regretter ; il pouvait aussi sans en souffrir, évoquer la terrible année passée à la Nouvelle Arkhangelsk ; en Sibérie il avait vu des rites singuliers où des Russes, des hommes de Dieu, s'abandonnaient à des ébats inouïs. La Sainte Russie déportait ces hérétiques ; eux, visités par l'Esprit, se rachetaient du péché en faisant des sauts de démons et retombaient dans une catalepsie mystique. « Bien plus sauvages que ces pauvres indigènes, assis là si tranquillement », pensait le prince.

Un énorme roulement réveilla la forêt silencieuse ; le tonnerre des peaux tendues sur les tortues de mer saluait la fin du Festin des Saturations. Légers, délivrés du désir, bondissants, hommes et femmes se levaient autour des feux d'érable ; la kermesse des songes s'achevait en sarabande ; les Indiens lâchaient leurs appétits comme aux fêtes antiques on lâchait des oiseaux ; au crépitement des branches enflammées et piétinées, les brasiers étaient traversés de sauvages huilés, luisants, à qui la graisse faisait une armure brillant aux lueurs, avec des imbrications d'ombre. Ils couraient l'un vers l'autre, avides de désirer, avides de donner, formant dans un air purifié des groupes joyeux, échangeant des besoins ou des offres qui s'élançaient de leurs profondeurs naïves ; le poids douloureux des convoitises et les rages de cupidité ne pesaient plus sur les âmes ; le congé que se donnaient les consciences créait un lien miraculeux par-dessus l'abîme qui toute l'année, séparait l'objet de l'être exigeant, féroce et dénué qui le réclamait ; l'envie ne brûlait plus les cœurs ; les raisins trop verts avaient mûri.

Innocente contrepartie des anciennes Fêtes des Fous, des descentes

licites aux Enfers, de tous les sabbats de la chrétienté ; c'était la fraternité vraie ; une bonté barbare, grossière, enfantine et pure, baisait non plus le derrière du diable, mais les pieds de Dieu.

Invisible lui-même, le prince voyait tout.

Soudain, il tressaillit :

Une femme blanche, mi-nue, une fugitive, sûrement, était tombée d'un arbre... Tombée, non ; elle avait sauté ; elle courait vers le bûcher ; avec terreur, il la vit entrer dans le feu ; les hautes flammes la lui cachèrent. Les Indiens criaient : « Escolastica! Escolastica! » En un éclair, elle reparut ; elle semblait l'avoir vu, car elle venait à lui : fendant la gesticulation des Indiens, elle glissait comme sur une erre filée ; il eut le temps d'admirer ses bracelets en duvet de cygne, sa taille et son ventre nus, haletant au-dessus du jupon en renard blanc, avant de reconnaître les yeux dorés et leur effrayant regard fixe... et de fuir éperdument.

***

Au fort, il tomba dans un pesant sommeil, duquel monta un rêve : Escolastica était là, toute nue et lui prenait sa vie pour s'en nourrir ; coincé dans un étau de chair, cloué sur le dos, monté à cru par une amazone impitoyable, il adorait son supplice. Il s'avouait enfin son désir, à présent qu'il l'éprouvait sublimé en un songe ; il n'osait respirer de peur que ce songe s'effaçât et que le divin succube cessât de jouir de lui. Mais le phantasme avait une voix ; le spectre délicieux parlait : « Escolastica, disait-on sourdement ; je suis Escolastica ; Escolastica est folle, Escolastica n'est pas folle! — Mais qui es-tu? murmura le prince ; que veux-tu? — Je suis la fille du fort, la fille du gouverneur. Je suis presque morte... dans un cercueil. J'entends tous les bruits et tout est ombre ; toi seul tu n'es pas une ombre ; tu es la réalité. Reste en moi, reste! »

— Quel drôle de rêve, se dit-il, avec cette demi-conscience du rêveur qui sait qu'il dort... Les rêves ne sont pas si logiques... Est-ce que les réponses peuvent coulisser ainsi dans les questions?

Il étendit la main ; le doux choc acheva de le réveiller ; cette pulpe de femme était vraiment de la chair ; couchée sur lui comme une fleur qui aurait coiffé l'abeille, Escolastica était présente, vivante, chaude, lourde. Il promena doucement ses paumes sur les reins creusés en arc, il soupira :

— Escolastica, c'est toi? Tu m'entends ; tu me comprends?

— J'entends... Je comprends... Oui, j'ai un grand cœur qui te sent dans mon ventre...

Elle fermait les yeux, convulsée ; elle les rouvrait, ces yeux à l'iris d'or vert, à la prunelle noire comme l'âme d'une carabine cachée dans l'herbe. Elle tremblait de tout son corps. Le ciel, la terre, le lit, l'univers entier chancelaient. Dans ce corps égaré dont le frisson s'amplifiait en grandes ondes frémissantes, la claire intelligence revenait ; c'était là le miracle. Effet renversé et bouleversant de la volupté qui fait délirer les êtres de

raison et ici au contraire, chassait la démence. L'extase charnelle qui désorbite les femmes, ramenait celle-ci dans le cycle des échanges sains. La matière s'élevait jusqu'à l'esprit et en dissipait les fumées. Tout à coup elle hurla :

— Ne t'en va pas!

Lorsqu'elle exigeait si désespérément qu'il demeurât, il se demandait si ce qu'elle cherchait, ce n'était pas, mieux encore que de le posséder, de se posséder elle-même?

La tête vide, les flancs vides, il parlait pour s'assurer que le miracle durait avec lui. Enfin, à bout de forces, il se tut. Escolastica dormait.

***

Le soleil ourlait les montagnes à l'envers, d'un cerne rose. Escolastica reposait, les yeux clos, comblée. Sa lèvre supérieure était si courte que sa bouche restait ouverte; elle semblait crier en silence; il était le socle et elle la statue, magnifique mais, sans lui, creuse. Il fit jouer ses membres ankylosés, impatient de la réveiller, de constater à la lumière du jour la guérison dont il était cause, de l'entendre parler encore, de faire agir cette pensée enfin lucide. Ses efforts firent qu'elle ouvrit les yeux :

— Escolastica, dis-moi bonjour.

Elle le regarda sans le reconnaître. Le réveil du corps s'accompagnait du sommeil de l'esprit. Il la prit dans ses bras, l'emporta hors de sa chambre, vers la haute terrasse.

— Escolastica, me reviendras-tu?... Reviendras-tu à toi-même?

Elle tortilla ses cheveux; elle leva vers lui son visage d'ange musicien, mais d'ange sourd.

***

Elle revint. Chaque nuit elle le visitait; une force menait vers lui la fille absente, par cette ligne droite qu'est pour les somnambules le bord du toit. Maintenant il connaissait le secret, savait manier la clef de l'automate. La touchait-il, elle s'animait. Dès qu'il le satisfaisait, cet être sans poids spécifique prenait pied sur le réel. Le prince était le pôle magnétique nécessaire à l'autre pôle, au rétablissement d'un circuit humain. L'orgasme, serviteur exigeant mais fidèle, ramenait à la surface de l'âme folle un sens commun, d'habitude son ennemi. Intervertissant l'ordre naturel, Escolastica, extatique, s'abandonnait à la raison.

— Dis-moi qui tu es?

— Je suis toi, répondait-elle.

— Mais quand tu n'es pas moi?

— Je ne suis pas. Je suis vide. Je ne suis rien.

Elle lui rendait au centuple la curiosité qu'il avait d'elle. Curiosité inlassable, comme le « Pourquoi? » des enfants.

— Dis-moi, interrogeait-elle, comment t'appelles-tu? D'où viens-tu?

Le prince se nommait, lui racontait son existence, les jours sombres et les nuits blanches de Russie.

— Ta maison ressemble-t-elle à notre fort?

— J'en possède tellement! A Pétersbourg, j'ai un palais en granit; à Moscou, j'ai un pavillon en bois dans les sorbiers; en Podolie, j'en ai je ne sais combien, je ne les ai jamais comptées, mes maisons, peintes en bleu, en vert, en rouge.

— Est-ce qu'elles ont des toits?

— En cuivre vert à Petersbourg; celle de Moscou a une coupole d'émail qui ressemble à un ananas.

— On dit qu'il fait si froid en Russie?

— Tu pourras ôter tes fourrures; ce sont les tropiques, il y a des serres ruisselantes d'eau tiède, avec des palmiers, des bananiers, des fraises toute l'année.

— Mais dehors, il fait froid?

— Oui, il y a la neige.

— Comment est la neige?

— Un demi-jour pour les nuits noires.

Ainsi le suivait-elle. Elle traversait l'immensité, se raccrochant à des détails, pour ne pas se perdre.

— As-tu un cheval?

— Beaucoup.

— De belles crinières?

— Flottant au vent, et d'un poil si pâle qu'il paraît blanc.

— Tu vas en berline, comme nous?

— Ou en traîneau. Tu viendras avec moi. Nous ferons cinquante lieues par jour, à toute vitesse, étendus l'un près de l'autre sur un matelas de plumes de cygne, sous la zibeline, entourés de paniers pleins de vin et de fruits.

Escolastica était emportée par une autre vitesse, celle de son sang.

— Je galoperai avec toi! Mais tes chevaux, où te mènent-ils?

— A la chasse, aux raouts, aux assemblées, au Club de la Noblesse.

— Au Club? Qu'est-ce que tu fais au Club?

— Je lis *le Conservateur*, je bois, je joue...

— Tu joues aux échecs?

— Oui, et aux cartes.

— Et après?

— Je vais au bal et je danse.

— Tu danses dans la forêt?

— Non; dans des salles qui ressemblent à un immense lustre, toutes en glaces, miroirs, cristaux, bougies; par les fenêtres, on voit les jardins pleins de lampions et de jets d'eau lumineux.

— Ensuite, tu as sommeil; tu vas te coucher?

— Non, je cours aux Iles, en gondole, chez les tziganes assez pareils à tes Indiens. De loin, j'admire Pétersbourg qui est magnifique et ressemble à un riche surtout de table hérissé de grands monuments, la Citadelle, l'Amirauté, Notre-Dame de Kazan, le Palais de Tauride... autant de bonbons fondants qu'il faut contempler vite, vite.

— Pourquoi vite? demanda Escolastica qui suivait avec peine.

Quand elle se lassait de comprendre, elle regardait parler la belle bouche rouge.

— Parce que chez nous, tout est fondant, tout vous file entre les doigts, la nuit, le jour, la puissance, la richesse, le succès...

— Et ensuite... et ensuite? Tu tombes dans ton lit?

— Non, je vais faire des voltes au manège des chevaliers-gardes. Le soleil rond et rouge brille sur la glace...

A mesure qu'il parlait, les larmes lui montaient aux yeux ; brusquement, il éclata en sanglots :

— Tu ne peux pas savoir ce que c'est que le soleil du matin sur la glace... Oh! C'est horrible d'être si loin...

Il regarda Escolastica ; elle dormait ; en pleurant il s'était séparé d'elle : elle était retournée à sa mort quotidienne. Elle lui avait fondu entre les doigts.

***

Cette nuit encore, Escolastica...

Les yeux luisants fixés sur lui sans le voir, les traits altérés, les narines ouvertes, elle se penchait sur lui, jamais rassasiée, renaissant infatigablement de ses anéantissements. Lui préférait se tuer au plaisir — puisqu'il n'est pas d'autre mot — que de voir, sur le visage qu'il aimait, reparaître le masque de l'insensée.

Car il aimait Escolastica. Les Russes — primitifs blasés — ont pour le difforme et l'aberrant un penchant singulier qui peuple certaines de leurs maisons clandestines d'infirmes, de nains tziganes, d'ogresses kalmouks, préférées aux plus belles Circassiennes. Mais l'amour du prince était fait d'éléments plus nobles : le respect pour les mystères de la démence, la compassion pour les souffrances de la folie.

Escolastica posa sa joue sur les yeux de l'amant :

— Reste ici avec nous, dit-elle passionnément, puisque ton empereur te hait.

— Ah! Mieux vaut être dans la disgrâce de Dieu que dans celle du tzar. J'irai demander le pardon du généreux Alexandre. Il me doit réparation. J'ai été battu comme un serf. Vois mon nez, fendu par le knout... Mais je veux tout oublier pour rentrer en Russie. Il n'est pas d'autre pays où l'on puisse vivre. N'aie pas peur, je t'y emmènerai...

— Ne me laisse pas seule, cria Escolastica terrifiée... Le monde est trop lourd pour moi. J'ai faim de toi... Par tant de bouches... Tu es vraiment un dieu.

Les dieux sont faits pour être tués. Arrivé au bout de sa fonction de mâle, de faiseur de pluie magique, le prince fermait les yeux. Abîmé comme une effigie brûlée à la fin du carnaval, il défaillit.

Lorsqu'il revint à lui, don Nemesio, en robe de chambre, avait soulevé la portière de cuir, il était debout devant eux.

Le prince se jeta à ses pieds.

— Excellence, cria-t-il, donnez-moi Escolastica! Avec votre consentement, je l'épouserai. Pourquoi la garderiez-vous? Avant moi c'était moins qu'une ombre, à peine un objet, près, mais loin, de vous. Elle n'est folle que parce qu'elle est privée d'amour : je veux lui rendre l'esprit. Je vais rentrer en Russie, obtenir mon pardon, la permission de vivre sur mes terres.

— Vous me donnez votre parole d'honneur de gentilhomme de revenir l'épouser?

— Naturellement, dit le prince. Je reviendrai ici la chercher. Elle guérira.

— Et si elle ne guérit pas?

— Chez les Russes, les fous sont sacrés; rendue à la santé, elle sera la souveraine de mes vingt-six mille âmes; si elle ne guérit pas, elle en sera la fée. Je l'aime lucide; démente je l'adorerai à genoux.

II

— Moi, dit doña Escolastica, les échecs m'ont sauvé la vie.

Je l'avais connue l'année qui précéda la guerre civile; vingt ans avaient passé; je la retrouvais belle toujours, marquée cependant par le grand drame national. Le torrent de jeunesse, plus rapide en Espagne qu'en aucun autre pays, a déjà fait chavirer vers l'oubli les années terribles. Des mobiliers flambant neuf en damas artificiel, sont venus regarnir les maisons pillées, les toits ont des tuiles roses toutes fraîches, les brèches sont aveuglées, les murs incendiés sont recrépis, mais l'horreur habite encore les âmes, même les plus creuses, des femmes et des hommes qui ont vécu cela. Je devinais sans peine leurs cicatrices sous la croûte des conventions rassurantes.

Nous déjeunions au golf de Madrid, après le tournoi d'échecs; le quadrilatère du Prado s'enfouissait dans la pinède dont moutonnaient les bosses d'un cuivre à peine sulfuré par l'automne; le Guadarrama dessinait dans le ciel bleu pâle sa guirlande de crêtes. Nous nous abandonnions, un peu défaits par la fin du repas, lorsque la phrase de doña Escolastica vint jeter sa note insolite.

Les visages s'étaient tendus; les yeux tournés du côté du passé revoyaient des souvenirs pour moi seul inconnus.

Après avoir hésité :

— Doña Escolastica, dis-je, racontez.

Ses prunelles d'or m'effleurèrent un instant, puis se fixèrent au loin. L'attente créa un silence, inusité dans une compagnie espagnole.

Le premier qui parla fut Antonio :

— Tu étais à Aldereal, n'est-ce pas ? En Guadalajara ?

— Oui, avec ma mère et mes cousines ; mes frères se trouvaient à Salamanque avec Franco. La province commençait à brûler, mais nous, les troupes maures nous protégeaient. Une nuit, le régiment se replia sans nous avertir ; le matin, au réveil, nous vîmes les Rouges passer dans notre rue.

— Nous, à Villafranca del Cid, dit Soledad, les Marocains nous ont prévenus, mais comment fuir ? Ceux qui ne purent les suivre, ni se procurer à temps le livret prolétarien, furent exécutés en masse par le tribunal de la Cave. J'ai échappé par miracle aux rafles de femmes.

— Moi, je n'ai pas échappé, dit doña Escolastica.

Elle se pencha en avant, étendit ses bras sur la table, commença un récit qu'elle déroulait pour elle-même plus que pour nous. Elle parla d'abord en hésitant, puis avec feu :

— Le drapeau rouge et noir des anarchistes flottait au haut de l'église ; sur les maisons il y avait les pancartes de réquisition de la C.N.T. et toutes les femmes aussi, *collectivizadas*. Le camion noir vint nous ramasser et nous fûmes parquées dans l'arène des toros ; j'avais les mains liées avec une vieille courroie de dynamo... La plaza était un spectacle... oh ! atroce... ces centaines de femmes parquées sous des écriteaux où se lisaient leur destination : les carmélites, et au-dessus d'elles un chiffon sale sur lequel je vois encore : *Réservées à la deuxième section de mitrailleurs* ; les pauvres petites du Collège des filles avec l'étiquette pendue à leur cou maigre : *Escadrille B* 2002. Je me souviens aussi des cinq vendeuses du magasin de modes que des hommes traînaient dans l'escalier et qui suppliaient, hurlaient, mordaient ; l'une d'elles leur échappa et se précipita du haut des arcades ; elle se brisa les deux jambes... N'importe... bonne pour le service ! A chaque instant était vociféré l'ordre de nous mettre debout et des délégués de la *POUM*, des brigades internationales, des Russes, passaient et nous épluchaient. Je me sentis saisie par le bras ; un sous-officier cria quelques mots russes ; on m'emballa dans une camionnette et je fus conduite dans une pension que je connaissais bien, *la Pension Moderna*. Dans un salon où, un mois plus tôt nous avions organisé une vente de charité, des mécanos russes travaillaient à je ne sais quoi d'électrique ; on y voyait mal, les lampes étaient voilées à cause des alertes mais je pouvais distinguer les épaisses figures à gros plis comme le cuir de leurs bottes. Ces hommes n'avaient rien de commun avec l'Espagne ; pourquoi étaient-ils chez nous ? C'étaient des bêtes extraordinaires qui n'avaient ni notre forme ni notre couleur. Sous les ampoules bleues ils ressemblaient à des poissons-lune, oui, des bancs

de poissons-lune se déplaçant ; je me souviens d'avoir pensé qu'un courant venu de très loin les avait amenés, qu'un autre courant les emporterait mais qu'entre ces deux flots, moi, je serais morte. Un anarchiste dormait la tête sur un sac de pois chiches crevé ; il était en tenue ; c'était même le seul ; dans cette guerre, on s'est battu en chandail, en salopette, en chemisette de soie végétale ; pas les anarchistes : ils aimaient trop l'uniforme. Celui-là ouvrit les yeux et dit en espagnol : « Toi, tu es pour le chef. — Comment s'appelle le chef ? » fis-je. Curieux ce besoin qu'on a de parler pour ne rien dire ; pour s'assurer qu'on existe ; que m'importait le nom de ce chef ! L'anarchiste éclata de rire en me poussant vers un soldat à qui il me consigna comme une valise. « Pour ce qu'il va te faire, dit-il crûment, tu n'as pas besoin de savoir son nom. »

Le Russe me fit monter un étage, me jeta dans une petite pièce enfumée. Deux hommes étaient assis à une table. Sans lever la tête, ils prononcèrent quelques mots ; aussitôt, le soldat me délia les mains et sortit.

C'étaient apparemment des officiers ; ils avaient posé leurs casquettes à fond plat et à ruban dédoré sur la table, à côté de leur ceinturon anglais et d'un parabellum.

Ils jouaient aux échecs !...

Le silence effrayant des échecs, qui ne ressemble à aucun autre silence, les enveloppait ; ils étaient assis droit, les mains sur le ventre, leurs têtes se touchant sous l'ampoule verte qui pendait du plafond effondré. J'ai complètement oublié l'un des joueurs ; l'autre pouvait avoir vingt-cinq ans et portait trois bouts de galons sur l'épaule.

Je restai debout.

Les matelas qui bourraient les fenêtres n'étouffaient pas les bruits du dehors. J'entends aujourd'hui encore les haut-parleurs de la *Commandancia* claironnant le communiqué, le tonnerre de la grosse artillerie sur la route d'Almadrones à Maregoso, les soldats rentrant de corvée et chantant :

Dix kilomètres à pied
Ça use, ça use,
Dix kilomètres à pied
Ça use les souliers.

Je me souviens d'avoir aperçu par l'imposte un rayon de lune et de m'être dit avec désespoir que les aviateurs italiens ne nous bombarderaient pas cette nuit. Il fallait trouver un autre moyen de mourir.

Le capitaine tenait son regard rivé sur l'échiquier. Son partenaire était abîmé dans sa réflexion. Le temps était suspendu.

Moi, je ne quittais pas des yeux le parabellum ; il me le fallait. Pas contre eux... Pour moi.

Je m'approchai sans le moindre bruit de la table et je vis l'échiquier. Je n'étais pas encore de la classe des champions, mais j'avais appris le jeu

sur les genoux de mon père et de mon grand-père. Le coup à jouer m'apparut, clairement.

Ma main approchait de l'arme, je la touchais presque quand le capitaine leva les yeux sur moi.

« Fou, case V », pensai-je instantanément. Avançant les doigts, je poussai le pion.

— Echec et mat, dis-je.

Le capitaine avait perdu.

Stupéfaits, les deux Russes regardèrent l'échiquier, me regardèrent, éclatèrent de rire.

— *Kultur !* dit le capitaine.

L'autre cria un nom ; la porte s'entr'ouvrit, livrant passage à l'interprète ; il devait avoir vécu longtemps chez nous car il parlait parfaitement l'espagnol et traduisait très vite, du glouglou russe à la stridulation castillane.

— Camarade, le chef est content. Il te nomme « partenaire aux échecs ». La camionnette te conduira chez toi avec une sentinelle et te ramènera ici tous les soirs... Le chef t'offre une *camel.*

***

Tous les soirs, en effet, on m'amenait à *la Pension Moderne* ; je faisais la partie du capitaine. Nous jouions en silence. Je jouais mieux que lui.

Un soir il commença à parler ; l'interprète traduisait étonnamment bien ; j'appris ainsi chaque jour un peu plus de leur histoire, comment ils avaient débarqué à Carthagène du *Starei Bolchevisk* avec treize cents tonnes de matériel, comment ils avaient avancé en combattant tout le temps, jusqu'à Aldeareal.

Quand j'entrais, maintenant, le capitaine joignait les talons. Parfois, l'interprète était absent ; je restais seule alors, avec lui. Il s'asseyait en face de moi, sans essayer de me toucher ; il était rude, imprévu, jamais commun. Les Russes sont des brutes, mais pas naturellement vulgaires comme les Latins. Un travail lent se faisait dans sa cervelle ; il s'arrêtait de jouer pour plonger en moi ses yeux magnifiques, d'une transparence d'aigue-marine ; pas rassurants du tout. Il avait des cheveux d'un blond presque blanc, un nez charmant, désinvolte, comme chez un garçon de vieille race ; un air de ruse et de candeur, assez fascinant.

L'interprète rentrait, le capitaine lui parlait lentement, l'air fantasque ou rêveur, servi par la belle musique des mots, la plus belle des musiques russes : ces notes basses qui montent en arpèges, au plus haut.

— La Russie, ce n'est pas comme ici ; c'est un grand, un vrai pays. Quand tes fascistes auront été écrasés, le chef te prendra avec lui et te montrera Moscou. Tu verras le tombeau de Lénine, le Grand Opéra, le Métro... Tu l'accompagneras à son club d'échecs, sur la Nicolskaïa.

J'écoutais. J'écoutais encore mieux quand nous étions seuls, assis

l'un près de l'autre, séparés seulement par ce dérisoire fossé qu'est le langage.

J'avais envie de voir ce métro, ces palais souterrains de malachite, ces barrages géants sur des fleuves géants, ces immenses champs de neige...

— Escolastica! cria Antonio comme pour l'arrêter.

— Eh bien, oui, c'est vrai ; le capitaine ne m'effrayait plus. Cet être tombé d'une planète scélérate... m'ensorcelait. Nous entrions ensemble, au fond du miroir magique, dans un crépuscule enchanté, couleur de perle. Le parabellum était sous ma main ; je ne pensais plus à tirer ; l'aurais-je fait, je crois que le Russe ne serait pas tombé ; il se serait promené au plafond, comme dans les rêves.

***

Un soir notre partie fut brusquement interrompue ; des cris, des ordres retentirent ; les obusiers tonnaient. Le capitaine sortit en courant. Quelques instants après, l'interprète arriva, effaré : « Camarade, les requetes attaquent ; le chef te commande d'attendre ; il reviendra te prendre et t'emmener. — Où ? — Je ne sais pas ; où il ira ; il veut t'emmener partout avec lui. »

Il partit, lui aussi, en coup de vent. Je restai là, immobile. Les nôtres attaquaient ; ils étaient donc tout près ; je pouvais tenter de les rejoindre. Je n'y pensai même pas. Je voulais attendre comme il me l'avait commandé.

— Mais..., dit Antonio.

— Oui..., je n'ai pas attendu...

— Pourquoi ?

— Parce que... Parce que dans le vide de ma cervelle, un souvenir était tout à coup revenu : celui d'une fille de notre maison, une arrière grand-tante. Elle s'appelait Escolastica comme moi ; elle est morte il y a cent ans. Elle aussi, un Russe lui avait commandé de l'attendre et elle l'avait attendu... toute sa vie.

PAUL MORAND

DES DISTANCES

par JEAN COCTEAU

DES DISTANCES

M. LANGEVIN. — Mais comment mesurez-vous ces choses ?
EINSTEIN. — Ces choses ne se mesurent pas.
Collège de France, 1923.

Nos sens nous limitent d'ici à là. La gamme nous donne un exemple de cette limite. Il nous faut bien arranger avec. Il advient que certaines plantes, certains gaz nous prolongent dans une direction ou dans l'autre. (Le Peyotl qui nous fait passer outre notre code des perspectives et des couleurs. Le protoxyde d'azote qui nous fait passer outre notre code du temps.) Et le rêve lui-même qui nous permet de vivre en une seconde des intrigues aussi volumineuses que celles de Proust.

Et certes notre désobéissance aux règles pourrait être une désobéissance plus riche que de vaincre le sommeil, de traîner tard dans la nuit, au lieu d'obéir avec la charmante discipline des volubilis qui se recroquevillent, se mettent en boule, changent de couleur et s'endorment, dès que la nuit tombe. Il s'ouvre à nous mille champs de désobéissance. Mille limes pour scier les barreaux de notre cellule. Mille cordes à nœuds pour en descendre, au risque de nous rompre le cou. Mais n'est-ce pas une idée fixe de captif que de prendre le large, même si quelque sentinelle nous tire dessus, nous cueille en bas, et nous réintègre dans notre prison ?

Vous pourrez bien fouetter la mer comme Xerxès, écrire un cartel de défi au mont Athos et, comme les Thraces tirer des flèches contre le ciel, vous n'en changerez pas la figure. Plus sage est de s'attaquer à des règnes dont l'indifférence ne nous fera pas honte de nos actes parce qu'on ne les vérifiera jamais.

Ces textes inédits sont extraits du *Journal d'un Inconnu* qui sera publié prochainement en librairie.

La gloire des peintres (et cela contre le tribunal qui les juge en première instance) vient de ce qu'ils transgressent les lois d'esthétisme qui les encadrent, qu'ils brisent ce cadre et nous imposent un ordre qu'on estime désordre, et qu'ils substituent au dernier ordre établi.

C'est en songeant à cette toile et à ces couleurs inévitables, contre lesquelles ils donnent furieusement de la tête comme les insectes contre une vitre, que me vint l'idée de prendre le large sur une feuille, de mettre à l'étude (tant bien que mal) une théorie des distances, théorie dont j'éprouve les effluves et dont le seul moyen de me libérer d'elle sera de la préciser et jeter au dehors. Théorie invincible, puisque l'homme ne possède pour la combattre que des armes primitives, bien qu'il les croie perfectionnées à l'extrême.

***

Il est hors de doute que Proust a eu la perception du temps véritable, des fausses perspectives qu'il affecte et de notre possibilité de lui en imposer de nouvelles. Mais les attaches de Proust sont trop puissantes. Il est attaché par trop de gourmandise à une églantine, à une table d'hôtel, à une particule, à une robe, pour prendre vraiment le large [1]. Sans doute est-ce légitime puisqu'il ne cherche qu'à vaincre le réalisme. Collé, dit-il, à la sensation présente, il retombe dans un autre réalisme, qu'il limite à un montage de clichés pris par l'œil, l'oreille, et reconstruits grâce à une opération déformante de la mémoire.

C'est donc une méthode de romancier qu'il préconise, et il gagne. Ce qui n'empêche pas qu'on puisse prendre un autre large puisque les possibilités de cette sorte d'expériences sont sans bornes. C'est l'honneur de l'homme de pouvoir envisager ce qui n'a pas de visage, ce qui n'empêche pas qu'il est difficile de nommer l'innommable, surtout si le vocabulaire scientifique nous fait défaut.

Bref, la matière dont nous sommes faits est beaucoup plus éloignée de nous que n'importe quelle galaxie observable. Elle est inobservable. Trop lointaine (trop proche) pour l'être. Soumise à un régime d'éloignement qui nous échappe.

Y a-t-il réellement lourd et léger, court et rapide, grand et petit et autres certitudes des moins certaines? Nous tirâmes des lois de notre infirmité. Encore faut-il admettre qu'elles ne sont peut-être pas univer-

1. Les trois mouvements de Proust : Désirer les choses de loin. N'en pas jouir quand on les possède. S'en séparer pour en jouir de loin.

Ce loin étant son près, le près lui éloigne les choses jusqu'à les lui rendre invisibles. *Exemple :* « Mais, surtout, la contraction du plaisir que j'avais auparavant cru avoir était due à la certitude que rien ne pouvait plus me l'enlever. »

. . . . . .

» Ce soir-là, la croyance, puis l'évanouissement de la croyance que j'allais connaître Albertine, l'avaient, en quelques secondes d'intervalle, rendue presque insignifiante, puis infiniment précieuse à mes yeux. »

selles, et que, comme il arrive d'un peuple à l'autre, elles ne valent que chez nous. L'évidence m'apparut que notre législation étonnerait au-delà de certaines frontières, que cette législation ne régit que notre république, que les chimistes, mathématiciens, historiens, astronomes, philosophes, biologistes, en sont les législateurs et que si nous ne sommes pas libres d'en exprimer la certitude, nous le sommes d'en avoir le pressentiment [1].

C'est dans cette frontière entre le visible et l'invisible, que tout réside, à partir de cette frontière que tout bascule, que ce qui s'approche ne rapetisse pas mais affecte de rester petit. Et le petit (humain), entre ce qui me concerne : insectes, microbes, neutrons, électrons, et ce qui ne me concerne pas (l'imperceptible total) la frontière est éparse, confuse, d'autant plus étrangère. D'une part, une échelle des valeurs, des tailles, des poids et des mesures, de l'autre, une échelle qui nous échappe à cause de cette distance proche et infranchissable dont je m'occupe.

Il faudrait aller jusqu'au bout et, s'il n'y a ni poids ni mesure, dire qu'il n'y a pas de distances et que non seulement les distances nous trompent, mais encore qu'elles résultent d'une erreur *protective* de notre machine. Comme nous avons décidé (cru constater) qu'il y avait des choses lourdes et des choses légères, des choses grandes et des choses petites, nous avons établi qu'il y en avait de proches et de lointaines et, si d'une part cela nous arrange, cela nous dérange de l'autre, car cela nous empêche de suivre la route qui nous délivrerait de notre cellule et nous permettrait d'en sortir, sans en sortir.

Dans de tels domaines, il serait admirable, malgré la distance qui sépare A de Z, de pouvoir en user comme de l'alphabet, lorsque nous formons le mot azur ou Zamore, et que nous supprimons la distance alphabétique.

Il faudrait s'habituer à dire, au lieu de : « Comme c'est petit. » « Comme c'est loin », et y croire, pressentant que cette distance qui ne paraît pas exister, existe, et que le fait de prendre quelque chose dans notre main, et que notre main qui prend ce quelque chose, se trouvent à des distances incalculables de notre pensée et de notre regard. Nous envisagerions alors une mesure occulte qui nous permettrait, non pas de voir l'invisible, mais de ne le pas situer dans un autre règne.

Une forme encore inconnue de la distance nous laisse entendre que ce qui est près ne peut être loin. Cette erreur aveugle sur le mécanisme des mondes, où l'infiniment grand ni l'infini petit ne s'échelonnent,

1. Il y a des prodiges du chiffre. Evariste Galois, Rimbaud des mathématiques, mort à vingt ans (le 29 mai 1832) victime des pédagogues, après avoir écrit soixante pages qui ouvrent encore des perspectives inconnues aux hommes de science. « Je suis un barbare, disait-il, parce qu'ils ne me comprennent pas. » Et : « J'ai mené à chef des recherches qui arrêteront bien des savants dans les leurs. »

mais bien un seul modèle qui nous dupe par l'entremise d'une feinte, d'œillères à nos sens, d'une loi secrète des rapports.

***

Car ce loin n'a que faire avec ce dont on s'éloigne. Il imperceptibilise le proche et nous aveugle, par exemple, sur la matière qui gravite, invisible et visible à nos yeux. Il nous dissimule les mondes et les mondes des mondes dont l'éloignement énigmatique imite un compact, et nous en impose la fable. Il nous illusionne sur l'apparence du moindre objet.

***

Nous ne reconnaissons le relief et la différence de tailles sur une image que par une opération de l'esprit qu'on se figure être instinctive et qui ne l'est pas. Eisenstein me raconta que, tournant son film *la Ligne Générale*, il était entré dans une isba. Deux cartes postales ornaient la cloison. La première représentait Cléo de Mérode, la seconde la tour Eiffel. Comme il interrogeait la vieille paysanne qui habitait la chambre, elle répondit que c'étaient l'empereur et l'impératrice. Elle ignorait et le nouveau régime et ce que représentaient ces images. Pour elle, des images ne pouvaient être que celles de la tzarine et du tzar.

Certains Indiens des hautes montagnes où il ne se rencontre ni miroirs ni lacs, reconnurent les autres indigènes sur une photographie de groupe, mais ne se reconnurent pas, et demandèrent qui était l'inconnu. Mais ils lisaient déjà l'image, alors que certaines peuplades ne la lisent pas et la regardent à l'envers.

Cette opération de l'esprit est aussi difficile, soit qu'il s'agisse d'une image réaliste, soit d'une image cubiste ou abstraite. L'esprit a l'habitude de la mise au point, grâce à laquelle l'image réaliste lui est instantanément traduite. Il n'est pas encore habitué à une mise au point des images qui s'adressent à l'œil de l'esprit.

Que dire de la mise au point des perspectives du temps et de l'espace sur lesquelles l'homme ne possède que les notions les plus illusoires et les plus confuses? A telles enseignes que, me retrouvant dans un hôtel d'une ville à quelques années de distance, je crois vite n'avoir pas quitté cet hôtel et la forme des lieux arrive à m'abolir la période qui sépare mes deux séjours.

L'homme se réconforte par une idée de présent qui est aussi fausse qu'un reflet dans l'eau courante. Mais l'eau du temps qui coule détermine le vieillissement de l'image fixe qu'elle reflète. Cette image, quoique fixe, coulant donc d'une autre manière que l'eau du temps qui coule sans entraîner le reflet. C'est que ni le reflet n'est fixe, ni l'eau du temps ne coule, et que tout cela se meut selon des règles qui nous échappent.

***

Déjà se présente comme une audace d'imaginer que les plus minuscules microbes en contiennent une foule et ainsi de suite. Un docteur ose à peine prétendre en 1952 qu'il a découvert qu'un minuscule microbe en contiendrait un seul plus minuscule. Que serait-ce si ce docteur devinait, et si nous devinions, que cet invisible-là relève encore de notre règne, et qu'il en est un autre qui relève de lois que nos sens ne peuvent concevoir ? Et cependant, j'estime que le microbe n'est point petit, puisqu'il ne l'est pas pour lui-même, et que déjà dans notre règne ce monstre n'est pas petit, mais est *loin*. Ce loin étonne. Mais le vrai loin qui échappe à notre règne et dépasse la frontière du compréhensible, nous étonnerait bien davantage s'il se révélait à nous.

Il me manque, hélas, l'aisance professorale, laquelle me permettrait de poursuivre cette découverte.

Mais il n'est pas dit qu'un jour des sens artificiels n'élargiront pas la zone d'investigation des nôtres, et que ma canne d'aveugle ne rencontrera pas les découvertes de Vinci ou les phantasmes de Verne.

Il est probable que rien ne se termine, ni ne commence. L'idée du minuscule, une fois inadmise, on admet que des mondes et des mondes pullulent dans tous ces sens que nous désignons par les termes immensité et petitesse. Que tous les mondes sont d'un égal volume (sauf en ce qui concerne des systèmes explosifs et fragmentaires comme le nôtre) et que seule notre inaptitude à le concevoir nous incite à peupler l'immensité de dieux et à croire que l'infiniment petit comporte un terme.

Il est donc certain qu'une nouvelle conception de la distance abolirait l'idée absurde de l'infiniment petit ayant un terme, et que l'idée du petit et du grand, vidée de son sens, permettrait de ne plus se perdre ou heurter contre les murailles fantômes du vaste et du minuscule.

Rien n'est plus difficile à communiquer à autrui — puisque toute communication simple est déjà presque impossible — que cette idée de l'infiniment petit sans bornes, alors que l'idée de l'infiniment grand sans bornes, profite du vague dont tant d'esprits s'accommodent. Il est impossible de faire admettre à une personne que l'image de son portrait tenant à la main un magazine sur lequel se trouve son portrait tenant à la main le même magazine, diminue de taille jusqu'à devenir imperceptible, mais ne s'interrompt pas pour cela et ne s'interrompra jamais. Par contre, il est facile de lui faire admettre son corps glorieux et une apothéose à quoi ce corps glorieux participe. Cette idée d'un point mort d'où s'évase une sorte d'entonnoir sans limites est fort peu raisonnable, mais elle conforte la raison. Ce confort évite des malaises supplémentaires et des formules qui en aboliraient d'autres qu'on estime acquises une fois pour toutes.

Lorsqu'on nous dit que les électrons pèsent un millionnième de milligramme, cela ne veut pas dire qu'ils pèsent moins que les planètes. C'est encore une perspective de cette distance inconnue qui nous trompe sur leur poids. Un trompe-l'esprit comme il y a des trompe-l'œil.

J'adresse ce texte aux personnes de plus en plus rares qui lisent au lieu de se lire, et qui mettent à l'étude la terminologie d'un auteur. On a tendance à glisser sur les mots, à ne pas comprendre que la manière dont ils s'imbriquent est indispensable pour exprimer ce qu'ils expriment. Le sens d'une phrase n'est pas tout. C'est l'essence qui compte. Le sens intime ne peut venir que de la manière de peindre, et non de ce que représente le tableau.

Si le sens des mots se perturbe, que sera-ce de l'essence des mots? Nous entendîmes hier une dame employer plusieurs fois de suite le mot « méconnable », en place de « méconnaissable », sans s'apercevoir qu'on en riait. Une autre dame (ce matin) s'étonnait que la mer fût salée. Or, je constate que ceux qui se moquent de cette dame s'étonnent de pareilles évidences, mais dans un domaine (le nôtre) sur lequel il est peu civil de s'appesantir. « Ce n'est pas dans le programme », phrase dont nos étudiants se servent pour excuser leur paresse.

***

Il y a plusieurs loins qui ne ressemblent pas au loin tel que nos sens l'enregistrent. Vu atomiquement, le temps de notre système est si vertigineux (le télescope ne faisant que corriger notre œil et le microscope nous flouant en ce qu'il rapproche du loin qui ne cesse pas de l'être même vu de près) que les détails y disparaissent comme les pales d'un ventilateur. D'un autre loin encore, ce tourbillon se fige. Il forme un bloc où passé, présent, avenir, s'intègrent. L'éternité est encore un terme qui relève de notre idée du temps. Pas plus que le temps, l'éternité n'est concevable. Je veux dire qu'elle est de signification paresseuse. Dans le mot « toujours » il y a une idée de continuité qui s'oppose au phénomène statique auquel l'homme bref substitue par contraste le mirage de la durée. C'est pourquoi j'ai écrit un jour, sans m'étendre, que le temps était un phénomène de perspective analogue à celui de la tête de mort de Holbein. Il faudrait donc inventer un terme qui n'exprimât ni le déroulement ni le statisme et un tel terme est impossible à inventer, puisque les termes relèvent d'une convention à laquelle cette chose qui est sans être, échappe. C'est le contraire du néant. Le contraire de la vie. Fort simple sans doute, plus simple que notre concept, mais inconcevable et inexprimable pour une pauvre créature soumise aux forces centrifuges et centripètes. En outre, en admettant que ce fût possible, on aura contre soi le double obstacle de la science et des incrédules.

Aucune chose n'est grande ni petite, pas davantage que n'est petite ni grande une chose observée tour à tour par un bout ou par l'autre bout de la lorgnette. Ce qui n'empêche pas l'homme d'être obligé de naître, de mourir. De vivre, seconde par seconde, des événements qui semblent se produire à la queue leu leu, alors qu'ils se produisent tous ensemble et, en vérité, ne se produisent même pas, puisqu'il ne peut y avoir de présent, et que nous nommons passé et avenir des lieux inaccessibles qui nous traversent. Ce qui revient au même que l'*éternel présent* d'Eddington : « Les événements, dit-il, n'arrivent pas. Nous les rencontrons sur notre route. »

Quelque fou que cela paraisse, le néant ou la vie, le vide ou le plein, sont des concepts naïfs que l'homme oppose à l'écœurement de s'y perdre, et qu'il sculpte comme des idoles sauvages.

L'orgueil ordonne aux uns (et coûte que coûte) d'être quelque chose, aux autres de n'être rien, alors que ce rien est aussi inconcevable que ce quelque chose, et ce quelque chose que ce rien.

Je ne me refuse pas à croire ce qui semble être. Soit. Mais, s'il est, c'est autrement. Aussi étranger à nos certitudes que, par rapport à la vie, la libre et absurde magnificence du songe [1].

Et c'est ce rien qui nous demeure inconcevable, à nous qui sommes quelque chose, et dont la subjectivité se matérialise perpétuellement en objets. Ce moi et ces objets qui en sortent nous alourdissent et nous encombrent. Nous nous cognons contre des murs recouverts de phrases écrites et, pour courir de l'un à l'autre, il nous faut escalader un garde-meuble, un capharnaüm de statues cassées, un grenier d'enfance avec les cercueils du croquet et les passe-boules. Que n'avons-nous l'aisance du rêve ? On y vole si bien qu'on s'imagine en être capable au réveil. Mais dans la veille, autant que les trois murs qui nous emprisonnent, nous sommes victimes d'un stock d'objets qui nous cachent le quatrième, lequel doit être translucide et s'ouvrir sur des murs innombrables (mettons sur la liberté).

Vue de haut, une maison est un habitacle qui me serait inadmissible sans l'aide de l'habitude. Vue de plus haut encore, elle est un point. Vue de plus haut, elle s'efface. D'un avion, la vie humaine disparaît avant celle de ses habitacles et de ses cultures. Bientôt, vie, maison et cultures disparaissent.

1. Dans un rêve où je marchais de long en large, devant une fourche plantée debout, entre la fontaine Wallace et le piédestal d'un des chevaux de Marly aux Champs-Elysées, je me dis que je marchais de long en large pour *attendre mon réveil*, et me réveillant davantage, je me demandai pourquoi marchant de long en large, je n'allumais pas une cigarette, à mon habitude. C'est alors que je constatai *que je ne fumais jamais dans mes rêves*, ce qui ne doit pas être sans rapport avec la suppression de l'usage des cigarettes dans mes pièces. Suppression que je mettais sur le compte du bouche-trou que fumer représente pour les acteurs, bouche-trou qui ne doit trouver sa place ni dans une intrigue ni dans un texte.

De plus en plus haut, seul le mouvement du globe deviendra visible. De plus haut encore, il disparaîtra comme a disparu le mouvement de ce qui l'habite. C'est alors qu'apparaîtrait une matière qui semblera dense, immobile, faite de ce grouillement imperceptible et vertigineux.

L'exemple est meilleur à l'inverse. Imaginons un microscope dont la puissance de grossissement devient de plus en plus forte. Nous verrons d'abord l'objet, puis de quoi l'objet se compose, puis les atomes qui gravitent, puis quelques atomes, puis un atome qui se bombarde, puis un bombardement qui se calme, puis des orbes et des trajets d'astres, puis une planète, puis un détail de cette planète qui nous apparaîtra immobile. Puis commencera le spectacle de ce qui loge sur cette planète. Puis, les habitacles, puis ceux qui les habitent, vivent et meurent.

Donc, vue de près, une maison existe et ceux qui l'habitent. Vue de loin, elle n'existe pas, ni ceux qui l'habitent. Vue d'encore plus loin, le temps diminue comme l'espace, jusqu'à n'être qu'une vitesse qui finalement va si vite qu'elle se fige pour l'observateur idéal, aux yeux duquel cette vitesse devient incroyable, les siècles se succédant à une telle cadence qu'après le premier spectacle de continents qui changent de formes, de mers qui envahissent les terres, de montagnes qui surgissent, d'îles qui sombrent et, de plus près, de temples, d'immeubles qui se bâtissent et qui s'écroulent, de chevaux, de chars et d'automobiles qui circulent sur les routes, etc. (et cela à toute vitesse comme dans les films accélérés) il ne restera d'un peu plus loin que le spectacle d'un monde mort, qui l'a toujours été et le sera toujours, et d'un peu plus loin, ce monde disparaît lui-même et n'apparaît plus que le système dans lequel il tourne et, d'un peu plus loin, ce système disparaît, tous les systèmes disparaissent et semblent inertes. Et n'apparaîtra plus (ce qui exigerait un rapprochement foudroyant de l'appareil-œil) qu'une matière qui semble morte.

***

Et pendant que plusieurs milliers de siècles se seront écoulés sur terre depuis notre départ, un phénomène de perspective, malgré le fait que ces milliers de siècles s'écoulent, remettra le temps en place au fur et à mesure que nous nous rapprocherons de la terre et reconstruira la perspective normale d'un voyage, de même que le rapprochement reconstruit normalement la maison détruite et la rend habitable avec tout ce qu'elle contient.

***

Il est bien entendu que ce loin, si loin du nôtre et si différent, ne doit pas être envisagé lorsque je parle des distances qui concernent l'aviateur, l'astronome ou le chimiste. La distance que je présuppose est celle dont

les perspectives fonctionnent au-delà du mécanisme qui, même aidé par la science, nous demeure perceptible. C'est sans doute à cause des habitudes scientifiques et de ses conceptions historiques de la terre, que la science se refuse à établir un rapport entre l'éclatement dont nous sommes une miette et des éclatements observés par les microscopes.

Dans ces phénomènes de perspective, la défense de l'inconnu est un chef-d'œuvre : 1° Parce que l'homme répondra qu'il achète un fauteuil, qu'il en discute le prix, qu'il le fait transporter jusqu'à sa maison, qu'il s'y asseoit, qu'il se lève, le quitte et le retrouve. L'intantanéité de toute cette chaîne d'actes ne lui apparaîtrait que d'une distance qui s'annule par le fait que l'observateur capable d'observer de si loin ne le pourrait qu'à l'aide d'appareils qui rapprocheraient sa vue et remettraient la perspective humaine en place (où qu'elle se produise, si l'observateur est sur terre et observe d'autres galaxies, ou s'il habite d'autres galaxies, et nous observe). Il me rira donc au nez et me dira que je me trompe et rira au nez d'un observateur ou spéculateur de n'importe quelle planète ; 2° Si un savant développe cette thèse, il la développera en des termes et avec des calculs qui la rendront incompréhensible à l'homme qui vit sa vie et se constate (en se plaignant déjà que sa vie soit courte) ; 3° L'idée du court et du long, du petit et du grand, est mise en nous avec une puissance, un génie de bêtise, dirai-je, difficile à vaincre, sauf sous forme de spéculations que le journal quotidien arrive facilement à vaincre chez l'homme dont il flatte l'orgueil et le point de vue terrestre.

***

L'homme accepte de moins en moins ses limites. Il les transcende à sa manière qui n'est pas toujours la bonne. Par exemple, à l'aide des ultra-sons qui tuent et risquent de mettre entre ses mains l'arme la plus redoutable.

Ces escalades hors de nos limites nous autorisent à envisager une structure de l'univers fort différente de celle qui est notre credo, et de nous interroger sur des problèmes qu'on néglige parce qu'ils dérangent le confort.

J'admire toujours le confort fragile où vivent les savants. Ils méprisent notre ignorance et ne songent jamais à l'ouate qui les isole, par exemple, des sons inaudibles. Il suffirait de leur aveuglement en face parfois de leur ménage ou de la toile d'un peintre, pour anéantir cette certitude qu'ils savent pénétrer l'ouate qui nous enveloppe et nous inflige de monstrueuses erreurs d'optique morale. Il est vrai que la netteté de leur champ d'études exige qu'ils réduisent l'ouverture de leur objectif.

Mais, même dans leur domaine, s'ils s'y meuvent avec audace, ils demeurent prisonniers des habitudes qui nous empêchent de passer

outre certains dogmes et certains rapports. Car ils estimeraient, en les outrepassant, perdre le sérieux, basculer dans la fantaisie ou, pour tout dire, dans la poésie avec quoi ils la confondent. C'est sans doute ce que l'un d'eux (Henri Poincaré) laissait entendre, en me disant, dans ma jeunesse, chez madame Raoul Duval, que certains sujets d'expérience étaient le lieu de phénomènes trop particuliers pour qu'ils pussent rendre quelque service et autorisassent à en tirer profit [1]. Il ajoutait que les poètes avaient « bien de la chance », mais qu'on ne les croyait pas, faute de preuve.

Que prouvent les preuves ? Je suppose que c'est cette réserve, cette attitude circonspecte, analogue à celle de l'Église, lorsqu'elle envisage une canonisation, qui cloître les savants et me fait déclarer ailleurs que la science se traîne et compte ses pattes.

L'homme a toujours cherché dans la responsabilité une affirmation de son importance. On observe que tous les cataclysmes d'ordre cosmique par lesquels la terre fut dérangée, lui apparaissent comme destinés à punir les uns et sauver les autres. De ce désordre, il a fait un ordre à son usage. Tel en profite pour croire qu'un ange, ou queue de comète, balaye la terre, extermine ses ennemis, tel autre qu'il ouvre la mer et la referme, tel autre nomme Pallas l'ange typhon, et il devient la grande sauterelle de l'Acropole. Il met en cage de marbre son effigie d'ivoire et d'or. D'innombrables textes de l'Égypte, de la Chine, du Mexique, de Laponie témoignent du cataclysme à nom d'ange qui plongea la moitié du globe dans les ténèbres, et sembla, sur l'autre face du globe, arrêter le soleil. Tous l'interprètent dans un sens qui donne un rôle à l'homme et nul ne se résigne à n'être rien qu'une poussière dans un cyclone. Une société à responsabilité limitée se veut responsable, parce qu'elle a peur de forces aveugles et qu'elle préfère être sous la surveillance d'un tribunal, espérant gagner le procès et préférant le perdre plutôt que de se résoudre à un rôle passif.

L'atome est un système solaire. Les électrons frappés par l'énergie du photon sautent d'une orbite à une autre plusieurs fois par seconde. Tandis que (dit Velikovsky) *étant donné l'immensité du système solaire, le même phénomène ne s'y produit qu'une fois par centaine de milliers d'années.*

Il est étrange que Velikovsky parle d'immensité de notre système et de petitesse de celui de l'atome, alors que l'immensité et la petitesse ne sont que par rapport à nous. Pour les civilisations des planètes de l'atome, le phénomène semble se produire au même rythme que le nôtre.

Il est logique, les cycles se suivant et s'annulant, que les textes n'enre-

1. Le cas de Gaston Ouvrieu (1917) prouve (inutilement en ce qui concerne la science) qu'il suffirait de très peu de chose pour radariser un cerveau humain. Ouvrieu peut conduire une voiture à toute vitesse les yeux bandés. Il peut répondre aux questions que son interlocuteur *pense*. Il ne s'agissait pas d'un phénomène médiumnique, mais d'un minuscule éclat d'obus dans les méninges.

gistrent qu'un seul cataclysme, le dernier avant celui qui doit suivre (à rythme égal) dans plusieurs milliers de siècles. Cet auto-bombardement du système de l'atome laisse à l'homme une période assez considérable pour qu'il s'imagine être en lieu sûr et s'enorgueillisse de progrès que le prochain choc réduira en poudre. Le globe passera ensuite à d'autres exercices. Il changera de structure, découvrira des Amériques.

Le curieux serait qu'une période entre deux chocs normaux, permette à l'homme de provoquer lui-même un cataclysme anormal sans le moindre rapport avec le rythme des quanta de l'atome. Qu'il désintègre son propre système en essayant d'en désintégrer d'autres. Ce qui n'est pas plus grave, entre nous.

***

L'auto-bombardement dont notre système tire son énergie comme tous les autres, pour la distribution constante et discontinue des quanta, lui échappe puisque, je le répète, l'atome que l'observateur scientifique croit minuscule se bombarde plusieurs fois par ce que l'homme appelle seconde et que ce bombardement qui se produit chez nous aux mêmes intervalles paraît ne se produire que séparé par des milliers et des milliers de ce que l'homme appelle siècles.

Le sentiment d'immobilité jouera dans ce que l'homme appelle les deux sens (grand et petit). Car si l'œil s'approche d'un système, il isolera et découvrira le temps, tel que notre perspective nous le montre et si l'œil s'éloigne d'un système, il annulera le temps et la perspective ne lui présentera plus qu'une matière soi-disant immobile faite d'une organisation d'atomes qu'il ne distingue plus et à plus forte raison dont il n'envisage pas le mécanisme. C'est pourquoi le temps dupe notre sens de la durée au même titre que notre vue.

Ce qui prouve que temps et espace ne forment qu'un et que nos seules règles les isolent. Cela nous dupe à mêmes enseignes qu'une glycine qui s'enroule à une tringle avec l'adresse d'un reptile et que le regard humain prend pour du bois mort.

***

Une preuve que le temps n'est qu'une piperie, c'est qu'un véhicule parvenant à quitter son système et à s'introduire dans le nôtre, verrait notre poussière atomique devenir mondes et ses propres mondes devenir atome derrière sa fuite. S'il retourne à son système, il devrait y retourner plusieurs milliers de siècles après son départ. Mais, je l'ai déjà dit, en réintégrant son système, la perspective change, et il se produira cette bascule que, malgré les siècles écoulés depuis son départ, il se posera sur son monde après le temps normal de son voyage. Par contre, si cer-

tains appareils lui permettent d'observer nos mondes de son habitacle et de près, ce *près* demeurera un *loin* et il ne les verra plus que sous forme d'atome et d'auto-bombardement continuel. C'est pourquoi l'homme porte en lui, assez confuse, la notion de l'immédiat et de la durée dont il éprouve les malaises et les contradictions sans en démêler la cause.

Le temps jouera le rôle attribué à l'espace et redeviendra le temps du voyageur comme sa maison lorsque l'avion se rapproche du sol redeviendrait sa maison, ayant cessé de l'être pour sa vue (que seul son esprit corrige), et cette maison, durant qu'elle a cessé de l'être pendant qu'il monte dans les airs, n'ayant point cessé d'être une maison, pour ceux qui l'habitent et qui l'y attendent.

Comprenne qui pourra. Ce qui empêche de comprendre, c'est que c'est trop simple. L'homme complique tout par l'effet d'un départ du pied gauche. Sans doute l'insoluble lui apparaîtrait-il soluble s'il était, par une chance qu'il n'a pas eue, parti du pied droit.

J'ai déjà noté le phénomène qui semble différencier le temps et l'espace alors que les choses dont nous nous éloignons dans l'espace rapetissent, alors que grandissent jusqu'à l'apothéose historique ou mythologique, les choses qui s'éloignent de nous dans le temps. Mais ce temps n'est qu'une forme de l'espace, une de ces distances qui nous bernent. La possession des choses que le temps éloigne de nous étant plus réelle en notre esprit que la possession des choses qui nous appartiennent ou que nous imaginons nous appartenir dans l'espace. L'objet que je touche (que j'enregistre sans y attacher l'importance qu'on attache à un bien perdu) ayant moins de relief que l'objet perdu que je retrouve par le recul et par les alchimies synthétiques de la mémoire.

Il est du reste possible d'envisager que nous ne sommes peut-être même pas dans un système d'atomes, mais sur la parcelle d'une explosion de la cellule d'un tel système, explosion qui expliquerait le recul vertigineux des astres qui s'éloignent de la terre et que les astronomes observent (le loin où ils les observent nous concernant encore et permettant de constater l'éloignement explosif auquel nous croyons échapper faute de points de repère et grâce à une vitesse de projection d'ensemble qui n'aurait rien à voir avec le mécanisme des orbes célestes). J'ajoute que cette explosion n'a peut-être pas eu lieu, mais qu'elle *a lieu ;* ce qui nous paraît stable parce que nous ne pourrions en constater le vertige explosif que sous l'angle d'une de ces distances inconcevables à l'homme, vertige qui n'exclut pas un mécanisme gravitatoire de force acquise.

La faute a toujours été de croire à notre petitesse qui n'a aucun sens et à un infini qui n'en a pas davantage, à notre durée qui n'est ni courte ni longue, et à une durée sans fin qui est pareille à la nôtre. L'infini, l'éternel seraient donc une prolifération interminable de cellules de taille et de structure analogues. Les unes croyant les autres plus petites qu'elles ou plus grosses.

***

Vous me direz que cette fausse perspective est *la nôtre*, qu'il est sage de s'y tenir. Que si nos sens sont limités il faut s'y résoudre, l'admettre et en tirer le parti qu'ils nous laissent. Que si l'homme est un infirme, il ne s'arrange pas si mal de son infirmité. Sans doute. Mais sans doute si l'homme concevait sans effort que l'espace-temps est un mirage, peut-être perdrait-il son avidité de conquêtes et de ruines. Il est vrai qu'il perdrait du même coup, son courage à conquérir et à bâtir. Tout est donc bien dans le pire des mondes. Ce qui n'empêche qu'il est bon de se soumettre en sachant à quoi l'on se soumet, et qu'il est plus noble de continuer sa tâche en sachant que cette tâche est vaine. Il est du reste possible que toute tâche soit de même calibre et que le moindre de nos actes joue un rôle primordial dans la machine.

***

La vie, la mort des hommes et des mondes demeurent la grande énigme. Il est propable qu'il y a encore là perspectives. Que ni vie ni mort ne comptent. Que tout se dévore et se transforme dans un immobile qui est une catastrophe ininterrompue où le vacarme nous est silence, où ni le silence ni le vacarme ne comptent davantage que la vie et que la mort.

Le mystère de la mort réside en son impossibilité apparente puisque le soi-disant infiniment petit, les lointains qui nous composent, ne sauraient finir.

Sans doute, l'infini du corps humain relève-t-il d'une durée aussi indéchiffrable que nos distances et (sous forme de legs ou de décomposition, qu'il ne faut pas confondre avec les phrases poétiques du genre : Les fleurs poussent sur les tombes) le corps possède une permanence de l'invisible, cette éternité dont on cherche à magnifier l'âme. En n'oubliant pas, lorsque je parle d'éternité, que cette longueur elle-même n'a de sens que par notre détresse d'être courts. J'aimerais que des personnes plus qualifiées que moi se penchassent sur ces contradictoires qui doivent cesser de l'être dans une zone où nos trois dimensions provoqueraient le rire.

***

Décoller de notre vocabulaire et de notre code est un travail que j'ose affronter sous l'aile de l'ignorance. Même si la prison est à perpétuité, mieux vaut pour un prisonnier comprendre qu'il est en prison. Cela en-engendre l'espoir, et cet espoir n'est autre que la foi.

***

Ah! combien j'aimerais ne pas tourner en rond et savoir orchestrer cette étude. J'y suis, hélas, inapte et souhaite qu'il serve de motif à

quelque orchestration savante. Cette orchestration, j'en suis incapable, car le don que je possède est à l'encontre de l'intelligence. Il affecte une allure d'intelligence et ressemble étrangement à la bêtise. C'est mon drame. Je n'éprouve aucune honte à en faire l'aveu. Car l'intelligence n'est pas mon fort. Elle me paraît être une forme transcendante de la bêtise. Elle complique tout. Dessèche tout. C'est le grand bouc qui mène les troupeaux à l'abattoir.

Aussi, plus mon esprit s'accoutume à prendre le large, plus je deviens humble, plus je me résigne à ma tâche. Je me refuse à voir un corbeau, frère de celui d'Edgard Poe, se percher sur quelque buste de philosophe, et me répéter toutes les secondes : *A quoi bon.*

Un poète est libre de ne pas suivre les rails de la science. De vaincre « l'àquoibonisme ». On peut estimer Polytechnique et suspecter ses chiffres. Deux et deux font-ils quatre ? J'en doute fort, si j'additionne deux lampes et deux fauteuils. D'Héraclite à Einstein, assez de faux calculs s'entassent pour qu'on puisse dire que la science moderne n'en sait pas beaucoup davantage sur notre monde que ces Anciens qui le disaient soutenu par un éléphant.

Plus ma route s'écourte plus l'idée de mort me semble facile et plus il me semble rejoindre l'état normal de nullité qui était le mien avant de naître. Si un tribunal suprême nous juge, j'estime que l'idée d'avant et l'idée d'après venant de notre impuissance, nous fûmes autant jugés dans le trou qui précède que nous le serons dans le trou qui va suivre. Nos actes n'y peuvent rien, imputables à quelque courant d'air qui bouscule des feuilles mortes. Le tribunal des hommes a vite fait de se substituer à n'importe quel tribunal suprême. Et il suffit de voir avec quelle impudence il retourne sa veste, pour que j'accuse de sacrilège les juges terrestres qui décident du sort des âmes.

JEAN COCTEAU

GUERRE TOTALE EN VENDÉE
(1793)

par Gérard Walter

J'AI voulu essayer de restituer ici à la guerre de Vendée son vrai visage, celui d'une guerre totale qui vint frapper surtout la population civile. Elle transporta le carnage du champ de bataille à l'intérieur des villes et des demeures privées et fit de l'homme armé l'assassin de l'homme désarmé. Elle s'attaqua même aux maisons, aux vergers et aux champs.

C'est il faut bien le dire, l'imprévoyance, la jactance belliqueuse des chefs du parti girondin qui a favorisé l'extension de l'insurrection vendéenne. Après avoir entraîné le pays dans une aventure militaire qui commençait à tourner mal [1], ils s'efforçaient, par tous les moyens, de porter au paroxysme l'enthousiasme guerrier de la nation. Épris de manifestations spectaculaires, au lieu de s'occuper à fournir aux armées ce dont elles avaient besoin : armes et munitions, et à réorganiser les services de l'intendance qui se trouvaient dans un état déplorable, ils firent voter, le 20 février 1793, une levée de trois cent mille hommes pris dans tous les rangs du peuple français.

Certes, il ne devait pas être difficile de trouver trois cent mille mobilisables dans un pays qui comptait vingt-cinq millions d'habitants, à condition, toutefois, d'y apporter un peu de mesure et de bon sens. Or, ce fut le contraire qui se produisit. Au lieu de préparer graduellement l'opinion populaire à une opération qui ne pouvait que lui déplaire,

Le bandeau, au-dessus du titre, représente le château de La Rochejaquelein, en flammes.

1. La guerre à l'Empereur d'Allemagne fut votée par l'Assemblée législative dans sa séance du 20 avril 1792.

la Convention avait imaginé de la frapper brutalement en décrétant l'extrême urgence de cette mesure. Vingt-quatre heures après la réception du texte de la loi avec l'indication du chiffre du contingent qui leur incombait, tous les directoires de département devaient avoir terminé la répartition du contingent départemental entre les districts. Ceux-ci avaient, de même, vingt-quatre heures pour répartir le leur entre les communes. Les municipalités disposaient de trois jours pour recevoir les inscriptions de ceux qui viendraient s'offrir de leur propre gré. Si, le chiffre exigé ne se trouvait pas atteint, l'Assemblée générale de la commune déciderait par quel moyen il fallait le compléter.

Ce qui paraissait révoltant surtout alors c'était la quantité énorme d'exemptés et d' « affectés spéciaux » autorisée par la loi du 24 février qui réglait la mise en application de celle du 20 précédent. Tous ceux qui exerçaient une fonction publique quelconque (et Dieu sait s'ils étaient devenus nombreux sous le nouveau régime!) ne partaient pas. Les gardes nationaux (tous les boutiquiers et artisans établis en faisaient partie) étaient censés mobilisés sur place. Il n'y avait, somme toute, que les « oisifs », les ouvriers salariés et les paysans occupés sur leurs terres, qui se voyaient atteints. Comment pouvait-on croire qu'ils s'abstiendraient de résister à une loi qui faisait peser sur eux presque totalement le poids d'une obligation dont elle faisait grâce aux « bourgeois »?

Les agents royalistes ne manquèrent pas d'en profiter pour aigrir les masses et exciter leurs passions, répétant partout que la République allait rétablir l' « odieuse milice » abolie en 1789, et exhortant les paysans à résister, à main armée, à toute réquisition militaire. Des émissaires circulent de village en village pour engager les habitants à ne pas donner les noms des jeunes gens en état de porter les armes lorsqu'ils seront demandés par les autorités républicaines.

Un courrier extraordinaire avait apporté à Angers, dans la nuit du 1er au 2 mars, le texte des nouvelles lois et la circulaire ministérielle qui les accompagnait. Elles furent lues le 2 au matin, à la séance du directoire. Dans le courant de la journée tout le département en eut connaissance. Le lendemain était un dimanche. Partout, dans les villes, dans les bourgs, dans les villages, les auberges sont pleines. On discute. On s'échauffe. C'est à Cholet que jaillit l'étincelle. Les garçons de la ville, au nombre de cinq à six cents, s'assemblent en clamant à tue-tête : « Il ne faut pas tirer! On ne tirera pas! Aux habits bleus [1] de partir! » Ils arrachent de leurs chapeaux la cocarde tricolore. Plusieurs la foulent aux pieds. Mais ils ne vont pas au-delà de menaces et d'invectives. On convient seulement que le lendemain matin une grande réunion aura lieu à laquelle seront invités les jeunes de la campagne environnante.

Dès le matin du 4, des groupes se forment dans les différentes auberges. Le principal rassemblement, comprenant surtout des ouvriers, adopte

1. Les gardes nationaux portaient des habits de cette couleur.

la motion présentée par un compagnon menuisier, de s'engager par serment à ne pas exécuter la loi. Ceci, au milieu d'acclamations frénétiques. Arrive le commandant de la garde nationale, à la tête d'une patrouille de cinq hommes. Il se croit suffisamment fort pour mettre les manifestants à la raison. On se jette sur lui, on le désarme, on lui coupe le gras du mollet avec son propre sabre. Le poste de la place d'armes, accouru pour le dégager, tire sur la foule. Le rassemblement se disperse. On se regroupe hors de la ville, et on avance dans la direction de Bégrolles et du May où, déjà, le matin, on a pillé les maisons du curé constitutionnel et du juge de paix, et désarmé tous les patriotes.

Ce fut l'étincelle. L'incendie s'allumera une semaine après. Dans l'espace de quarante-huit heures, simultanément, à Saint-Florent, en Maine-et-Loire, à Machecoul, dans la Loire-Inférieure, à Challans, en Vendée, des bandes armées se lèvent au son du tocsin, entraînant à leur suite les hommes bons pour le combat. Ceux qui ne manifestent pas assez d'empressement à les suivre sont amenés à de meilleures sentiments à coups de bâton. Et, comme s'ils obéissaient à quelque signal parti d'un centre de direction occulte, quatre chefs royalistes sortent de l'ombre, chacun dans son secteur, et prennent en main la direction des opérations : Bonchamp, Elbée, Sapinaud et Charette.

On croirait difficilement à une pure coïncidence, à un simple jeu du hasard. On a plutôt l'impression de se trouver en présence d'un commencement d'exécution de l'offensive synchronisée imaginée par la coalition anti-révolutionnaire en vue d'abattre la France républicaine. Des propos royalistes furent recueillis par la suite, qui prétendaient que l'insurrection avait éclaté quinze jours trop tôt, et que l'on s'attendait à ce qu'un débarquement opéré par les Anglais avec le concours des émigrés sur la plage des Sables-d'Olonne, vînt l'appuyer. Etait-ce vrai ? On ne saurait l'affirmer. Mais consultons le calendrier de la Révolution : quinze jours plus tard, autrement dit fin mars, Dumouriez, le principal espoir de la République, passait à l'ennemi. Or, lui marchant sur Paris à la tête de ses troupes, pendant que la guerre civile embrasait l'Anjou et le Poitou, ç'aurait été comme les mâchoires d'une tenaille en train de se resserrer autour de la capitale de la Révolution. Le manque de coordination qui s'était fait sentir dans l'action des puissances coalisées, permit au gouvernement républicain d'aborder l'épreuve qui venait de lui être imposée dans des conditions moins défavorables.

LES « CHAPELETS » DE MACHECOUL

Dans le département de la Loire-Inférieure l'action se trouva déclenchée le dimanche 10 mars, à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. Les choses se passèrent assez paisiblement. La garde nationale mit bas les armes à la première sommation. Mais, naturellement, les patriotes furent

arrêtés, et leurs maisons pillées. Le rassemblement des insurgés qui s'y était formé a été évalué à deux cents hommes environ.

Le même jour, dans l'après-midi, au bourg voisin de Geneston-Montbert, on vit un citoyen de Saint-Philbert, huissier de son état, paraît-il, qui, s'étant établi dans un cabaret, y tenait les propos les plus incendiaires. Il engageait, notamment, les habitants à désarmer les patriotes et à se joindre aux gens de Saint-Philbert pour, de là, se rendre à Machecoul et faire sauter le district. Ses recommandations furent suivies à la lettre.

Machecoul était alors une ville d'environ deux mille habitants, connue pour son commerce de grains et de farines. Elle comptait un assez grand nombre de bourgeois aisés, négociants que la Révolution avait enrichis, et détestés du petit peuple qui habitait le faubourg de Sainte-Croix. Les effectifs de sa garde nationale ne dépassaient guère cent hommes.

Pour raconter les événements qui y eurent lieu les historiens se reportent généralement au livre, très remarquable d'ailleurs, publié par Alfred Lallié en 1869 à Nantes, sous le titre : *Le District de Machecoul*. Cet érudit n'a pas connu le récit du juge d'instruction Germain Bethuis, « qui, écrit-il, malheureusement, a été perdu »[1]. Or, ce texte existe. Il a été retrouvé et édité en 1873 par Dugast-Matifeux. C'est à lui que j'aurai recours au début de l'exposé qui va suivre.

« *Le* 11 *mars au matin*, raconte Bethuis [2], *il se manifesta, du côté de la campagne, un bruit semblable à celui d'une mer soulevée par la tempête. Un brouillard épais ne permettait pas de distinguer la cause de ce murmure effrayant. Cependant un négociant qui avait entrepris de sortir de la ville pour ses affaires, fut obligé de rentrer, parce qu'il avait trouvé toutes les routes interceptées par des hommes armés. Il revint en hâte, en criant d'une voix exaspérée : « Aux armes ! Aux armes ! » Le soleil parut et fit évanouir le brouillard. Alors la campagne offrit des masses noires et compactes de paysans qui avançaient de tous les côtés ; leurs armes, formées de faulx, de couteaux de pressoirs et de fourches, jetaient un éclat effrayant ; leurs cris sauvages étaient seuls capables de répandre la terreur. Un trait tout personnel peut, mieux que de nombreux discours, donner une idée de la sécurité de la bourgeoisie. Mon père, jeune encore, car il n'avait que trente-deux ans, membre du directoire du district, était encore au lit, lorsque les premiers cris aux armes se firent entendre. C'est à moi, pauvre enfant, matinal comme on l'est à sept ans, qu'il demanda ce que c'était que ce bruit qui venait jusqu'à lui et ce qui attirait mon attention vers la campagne. Je lui répondis qu'un nuage noir et bruyant s'avançait vers la ville. Alors le danger lui fut révélé pour la première fois.* »

Le district se réunit. La garde nationale s'aligne en armes devant la maison commune. Les autorités se mettent en tête, et tout le monde se dirige vers le faubourg Sainte-Croix en pleine ébullition. Ses habitants,

1. Cf. p. 298 de ce livre.
2. Le texte porte « 13 mars ». C'est, évidemment, une erreur.

qui ont de vieux comptes à régler avec les « bourgeois » de la ville, sont ravis de l'aubaine. Ils se préparent à fraterniser avec les bandes des assaillants. Déjà un certain nombre de ceux-ci se trouvent parmi eux. Le président du directoire du district cherche à calmer les esprits. Lui et ses collègues, annonce-t-il, sont prêts à toutes les concessions, pourvu qu'on respecte la vie de leurs concitoyens. Quelques meneurs sortis des rangs de la foule se bornent à demander les clefs du clocher ; elles leur sont remises immédiatement. C'est alors que le drame commence.

Au son du tocsin qui se fait entendre, des bandes de paysans envahissent les rues criant *La paix ! La paix !* L'ancien constituant Maupassant, envoyé en qualité de commissaire à Machecoul pour surveiller les opérations du recrutement, voulut opposer à cette marée humaine la garde nationale présente. Elle se débanda aussitôt. Il ne resta près de lui que cinq hommes dont le commandant et un officier. Maupassant voulut, quand même, essayer de faire entendre raison à la foule. Il se mit à parler de la loi qui prohibait les attroupements, des dangers que l'on courait en n'obéissant pas aux ordres du gouvernement, etc. Finalement il demanda qu'on lui dise carrément ce que l'on voulait. La réponse ne se fit pas attendre. Un cri : *Nos bons prêtres et pas de tirage !* et quelqu'un lui enfonça une pique dans la poitrine.

La chasse aux gardes nationaux commence. Ceux-ci cherchent leur salut dans la fuite. Quelques-uns, en se frayant un passage, font feu sur la foule, ce qui met le comble à sa fureur. Le juge au tribunal de Machecoul, Boullemer, écrit dans sa *Relation* : « *A mesure qu'on les rencontrait (les gardes nationaux) on les assommait. Les plus cruels parmi ces brigands étaient les femmes, les vieillards et les enfants. Les femmes criaient : Tue ! Tue ! les vieillards assommaient et les enfants criaient : Victoire !* »

On s'acharna tout particulièrement contre le curé constitutionnel Le Tort. « *Les barbares ne l'assommèrent pas*, disent dans leur rapport à la Convention Fouché et Villers, envoyés en qualité de commissaires dans la Loire-Inférieure, *ils le firent périr à coups de baïonnette dans le visage. Son supplice dura environ dix minutes.* » La relation de Boullemer, dont se sont servis certainement les deux conventionnels, ajoute encore ce détail omis par eux : « *Pour comble d'horreur, une femme lui ôta sa qualité d'homme.* »

Le procureur syndic du district, Hulin-Girardière, réussit à se cacher aux environs de la ville. De son refuge, il adresse aux administrateurs du département un appel désespéré : « *Des secours, citoyens ! La chose publique est ici en péril... Le temps presse ; il ne s'agit pas de délibérer, il faut agir.* » Quelques heures après il est découvert et massacré.

Son collègue, le procureur de la commune de Machecoul, Bousseau, s'y prit autrement. Ce n'est pas aux autorités républicaines absentes qu'il écrivit mais aux chefs des insurgés qui venaient de faire leur apparition sur les lieux. « *Que pourriez-vous me reprocher ?* leur dit-il. *Est-ce d'avoir accepté la place de procureur de la commune ? Mais, je ne l'ai*

sollicitée que pour mieux vous servir ! Ne m'avez-vous pas vu toujours auprès de l'administration le protecteur des émigrés, et auprès des tribunaux le défenseur des aristocrates ? Ne m'avez-vous pas vu persécuter sans relâche les patriotes et surtout les prêtres constitutionnels ? Je défie le plus aristocrate d'entre vous de prouver qu'il l'ait été plus que moi. » Non seulement il eut la vie sauve, mais encore il fut appelé à collaborer à la nouvelle organisation municipale de Machecoul qui fut entreprise dès le lendemain de la prise de possession de cette ville par les royalistes.

Avec les bandes venues de Saint-Philbert dans la matinée du 11, était arrivé à Machecoul le ci-devant procureur fiscal Souchu connu dans le pays sous l'ancien régime comme employé au service des seigneurs de la région. Il court aussitôt aux bureaux du district abandonnés par le personnel et les préserve de la dévastation. Ce qui lui permet de dresser des listes des suspects devant être mis en arrestation et d'ordonner des réquisitions pour pourvoir aux besoins des « *occupants* ». Dès le lendemain matin il convoque cinq notables de la ville, leur explique qu'il veut absolument faire régner l'ordre dans la rue et empêcher les massacres et le pillage. C'est pourquoi il leur demande de faire partie d'un « *comité de pacification* » qu'il se propose de créer. Les « *cinq* » acceptent. Le comité se met à l'œuvre. Pour commencer on fait parvenir à Nantes, au directoire du département, un message attirant son attention sur la situation malheureuse dans laquelle se trouvent les habitants de Machecoul. La faute en est, estime le comité, aux gardes nationaux qui ont tiré sur le peuple. A présent il s'agit de mettre fin à une lutte fratricide et d'éviter toute effusion de sang. Le département répondit en ordonnant à un détachement de la garde nationale nantaise de marcher sur Machecoul.

Le comité apprit dans le courant de l'après-midi qu'une force armée se portait sur la ville. Aussitôt une seconde lettre part pour Nantes. « *Nous redoublons d'efforts*, écrit le comité (ou Souchu, si l'on veut), *pour empêcher le sang de couler davantage, et nous croyons bien que ceux qui sont en prison n'auront aucun mal, et que les gens de la campagne se retireront, si vous assurez que vous vous retirez vous-mêmes.* » Les administrateurs du département ont dû sans doute comprendre ce que cela voulait dire. En tout cas, aucune tentative pour reprendre la ville n'a eu lieu au cours des jours suivants de la part des républicains.

Le « *comité de pacification* » imaginé par Souchu ne vécut que l'espace de vingt-quatre heures. Dans la journée même du 12 il fut remplacé par un « *comité royal* », dont firent partie les deux gentilshommes, MM. de Couëtus de la Vallée et de Keating, qui s'étaient mis à la tête du rassemblement de Saint-Philbert, plus huit membres choisis parmi les bourgeois de Machecoul et les habitants des communes voisines qui avaient participé à l'entreprise. Aucun des membres de l'ancien comité ne fut appelé à figurer dans le nouveau. Celui-ci commença par offrir le comman-

dement général au marquis de la Roche de Saint-André qui avait suivi les insurgés et vint avec eux à Machecoul. Une proclamation fut adressée à toutes les paroisses des environs. Elle disait :

« *Le peuple du pays de Retz et pays adjacent, rassemblé de lui-même en corps de nation, dans la ville de Machecoul, pour arrêter le brigandage, secouer le joug de la tyrannie et reconquérir ses droits et ses propriétés, dont il a été dépouillé par la force et la violence des brigands qui ont usurpé l'autorité légitime, porté leurs mains sacrilèges sur la personne sacrée du meilleur des rois, détruit la monarchie, la justice et la religion, déclare à la face du ciel et de la terre qu'il ne reconnaît et ne reconnaîtra jamais que le Roi de France pour son seul et légitime souverain, auquel il jure obéissance et fidélité* ;

« *Qu'il ne reconnaît plus ni la prétendue convention nationale, ni les départements, ni les districts, ni les municipalités, ni les clubs, ni les gardes nationales. Les forfaits de tous ces scélérats doivent attirer sur eux toute la vengeance céleste et la punition la plus éclatante.*

« *Il est fait défense à qui que ce soit de leur obéir, sous peine d'être puni comme rebelle à Sa Majesté.*

« *Le peuple déclare reconnaître un commandant pour le Roi dans cette ville de Machecoul, pays de Retz et pays adjacent, et jure de lui obéir en cette qualité. Il a été arrêté à l'unanimité, que la présente déclaration sera publiée dans cette ville, dans toutes les paroisses du pays de Retz et du pays adjacent, afin que personne n'en puisse prétendre ignorer le contenu.* »

Il se peut que ce texte, lu par Souchu devant la foule assemblée sur la place publique, fut adopté ensuite par acclamation. Il porte en guise de signature : *Le peuple de Machecoul, du pays de Retz et du pays adjacent.* Contresigné : *Souchu.* Et plus bas : *Machecoul, le* 12 *mars* 1793, *l'an dernier de la tyrannie.*

Le 13, ou, au plus tard, le 14 au matin, paraît à Machecoul un nouveau personnage : le chevalier de Charette, ancien officier de marine. Il arrive de son château à la tête de quatre-vingts hommes, s'installe au comité et prend en main la direction des affaires. Pendant qu'il s'occupe de mettre un peu d'ordre et de discipline dans les bandes de paysans qui, au nombre de six mille environ, se sont installés à Machecoul, Souchu met sur pied une sorte de tribunal révolutionnaire à rebours qui va juger les patriotes.

On a trop souvent décrit l'inexorable cruauté des exécutions qu'il avait ordonnées, et l'on s'est beaucoup disputé, entre historiens, pour établir à qui en incombait la responsabilité : à Souchu ou à Charette. Au risque de décevoir le lecteur, je lui dirai tout de suite que la seule chose qui compte pour moi, c'est qu'elles ont eu lieu.

Cela se passait dans une prairie, aux environs de la ville. Les condamnés étaient conduits *en chapelet*, autrement dit liés deux par deux et attachés, couple après couple, par une corde. Des indications parvenues jusqu'à

nous permettent de repérer quatre de ces *chapelets*. Il y en a eu, peut-être, d'autres. La date du premier ne peut pas être établie exactement. On pourrait la situer dans les tout derniers jours de mars, excepté le 30 et le 31 (samedi et dimanche Pâques). Le nombre des victimes, de même, ne saurait être déterminé avec précision. Il devait y en avoir, en tout cas, au moins seize cette fois-ci, dont une, du reste, par miracle, réussit à échapper à la mort. C'était le docteur Musset, qui avait la réputation d'un très habile chirurgien et le malheur d'être le frère d'un député à la Convention. D'ailleurs, lui-même professait, sans y apporter trop d'ostentation, il est vrai, des sentiments républicains. Amené avec ses sept compagnons au bord du fossé il ne fut pas atteint par les balles du peloton d'exécution. Revenu à lui après la fusillade, Musset demanda à se confesser. On le détacha et on le ramena en prison. Mais, au préalable, il dut assister à l'exécution de la seconde équipe qui comptait également huit condamnés, et dont on ne rata aucun.

Le second *chapelet* fut égrené le 3 avril. Il était composé de cinquante-six prisonniers. Musset en faisait partie. Marchant en tête de la colonne et ayant reconnu dans le chef de l'escorte un de ses anciens malades, il lui souffla : « *Je t'ai sauvé la vie plusieurs fois, donne-la moi une seule.* » L'autre se laissa fléchir et s'arrangea pour le reconduire en prison. Mais il n'était pas dit qu'on le laisserait tranquille. Quelques jours après (impossible d'établir la date exacte) le docteur fut compris dans un troisième *chapelet*. Le rapport de Fouché et de Villers déclare : « *La troisième fois qu'il* (Musset) *est traîné au supplice, il allait définitivement périr, sans le plus heureux des hasards. Le major de la troupe des brigands venait de tomber malade. Il demanda Musset ; on court le chercher, on trouve Musset qui marchait au supplice ; on le détache et il est mené auprès du malade. Charette arrive ; il avait les manches de son habit retroussées jusqu'au coude, et l'épée nue à la main. Il dit à Musset en lui montrant le malade : « Voilà mon bras droit ; si tu ne le sauves pas, je te ferai couper par morceaux ; si tu as le bonheur de le guérir, tu ne mourras que le dernier des patriotes de Machecoul !* » « Le bras droit » de Charette fut remis en état, et Musset ne fut pas « coupé par morceaux ». Mieux encore : on lui rendit la liberté.

Il est possible de discerner les traces d'une quatrième exécution collective en se reportant à la *Relation* précitée de Germain Bethuis, et au cours de laquelle périt son père. Celui-ci, détenu en prison, s'était jeté par la fenêtre, en proie à un violent délire [1], et vint se briser la jambe. Musset, qui était un de ses amis, informé de l'accident, fit savoir à madame Bethuis qu'il était prêt à secourir son mari, si Charette le lui permettait. « *Ma pauvre mère ne perdit pas un instant*, raconte l'auteur de la *Relation ; accompagnée de mon frère et de moi, elle se rendit à la demeure du général Charette. Nous fûmes introduits tous les trois dans un salon à*

1. C'est la version que donne son fils. Peut-être voulait-il essayer de s'évader...

manger, où le déjeuner était servi. Charette s'y trouvait debout, le dos appuyé contre la cheminée. A peine ma mère lui eut-elle exposé l'objet de sa visite, que Charette répliqua sèchement ou plutôt durement : « Un homme destiné à mourir dans quelques heures, n'a pas besoin de médecin. » Telles sont les expressions qui vinrent frapper ma mère et lui firent perdre connaissance ; elle fut repoussée avec ses enfants, par les domestiques, jusque dans le vestibule. Dans la même soirée, à l'heure de la prière, mon malheureux père fut conduit au chapelet. »

LA PRISE ET LA REPRISE DE PORNIC

Dès l'arrivée de Charette à Machecoul se dessine une opération stratégique qui a l'air d'être conçue et préparée d'avance. Par qui ? Je ne saurais, faute de documents, le dire. Faut-il en attribuer le plan à Charette ? N'a-t-il fait que suivre des directives arrivées de l'extérieur ? Et de quelle source (Coblentz ou Londres ?) pouvaient-elles émaner ? Autant de questions auxquelles je m'avoue incapable de donner une réponse exhaustive. Mais les faits parlent eux-mêmes, éloquemment.

Il faut assurer les arrières contre une attaque toujours possible des républicains venant de Nantes : une troupe, avec un canon, est envoyée à Saint-Philbert. En même temps on s'avance, en éventail, vers la mer. Challans et Bourgneuf sont occupés. De Challans, une armée de huit mille hommes, commandée par le chevalier Guerry du Cloudy, après avoir pris Palluau, marche sur Sables-d'Olonne (il faut un port à l'insurrection). De Bourgneuf va partir une offensive dans la direction de Pornic (encore un port). Le but apparaît évident : il s'agit d'établir le contact, d'un côté avec l'Espagne, avec l'Angleterre de l'autre.

La garnison de Pornic comptait alors cinq cents hommes. Comme la ville avait reçu un assez grand nombre de réfugiés, le pain commença à y manquer. Deux citoyens d'un bourg voisin avaient généreusement offert aux Pornicais plusieurs tonneaux de blé. Il fut décidé, le 22 mars, que quatre cents hommes de la garde nationale se rendraient le lendemain aux Moutiers (le bourg en question) pour en ramener le convoi de blé promis. Les royalistes de Machecoul avaient des intelligences dans Pornic. C'est ainsi qu'ils apprirent que dans l'après-midi du 23 il ne s'y trouverait, en tout et pour tout, que cent cinquante hommes armés. M. de la Roche de Saint-André, à qui a été confié le commandement de l'expédition, en possession de ce renseignement, se met en marche à la tête d'un rassemblement évalué par un historien local à quatre mille hommes [1]. Il pénètre dans la ville vers trois heures de l'après-midi. A en croire le même historien, les cent cinquante défenseurs de Pornic avaient résisté durant deux heures aux bandes royalistes. Après quoi, toujours d'après lui, ils réussirent à sortir de la ville « *sans avoir perdu*

1. J.-F. Carou. Son *Histoire de Pornic* parut en 1859.

ni leur canon, ni un seul homme ». Ce qui pourrait, peut-être, nous inciter à croire que le combat ne fut pas absolument meurtrier.

Les vainqueurs se répandirent à travers la ville. Toute la population masculine avait disparu. Il ne restait que des femmes et des enfants. Plus quelques vieillards (sept en tout) et un idiot, qui furent mis à mort. On pilla les maisons, on se gorgea de victuailles et on but beaucoup. Plutôt trop, même. A tel point que la plupart de ces guerriers, ne pouvant plus se tenir debout, restaient étendus un peu partout, dans les auberges, dans les maisons, sur la place publique, en cuvant leur vin.

Des fuyards rencontrés à deux kilomètres de Pornic apportèrent la nouvelle de l'événement au détachement de la garde nationale qui rentrait en escortant le convoi de blé. On s'arrête et l'on se met à délibérer. La majorité ne tient pas à aller se battre et préfère rebrousser chemin. Mais un officier de gendarmerie dont la sœur était restée à Pornic annonça qu'il était résolu à périr s'il le fallait pour l'arracher aux mains des brigands. Soixante-dix hommes se déclarèrent prêts à le suivre. Les autres se débandèrent et disparurent dans la brume du soir tombant. Il faisait nuit quand les « soixante et onze » pénétrèrent dans Pornic. Quelques coups de fusil réveillèrent les dormeurs ivres qui, saisis d'une panique folle, se mirent à courir en cherchant à se sauver. Beaucoup n'allèrent pas très loin et furent assommés par les Pornicais.

Un jeune officier royaliste, le chevalier de Flameng, ne réussit pas à sortir de la ville. Le futur juge Carou qui, âgé alors de deux ans, se trouvait sur les lieux, écrivait plus tard, en se référant aux souvenirs de ses parents :

« *Il (Flameng) errait, au hasard, dans les rues de notre ville, où il ne connaissait personne. Supposant, avec raison, que toutes les issues en étaient soigneusement gardées, et craignant de tomber dans les mains de quelque patrouille, il prit la résolution désespérée d'aller demander asile dans une maison quelconque. Sa mauvaise étoile le dirigea mal. Il vint frapper à la porte du nommé Hymène, boulanger, qui demeurait dans la Grande-Rue. La porte s'ouvre et Hymène apparaît sur le seuil.* « *Je suis un chef vendéen, lui dit Flameng, avec une noble franchise. Si vous consentez à me cacher chez vous, je vous donnerai cent louis d'or que j'ai dans ma ceinture.* » *Hymène accepte le marché, reçoit le prix convenu et conduit monsieur Flameng dans son four où il l'enferme ; mais, dès le lendemain matin, nouveau Judas, il alla dénoncer au commandant (de la garde nationale de Pornic) Coueffé l'infortuné jeune homme... Sur l'ordre du commandant, une forte escorte va chercher Flameng, et l'amène sur la place du Marchix, où s'était déjà formé un assez grand rassemblement, qu'y avait attiré le bruit, rapidement répandu, de la capture d'un chef vendéen.* « *Quel est ton nom ?* » *lui demanda monsieur Coueffé...* — « *Flameng* », *répond le jeune homme. Ce court interrogatoire terminé, M. Coueffé tira de sa ceinture un pistolet, et il l'arma. M. Flameng, qui ne comprit que trop son intention, lui dit :* « *Mais on ne*

tue pas un homme sans l'entendre. » — « *Tiens, voilà ta sentence* », *lui répondit M. Coueffé, et lui brûla la cervelle.* »

Après l'exécution de Flameng, on s'occupa d'enterrer les massacrés de la veille. Le nombre total des cadavres ramassés s'élevait à deux cent seize. Ils furent chargés sur des charrettes et transportés sur la plage. On y creusa une fosse dans laquelle ils furent descendus. De nos jours, d'élégantes baigneuses foulent de leurs pieds nus le sable où gisent, réduits en poussière, ces débris humains.

La défaite de Pornic avait rendu furieux Charette. La première chose à faire, estimait-il, était d'effacer cette honte. L'expédition fut fixée pour le 27. L'armée de Charette, conduite par lui-même, partit de Machecoul vers la fin de la matinée : un millier d'hommes dont quelques-uns seulement avaient des fusils. La plupart étaient armés de piques, de fourches, de couteaux, de bâtons. Les garçons meuniers des environs, qui avaient amené leurs chevaux, formèrent son corps de cavalerie.

Vers la fin de l'après-midi, il faisait parvenir au comité de Machecoul un message qui annonçait : « *Frères et amis ! Avec le secours de l'Etre suprême, nous avons pris Pornic en une demi-heure.* » La municipalité pornicaise, qui s'était réfugiée à Paimbœuf, chef-lieu du district, a prétendu dans la relation rédigée par elle que la résistance du bataillon formé par les défenseurs de la ville avait duré quatre heures, après quoi ils se décidèrent à la retraite et se frayèrent le passage « entre mille et douze cents brigands ». Lallié, qui ne peut guère être soupçonné de favoriser les républicains, tient cette assertion pour exacte [1]. Elle est d'accord avec celle de Carou. Mais le récit donné par ce dernier nous permet de mieux comprendre comment a pu s'effectuer cette retraite quasi miraculeuse : les Vendéens regardaient défiler devant eux la troupe des Pornicais « comme s'ils avaient assisté à une parade, sans leur tirer un seul coup de fusil ». Celle-ci put donc sortir librement de la ville et arriver saine et sauve à Paimbœuf [2]. Carou est le premier à s'en étonner. « *Comment s'expliquer*, écrit-il, *qu'avec son immense supériorité numérique, il* (Charette) *n'ait pas songé... à envelopper et à entourer dans un cercle de feu, la petite poignée d'hommes qu'il avait à combattre ? A quoi lui servaient ces groupes de Vendéens restés oisifs pendant le combat, sur le calvaire, sous la halle et peut-être encore dans d'autres quartiers ? Comment surtout a-t-il pu laisser les Pornicais se retirer du champ de bataille, et opérer tranquillement leur retraite, à travers les rues de la ville, sans les poursuivre, sans chercher à leur barrer le passage, comme s'il eût eu peur de les provoquer à un nouveau combat, ou qu'il s'estimait trop heureux de les voir partir ?* »

1. *Op. cit.*, p. 357.
2. *Op. cit.*, p. 192. Carou ignore le nombre exact de ses concitoyens tombés au cours de cette journée. Il n'a pu recueillir que sept noms. Charette, dans son message au comité de Machecoul, a évalué les pertes de l'ennemi à « à peu près soixante hommes ».

La dernière hypothèse paraît se rapprocher le plus de la vérité. Charette ne pouvait, en effet, qu'être parfaitement content d'avoir pu s'emparer de la ville à si bon compte. L'opération, au total, ne lui avait coûté que deux hommes blessés, « *et encore il y en a un qui l'a été par sa faute* », spécifiait-il dans le message précité.

Mais une fois maître de Pornic, Charette ne témoigne pas de tant de mansuétude. Il fit incendier la ville. « *Les brigands de cet endroit s'étaient réfugiés dans différentes maisons*, annonce-t-il aux *frères et amis* de Machecoul [1], *d'où ils pouvaient nous faire beaucoup de mal, je ne trouvai que le feu qui pût faire sortir ces coquins de leurs cavernes.* »

L'ordre donné par Charette fut, pour des raisons demeurées inconnues, assez mal exécuté : il n'y eut que vingt-sept maisons complètement brûlées. On fera mieux par la suite.

WESTERMANN, LE « BOUCHER DE LA VENDÉE »

La loi du 31 mai 1792 avait créé, sous le nom de *Légion du Nord*, un corps franc composé de seize cents hommes, dont quatre cents cavaliers et huit pièces d'artillerie légère, destiné à être incorporé dans l'armée de Dumouriez. C'était, d'après Mercier du Rocher, qui avait eu maintes occasions de les voir de près, « *un ramassis de déserteurs et de gens flétris de l'empreinte de tous les vices* ». Leur chef, le colonel Lacombe, n'en pouvant plus, abandonna au bout de trois mois son poste et partit en émigration. Il fut remplacé par l'aide de camp de Dumouriez, François Westermann, un ami de Danton, qui venait de se faire remarquer en marchant à la tête des sectionnaires parisiens lors de l'attaque du château des Tuileries, le 10 août 1792. C'était exactement ce qu'il fallait à cette bande de mauvais garçons. Le général Turreau avait dit de lui : « *La Révolution n'a pas eu de charlatan qui eût aussi peu de talents et autant d'impudence que Westermann.* » C'est là, le jugement d'un rival, d'un concurrent si l'on veut. Mercier du Rocher, observateur calme et objectif, reconnaissait bien que c'était un personnage très peu recommandable (« *un escroc du Palais-Royal* », disait-il) mais lui trouvait « *une intrépidité incroyable* ». Il sut, toujours d'après Mercier du Rocher, faire régner dans sa légion la discipline la plus sévère. Par arrêté du Comité de salut public, en date du 2 mai 1793, elle fut dirigée en Vendée où les rebelles, en moins de deux mois, presque sans armes, manquant de chevaux et de munitions, avaient réussi à occuper une portion importante du territoire de quatre départements.

Arrivée à Poitiers, la légion de Westermann y fut retenue comme troupe de garnison par le département. Le ci-devant duc de Biron, devenu

1. Charette paraît avoir été le premier parmi les Vendéens à se servir de cette formule épistolaire lancée par les Jacobins et adoptée d'enthousiasme par tous les patriotes.

un des généraux républicains les plus en vue à l'époque, dès sa nomination au commandement en chef des troupes destinées à combattre les rebelles de la Vendée, fit cesser cette situation paradoxale et la dirigea sur Saint-Maixent. Il y alla lui-même, fit la connaissance de Westermann qui lui parut avoir « *beaucoup d'intelligence, d'activité et d'habileté de la guerre* » [1], et donna à celui-ci l'autorisation d' « *attaquer, sans attendre de nouveaux ordres, tous les commencements de rassemblement dont il pourrait avoir connaissance* », tout en promettant de le soutenir au besoin.

Westermann ne tarda pas à en profiter. Pour commencer, il entreprend un raid sur Parthenay occupé par les royalistes. Informé par ses espions que leur intendance y avait fait parvenir cent cinquante bœufs, une quantité considérable de pain cuit et de munitions, il part, dans l'après-midi du 25 juin, avec une partie de sa légion et, paraissant le lendemain à l'aube aux portes de la ville, les fait enfoncer à coups de canon. Ses légionnaires, entrés au pas de charge, s'emparent de tout ce qui leur tombe sous la main et retournent à Saint-Maixent, en emmenant les bœufs et se faisant suivre de chariots chargés de vivres. « *Je vous enverrai à Niort tous les bœufs que j'ai pris*, écrit-il aux représentants en mission, *le pain je m'en servirai pour ma troupe.* » Ce qu'il ne leur dit pas, c'est que tous les cadavres des royalistes tués (de six à sept cents, d'après son évaluation) ont été soigneusement fouillés. On trouva sur eux des montres et de l'argent. Les légionnaires en profitèrent.

Les troupes royalistes, qui s'étaient réfugiées dans un village voisin, retournèrent à Parthenay, aussitôt Westermann parti, et, pour se venger de leur déconvenue, se mirent à saccager les demeures de ceux des habitants que les républicains avaient laissées intactes.

Westermann accorda à ses soldats quelques jours de répit. Puis, le 30, il se remit à l'œuvre. Cette fois l'idée lui est venue de pousser jusqu'à Châtillon-sur-Seine, devenu une sorte de capitale du « pays conquis » par les Vendéens, et de jouer un bon tour à leurs chefs en livrant aux flammes et au pillage les châteaux qu'ils possèdent dans la région. Le 1er juillet, il paraît de nouveau à Parthenay, évacué la veille par les royalistes, constate les ravages faits par eux après leur retour, et jure de venger avec éclat les malheureux patriotes à qui l'ennemi, selon son expression, « *n'a laissé que les yeux pour pleurer* ».

Il se transporte d'abord à Amaillou, ce village où séjournèrent les troupes royalistes lors de son premier passage à Parthenay, et inflige à ses habitants, coupables, selon lui, d'avoir fait bon accueil aux rebelles, une punition qui inaugure, dans le camp républicain, une nouvelle méthode de faire la guerre. « *J'ai livré Amaillou au pillage*, rapporte-t-il à Biron, *tout ce qui a été pris, je l'ai fait charger sur des voitures, et je l'ai*

1. Cf. le compte rendu adressé par Biron au Comité de salut public (publ. par Chassin dans son recueil *La Vendée patriote*, t. II, p. 182-183).

envoyé aux malheureux habitants de Parthenay en récompense de ce qu'ils ont perdu, et en quittant le village j'y ai mis le feu. »

De là, il vole au château de Clisson. Trop tard. Le propriétaire, M. de Lescure, un des principaux sinon le principal dirigeant de l'insurrection vendéenne à l'époque, vient de partir en emportant l'argenterie. Mais le mobilier, superbe, est resté en place. Les tableaux, les tapis, la bibliothèque aussi. Que va faire Westermann? Sa perplexité ne durera pas longtemps. S'installant devant le magnifique bureau du marquis, il écrit à Biron pour lui annoncer sa présence au château et il ajoute : « *Je verrai s'il est possible de se procurer des voitures pour conduire le mobilier à Parthenay, au profit de ses malheureux habitants ; si je ne puis m'en procurer, les meubles comme le château deviendront la proie des flammes, car je veux donner le souvenir à la postérité de l'asile d'un tel monstre que l'enfer a vomi.* » Le soir du même jour, une nouvelle lettre de Westermann informe le général en chef que le château a été brûlé : « *Il n'est pas resté une pierre sur l'autre.* » Le château de La Rochejaquelein subit le même sort. Et Westermann exulte. On lui avait dit que le jeune chef royaliste s'était juré de faire promener sa tête dans Châtillon. Alors il tient à y paraître en chair et en os. En route pour Châtillon!

Westermann a le goût de la mise en scène, et ne manque pas d'esprit d'invention. Il se fait accompagner de l'évêque constitutionnel des Deux-Sèvres et des représentants de l'autorité publique pris à Saint-Maixent. Une fois maître de la capitale du royaume de Louis XVII, il veut y faire une entrée triomphale et offrir aux habitants de la ville une messe solennelle officiée par son évêque à lui. Aux cités grandes et petites qui se trouvent sur son chemin, il entend inspirer un salutaire effroi. Partout où il passe, il fait arracher le drapeau blanc suspendu en haut des clochers. Il exige de chaque commune qu'elle lui fournisse des contingents de combattants et leur déclare hautement qu'il brûlera les villages qui fourniront des vivres aux rebelles. Ces procédés ont toute sa faveur, et, en en faisant part à Biron, il ajoute : « *J'engage beaucoup les autres généraux sous vos ordres d'user des mêmes moyens* ».

Les membres du Conseil supérieur [1], en apprenant l'incendie du château de Clisson, se réunissent et, au comble de l'indignation, rédigent une proclamation menaçant de pires représailles les patriotes dans le cas où il serait porté atteinte aux personnes et aux biens des « fidèles sujets du Roi. » Ils eurent juste le temps d'apposer leurs signatures en bas de ce document. Westermann était aux portes de la ville. Il fallait partir, et le plus vite possible. On s'en alla donc, chacun de son côté. Le personnel des bureaux fit de même. Quant aux troupes, en dépit de toutes

1. Chargé de l'administration civile du « pays conquis » et composé de vingt-trois membres, il avait été créé, à l'instigation de Lescure, le 26 mai 1793, après la prise de Fontenay par les royalistes.

les objurgations de leurs chefs, elles n'attendirent même pas l'attaque de l'ennemi et se dispersèrent dans les genêts, laissant à celui-ci le chemin libre. « *Nous fîmes tout ce qui était possible pour donner de la confiance à nos soldats*, écrivait par la suite Poirier de Beauvais dans ses *Mémoires*, *Lescure, La Rochejaquelein et Stofflet se donnèrent des peines incroyables, mais inutilement.* »

Les chefs vendéens se retirèrent à Cholet sans s'émouvoir outre mesure. Certes, ils étaient assez surpris de voir, enfin, chez les républicains, un général qui avait de l'initiative, mais ils connaissaient la faiblesse de ses effectifs. Le 5 (Westermann occupait la ville depuis le 3), ayant pu réunir des forces suffisantes, ils attaquèrent à leur tour. Le vainqueur était à table quand on vint lui annoncer que les Vendéens avaient envahi Châtillon de tous les côtés. Abandonnant son repas, il sauta sur un cheval et, sabre en main, suivi de ses cavaliers, se sauva précipitamment. « *Il fut fusillé sur la route*, écrit Mercier du Rocher, *par les paysans des villages qu'il traversa, par ceux mêmes qui avaient crié :* « *Vive la République !* » *lorsqu'ils l'avaient vu après sa victoire. Les femmes se précipitaient audacieusement sur cette cavalerie ; on fut obligé d'en tuer plusieurs pour leur faire lâcher les rênes des chevaux.* »

Rentré à Saint-Maixent, Westermann se hâte d'envoyer au Comité de salut public un mémoire justificatif. A l'en croire, sa défaite est due à la trahison de l'un de ses officiers passé à l'ennemi. Quant à lui, personnellement, il se déclare prêt à combattre les Vendéens avec une énergie décuplée. Pour toute réponse, il est appelé à comparaître à la barre de la Convention et mis hors service. Westermann se rend à Paris, réussit, par une apologie fougueuse, à apaiser le courroux des représentants de la nation et à éviter le décret d'accusation qui l'aurait mené au tribunal révolutionnaire [1]. Le 29 juillet un arrêté de la Convention le déféra au tribunal militaire de Niort qui l'acquitta et le renvoya à ses fonctions.

LA STRATÉGIE DE LA « TERRE BRULÉE »

Avant de quitter Paris, Westermann avait soumis au Comité de salut public un projet d'écrasement de l'insurrection vendéenne.

« *Dans chaque commune où l'armée de la République passera*, y disait-il, *elle prendra des otages avec notification que, si aucun des habitants de cette commune s'avisait de se ranger sous les drapeaux des ennemis, les otages en répondront sur leurs têtes, et qu'à l'instant la commune sera livrée au pillage et au feu.*

» *Les généraux d'armée seront autorisés à donner les exemples de terreur au peuple rebelle, qu'ils croiront convenables, pour dessiller les yeux du paysan et le faire rentrer dans son devoir, soit en brûlant les chefs-lieux des rebelles, les possessions des chefs, soit en livrant à la mort les paysans les plus obstinés...*

1. Il y ira, huit mois plus tard, mais pour d'autres raisons.

» *Il sera proclamé un manifeste au nom des soldats composant l'armée de la République par lequel il sera déclaré à l'armée prétendue catholique et royale que, ne pouvant les regarder que comme des brigands dévastateurs, rebelles aux lois divines et civiles, ils ne feront grâce à quiconque sera pris les armes à la main, ou qui sera convaincu d'avoir marché contre l'armée de la République, et qu'en revanche ils n'accepteront point grâce, s'ils avaient le malheur de tomber entre leurs mains.* »

C'est, sans doute, de ce projet que dut s'inspirer Barère quand, prenant au nom du Comité de salut public la parole à la Convention le 26 juillet, il déclara : « *Jamais vous ne ferez la guerre avec avantage aux rebelles, tant que vous ne vous rapprocherez pas de leur manière de la faire ; ils se cachent dans les bois, dans les haies, dans les ravins. Faites la récolte des brigands ; portez dans leurs repaires le feu et des travailleurs qui aplanissent le terrain.* » Sur sa proposition, l'assemblée décréta : « *Il sera formé sur-le-champ dans l'armée des Côtes de la Rochelle vingt-quatre compagnies de pionniers et d'ouvriers pour les opérations extraordinaires de guerre.* »

Ce fut là une sorte de préface au grand rapport, présenté le 1er août suivant par le même Barère, sur les moyens à employer pour écraser la Vendée. « *C'est dans les plaies gangrenées que la médecine porte le fer et le feu*, s'écriait-il, *c'est à Mortagne, à Cholet, à Chemillé que la médecine politique doit employer les mêmes moyens et les mêmes remèdes.* »

Le décret voté portait :

« *Il sera envoyé par le ministre de la guerre des matières combustibles de toutes espèces pour incendier les bois, les taillis et les genêts.*

» *Les forêts seront abattues, les repaires des rebelles seront détruits, les récoltes seront coupées par les compagnies d'ouvriers pour être portées sur les derrières de l'armée, et les bestiaux seront saisis.*

» *Les femmes et les vieillards seront conduits dans l'intérieur ; il sera pourvu à leur subsistance, à leur sûreté...*

» *Les représentants du peuple se concerteront avec les administrateurs des districts circonvoisins qui se sont maintenus dans les bons principes pour faire sonner le tocsin dans toutes les municipalités environnantes, et faire marcher sur les rebelles les citoyens depuis l'âge de seize ans jusqu'à celui de soixante...*

» *Les biens des rebelles sont déclarés appartenir à la République, il en sera extrait une portion pour indemniser les citoyens qui seront demeurés fidèles à la patrie des pertes qu'ils auraient souffertes.* »

A la mobilisation totale décrétée par la Convention, le gouvernement royaliste répondit par une mesure analogue. Une proclamation l'annonça « à tous les bons Français » dans ces termes :

« *Français catholiques et fidèles au Roi, vos amis, vos parents, vos libérateurs vous appellent, ils vous tendent les bras. Les soi-disant patriotes ont juré de vous arracher tous des bras de vos femmes et de vos enfants, pour vous faire marcher contre des hommes qui ne combattent que pour assurer*

votre bonheur... Ils vont vous forcer, le sabre à la main et le pistolet sous la gorge, à soutenir une cause barbare et impie, à maintenir des lois de sang que vous abhorrez. Et nous, nous vous disons, au nom de votre bon Roi, qui va sous peu remonter sur le trône de ses pères : Venez, nos amis, vous joindre à nous sous les drapeaux de notre sainte Religion... Le terme de nos travaux est proche. Les puissances généreuses qui combattent pour le rétablissement de l'ordre et de la monarchie française, sont aux portes de Paris [1]. *Mais nous voulons vous associer à notre gloire et aux récompenses qui attendent les courageux défenseurs de la Religion et du Roi. Ainsi, que tous les habitants qui sont en état de porter les armes viennent avec des fusils, des piques, des fourches et toutes autres armes de guerre qu'ils pourront se procurer, pour être prêts à marcher avec nous où il leur sera commandé.*

» *Ceux qui se réuniront à nous seront exempts, conformément aux intentions de Sa Majesté, du paiement des impositions jusqu'à l'entier rétablissement de l'ordre et de la monarchie... ceux, au contraire, qui refuseraient de marcher sous nos drapeaux, ou qui, par leurs menaces ou leurs insinuations perfides, chercheraient à détourner leurs compagnons d'armes de leurs devoirs, seront de suite assujettis au paiement de leurs impositions, regardés comme complices des crimes de la soi-disant Convention nationale de France, et traités comme tels, en juste représaille, des horribles traitements exercés jusqu'ici envers les véritables amis du Roi et de la Religion...* »

Ce n'étaient pas des paroles en l'air. Les chefs royalistes paraissaient bien décidés à mettre en exécution toutes ces dispositions. La municipalité d'Airvault, localité située à la limite de la zone occupée par les Vendéens, informait le 22 août le directoire de son district, celui de Loudun : « *Le tocsin sonne continuellement depuis trois jours. Des courriers sont expédiés à chaque instant de Châtillon pour accélérer le mouvement général. Les billets imprimés, signés de plusieurs généraux, portent qu'on ne pourra, sous aucun prétexte, se dispenser de répondre à la réquisition ; que ceux qui refuseraient de partir pour une si sainte expédition, qui doit assurer leur bonheur, seront fusillés, tous leurs biens et meubles confisqués, et qu'on marchera en corps sur les communes qui se détacheraient de la sainte cause. Les malheureux paysans se cachent dans les bois pour ne pas partir.* »

Car on en était là après cinq mois de guerre. Le bel enthousiasme, la sainte ardeur qui animaient l'armée royaliste à ses débuts avaient pris fin. Un membre du Conseil supérieur disait à sa cousine, mademoiselle Gontard, lors de l'entrée de Westermann à Châtillon : « *Ceux qui nous défendaient alors et ceux dans lesquels nous mettons notre espoir maintenant ne sont plus les mêmes... Les déserteurs qu'on a reçus trop facilement ont pour ainsi dire corrompu l'armée ; l'on n'entend plus que jurements et blas-*

1. C'était, évidemment, faux. Mais il est certain qu'à cette époque la République se trouvait dans une situation difficile. La capitulation de Mayence avait fait reculer les armées du Rhin et de la Moselle sur la Lauter et sur la Sarre. Celle de Valenciennes ouvrait bien la route de Paris mais, pour le moment, le camp de César la barrait encore.

phèmes ; les cabarets sont remplis de gens que l'on ne voyait jamais qu'à l'armée, à l'église ou dans leurs champs. L'obéissance due aux généraux diminue tous les jours ; la lâcheté et le découragement succèdent au courage et à la confiance. »

Tel apparaissait l'état de l'armée vendéenne au début de juillet 1793. Le tocsin que ses chefs avaient fait sonner le mois suivant, y amena, souvent bien malgré eux, une foule d'hommes inutiles qui, forcés de répondre à l'appel et prévoyant d'avance le sort réservé à leurs proches et à leurs biens par les républicains, se présentaient aux centres d'accueil organisés par les royalistes avec leurs femmes et leurs enfants, chargés de colis et traînant à leur suite des animaux domestiques de toute espèce. On ne pouvait guère espérer d'en tirer grand profit.

Les mêmes causes produisaient les mêmes effets dans le camp républicain. Les levées en masse locales ordonnées par les représentants en mission en exécution du décret du 1er août appelèrent sous les drapeaux, pêle-mêle, des vieillards et des adolescents dont on ne savait quoi faire. L'intendance ne les jugea même pas dignes d'un uniforme. Quant à les armer, il n'en fut, naturellement, pas question. Un certain nombre d'hommes valides furent versés dans les unités destinées à marcher au combat. Quand leur tour vint d'affronter l'ennemi, ils n'eurent d'autre pensée que de lui tourner le dos et de s'enfuir laissant sur place leurs piques et leurs sabots.

L'exécution des mesures d'extermination ordonnées par la Convention se heurta à de nombreuses difficultés. Celle qui prévoyait l'incendie des forêts se révéla inopérante. « *Tous les essais que j'ai vus faire*, écrivait à ce propos dans ses *Notes et souvenirs* le conventionnel Choudieu, *n'ont obtenu aucun résultat.* »

Le général-brasseur Santerre, qui avait réussi à obtenir un commandement en Vendée, préconisait l'emploi des mines et des « *fumées soporatives* », autrement dit des gaz asphyxiants. Le citoyen Macors, commandant d'artillerie à Niort, offrait un certain genre de bombes incendiaires qui, d'après la description donnée par lui, devaient ressembler assez à celles dont se sont servis certains aviateurs au cours de la deuxième guerre mondiale. Un quidam se prétendant « physicien et alchimiste » avait présenté aux représentants en mission qui se trouvaient à Angers une boule de cuir remplie, disait-il, d'une composition dont la vapeur, dégagée par le feu, devait asphyxier tout être vivant fort loin à la ronde. « *On en fit l'essai*, écrivait par la suite Savary, *dans une prairie où se trouvaient quelques moutons que la curiosité attira vers le lieu de l'expérience, et personne n'en fut incommodé.* »

Mais les soldats originaires des localités comprises dans la « zone maudite » s'émurent. Allait-on livrer au feu leurs maisons et exterminer leurs familles ? Ils présentèrent des pétitions. Certains manifestaient même l'intention de quitter l'armée. Le ministre de la guerre fut saisi de leurs doléances. A celles des citoyens de Cholet il répondit par une lettre

adressée au général Rossignol qui venait de remplacer Biron à son poste de commandant en chef : « *Cholet s'est maintenue dans les bons principes et mérite sous tous les rapports d'être traitée comme ville amie. Je vous prie donc de rassurer les braves de cette ville qui combattent avec vous, sur le sort de ce poste.* » Deux jours après, il faisait une réponse à peu près identique aux délégués du canton de Parthenay. Certains représentants en mission qui se trouvaient sur les lieux firent mieux. Ainsi, Merlin de Douai et Gillet de leur propre autorité, défendirent expressément, par leur arrêté du 27 août, tout incendie « *à moins d'ordres donnés par eux-mêmes ou par les généraux* ».

Là où la mesure avait été appliquée, ce fut dans des conditions absurdes. A en croire Choudieu, le feu « *détruisit infiniment plus de réserves de grains que de repaires de brigands* ». On essaya alors d'apporter dans son exécution un peu de méthode et d'organisation. Le directoire du département de Maine-et-Loire prit l'initiative. Par son arrêté du 8 septembre il créa une commission composée de membres du département et du district et des officiers municipaux des communes des trois districts menacés : Vihiers, Cholet et Saint-Florent. A chaque troupe mise en mouvement allaient être attachés des commissaires pris dans son sein et qui auraient pour mission de transporter sur les derrières de l'armée les subsistances, fourrages, bestiaux et meubles, après inventaire, avec désignation de leurs propriétaires. Ils devaient s'occuper également de mettre à l'abri les enfants, femmes et vieillards, et fournir aux généraux tous les renseignements nécessaires pour épargner les propriétés et les personnes retenues par force dans le pays insurgé. Les représentants en mission, à qui cet arrêté fut soumis, l'approuvèrent aussitôt.

Ces sages prescriptions ne furent pas toujours exécutées à la lettre. Ainsi, aux environs de Saint-Symphorien, après le passage de la colonne incendiaire, l'officier royaliste Poirier de Beauvais, envoyé en reconnaissance, avait vu des troupeaux entiers errant à l'aventure dans les champs, au château d'Asson qu'il avait trouvé en flammes, les meubles étaient restés sur place et ce fut lui qui s'occupa à les retirer du feu dans la mesure du possible et à les mettre dans le jardin.

Un bilan complet de cette expérience de guerre totale n'a pas pu être dressé. Mais certains contemporains ont donné des chiffres. Le député au Conseil des Cinq-Cents, Chapelain, a évalué à 600 lieues carrées le territoire dévasté (le secteur voué à la destruction devait en comprendre 900). Le conventionnel Lequinio, dans son livre sur la Guerre de Vendée, paru en 1795, parle de 1.100.000 bœufs qui ont péri par le feu ou par le fer. Le vendéen Berthre de Bourniseaux dans le sien, estime à plus de vingt-cinq millions le montant des dommages causés, « perte énorme, ajoute-t-il, pour un pays pauvre tel que la Vendée, et, que trente ans de paix et de prospérité ne pourront entièrement réparer ».

GÉRARD WALTER

LÉOPOLD MARCHAND

par SERGE VEBER

QUAND il m'était arrivé quelque chose de triste ou quelque chose de gai, quand j'avais écrit un acte ou une chanson, quand une aventure m'avait rendu furieux ou hilare, je grimpais les cinq étages de l'immeuble où il habitait, derrière les Invalides, et je sonnais à sa porte, le cœur battant encore de l'escalade et de la joie de le retrouver.

Sa haute stature barrait tout entière la porte :

— Bonjour, monsieur, me disait-il. Entre! Je suis content de te voir. Tu veux boire quelque chose?

Dans son bureau boisé, bardé de livres, constellé de souvenirs napoléoniens, le regard se posait à travers les hautes vitres sur le dôme doré qui veillait comme un clocher de gloire sur un quartier recueilli.

Et voilà qu'en écrivant cette phrase je l'entends me dire :

— Non! Tu écris comme pour une composition française, en classe de seconde, avec trop d'adjectifs... Sois plus simple.

***

Nous avions débuté, il y a trente ans, dans un journal du soir assez vivant et combatif, où nous signions « *Les Petits* » de courts papiers corrosifs. Jeunes roquets, nous nous faisions les dents en aboyant aux chausses de nos glorieux aînés. Au bout de six mois pendant lesquels on nous fit quelques compliments, Léo me dit :

— C'est peut-être comme ça qu'on arrivera, mais vois-tu, j'aime mieux ne pas arriver comme ça.

Nous nous retrouvions parfois au bar de la Paix, un vieux bar de jadis à velours et moleskine rouges, et je l'enviais parce que le garçon lui disait : « Oui, monsieur Marchand ; bonsoir monsieur Marchand... » C'est là qu'un soir, pendant un entr'acte où l'Opéra nous avait envoyé quelques clients, il vit entrer une jeune fille avec ses parents et me dit brusquement :

— Je crois que je viens de trouver un joli sujet.

Huit semaines plus tard il me lisait : « *Nous ne sommes plus des enfants* ».

Il aimait beaucoup lire ses pièces à ses amis, pendant qu'il les écrivait.

Il les essayait sur nous avec autorité et persuasion, s'arrêtant parfois pour nous jeter par-dessus ses lorgnons un regard scrutateur :

— Ça te plaît?... Tu veux que j'aille un peu plus loin?

C'est ainsi que je connus, bribes par bribes, scènes par scènes, actes par actes, *Mon gosse de père*, *Femmes*, *Durand, bijoutier*, et plus tard *la Vie est si courte*, *Ces messieurs de la Santé*, *le Valet-Maître*, *Jeunes Filles*, et ces délicates adaptations des romans de madame Colette qu'il vénérait tendrement : *Chéri*, *la Vagabonde*, *la Seconde* [1].

Nous aimions tellement nous voir et bavarder à perdre haleine que nous n'eûmes plus guère le temps de travailler ensemble. Je crois que je n'ai jamais autant ri qu'avec lui, mais ri de fous rires qui nous laissaient en larmes! Avec lui j'avais toujours l'impression d'être drôle, et c'est vrai qu'il me donnait de l'esprit et que je me sentais plus intelligent. Car Léopold était un grand seigneur généreux qui vous enrichissait, un gentilhomme du XVIIIe qui était devenu un Monsieur d'aujourd'hui. S'il était à coup sûr dépaysé parmi les Français dévalués, il n'en laissait rien paraître, et l'on ne sentait jamais percer chez lui la moindre amertume de ne plus vivre au deuxième Grand Siècle.

Il y a quelque temps — et ce fut son dernier effort — il me lut un scénario de film, trois courtes pages tellement bien écrites, tellement jolies que je lui demandai d'en faire un roman. Et ce fut l'origine du *Président du Club* dont la publication a commencé dans *la Revue de Paris*... au lendemain hélas! de la mort de Léopold Marchand. La naissance de ce petit roman avait été une de ses dernières joies. Son intuition ne le trompait pas : je crois que cette œuvre laissera dans l'esprit de ses lecteurs une impression exacte et fine de ce que fut cet esprit pénétrant, ingénieux et charmant.

SERGE VEBER

1. On sait que Léopold Marchand a écrit également des opérettes : *Trois Valses*, *Mes Amours*, etc.

A Maurice de Temmerman

LE PRÉSIDENT DU CLUB

par LÉOPOLD MARCHAND

CECIL Turner avait appris le succès de sa manœuvre. Le récit de sa maîtresse, malgré les détails qu'elle négligea de lui rapporter lui en dit bien assez long.

Dans sa joie, il commit pour la première fois l'imprudence de l'accompagner jusqu'à l'Alhambra, la quitta au coin de Piccadilly Circus et se laissa tendrement embrasser, sans que l'un et l'autre aient remarqué avec quelle attention, l'Honorable Compton arrêté au seuil d'un marchand de tabac, les regardait.

Ada disparut à l'entrée des artistes et Cecil retourna à ses occupations, gravement absorbé par des calculs réconfortants, par la nécessité aussi de recourir à Old Nicky dont l'habileté était sans égale en diverses opérations anodines, comme celle qui consiste, par exemple, à modifier une date sur un acte officiel.

Charles Compton était entré au *Café Royal* où il se fit servir une absinthe française. Pour lui aussi le cercle se refermait : le Président du

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES. — *A Londres, en* 1905. *L'un des hommes les plus brillants de la société londonienne, lord Radford, dixième duc de Chafield, célibataire d'une cinquantaine d'années retrouve dans une récente photographie de magazine, représentant une danseuse de music-hall, le vivant portrait d'une jeune femme, Laura Jenkins, qu'il a aimée dans sa jeunesse. Le duc, s'éprend aussitôt de celle qui, il n'en doute pas, ne peut être qu'Ada Jenkins, la fille de Laura.*

Sous l'influence du bookmaker, Cecil Turner, son peu scrupuleux amant, Ada faussant sa date de naissance donne à penser au duc qu'il est son père. Cette révélation trouble profondément lord Radford qui, après quelques jours de méditations douloureuses, mande la jeune fille. Charles Compton, jeune membre du Club de Lord Radford, est également amoureux d'Ada.

Club était entre les griffes d'une dangereuse petite créature, acoquinée à un voyou. Se taire à présent eût été faire preuve d'une charité chrétienne dont le lieutenant aux Gardes se sentait tout à fait incapable.

A onze heures et demie, Stagg annonça à Sa Grâce que miss Jenkins était arrivée. Le Duc fit un signe et vit s'avancer dans la pénombre la petite danseuse dont le visage encore fardé portait comme un masque.

Il l'accueillit avec sa hautaine courtoisie, la remercia d'avoir fait diligence et la conduisit à un fauteuil de tapisserie dans lequel, assise, elle parut plus menue encore.

Edward avait dissimulé sous une grande reliure aux armes les lettres et le portrait de Laura, mais avant d'exhumer ces preuves, il avait à cœur de creuser une fois pour toutes entre cette femme-enfant et lui le fossé qui les rejetait l'un et l'autre dans deux univers différents.

Il parla, malgré lui, avec une froide emphase :

— Chère Ada, l'autre jour, à Chafield-Castle, vos confidences m'ont bouleversé. Il est temps que je vous avoue les raisons qui m'ont approché de vous. A vrai dire, je n'en comprends qu'aujourd'hui les causes secrètes. Ne vous hâtez pas de conclure, fit-il vivement en lui voyant lever la main. Ce que je vais vous raconter est surprenant peut-être... et peut-être le jugerez-vous merveilleux. En tout cas, il était temps, ajouta-t-il d'une voix altérée, que nous fussions fixés sur les véritables motifs de notre entente, qui est... je crois, parfaite, n'est-il pas vrai?

L'ironie qui donnait à ces mots affectueux un accent désespéré fit pâlir sous son maquillage rose et bleu la complice de Cecil Turner.

Elle demeurait très droite, immobile.

Edward prit un cigare et l'alluma très vite pour qu'elle ne pût remarquer le tremblement de ses doigts.

— Ada, je pense être véritablement votre père. Voici les lettres de ma très chère Laura, voici son image que j'ai si longtemps portée sur mon cœur.

Il souleva le grand livre de maroquin rouge et désigna le médaillon.

Ada éclata en sanglots.

Lord Radford revit aussitôt avec une singulière précision une toute semblable forme féminine, si frêle, enfouie dans un autre fauteuil et secouée par les pleurs. Ainsi « l'autre » avait-elle accueilli l'annonce d'un départ que ne suivrait plus aucune séparation.

Il se prit la tête à deux mains, chercha autour de lui le secours d'un verre d'alcool, mais ne put se tenir de venir saisir deux poignets mouillés de larmes et dégager le visage aimé le long duquel les couleurs empruntées se délayaient vilainement.

Il tendit son mouchoir, désigna un miroir au cadre d'ébène. Ada, entre deux hoquets, répara le désordre, essuya son nez, ses yeux. Nette, la face apparaissait amaigrie, appauvrie.

Edward la saisit par les épaules, se pencha sur cette petite figure d'enfant battue et retrouva son sang-froid.

Il la reconduisit jusqu'au fauteuil, lui porta un verre de porto.

— Croyez-vous, demanda-t-il après un instant, que... cette... chose puisse être vraie ?

Elle détourna la tête avec hésitation, le regarda. Il insista durement :

— Le pensez-vous ?

Ada sourit comme si elle demandait grâce et très vite répondit :

— Je crois, mylord, que rien ne s'y oppose.

— Voici donc déjà un grand pas de fait, articula le duc de Chafield avec calme. Pour moi, votre âge véritable écarte le doute. Je sais aussi que le fait de m'avoir laissé dans l'ignorance pour ne pas m'apporter de soucis inutiles était tout à fait dans le caractère de... votre mère.

Il se composa un whisky et soda, revint près d'elle.

— Nous allons donc devoir nous considérer l'un l'autre un peu... différemment. Ada chérie, puisque « rien ne s'y oppose », croyez-vous que vous pourrez voir en moi votre père ?

La jeune fille eut un recul de tout le buste, mais une expression de tendresse équivoque adoucit ses traits :

— J'essayerai, murmura-t-elle.

Edward, bouleversé, saisit Ada dans ses bras la souleva et l'embrassa pour la première fois. Abandonnée, elle demeurait inerte mais il baisait ces joues, ce cou, cette joue encore et ne prenait garde qu'au parfum un peu vulgaire mêlé à l'odeur animale des cheveux.

***

L'ex-sergent Grimshaw, retraité de la police, qui avait jadis servi aux Gardes, accepta de bourrer sa pipe mais demeura presque au garde à vous devant Charles Compton qui, pour mieux déguiser sa curiosité continuait, le torse nu, à tirer des deux bras sur les lanières en caoutchouc de l'*exerciser Sandow*.

— Enquête facile, monsieur, dit-il. Le garçon se nomme Cecil Turner. C'est un petit « bookie » comme on en voit tant loin de l'enceinte du pesage. Il attend le « client » et, en cas de perte (pour lui), s'esquive.

» On le dit aussi musicien d'occasion, monsieur. Et Dieu me damne si on ne trouve pas trace de lui dans les archives de la petite police, monsieur. »

Le lieutenant s'inondait d'eau de lavande.

— Comment l'avez-vous découvert ? questionna-t-il.

— En « filant » la jeune fille, monsieur. Elle le voit presque tous les jours, monsieur. Dans une maison près de Leicester Square, peu reluisante encore qu'elle-même habite Park Lane, monsieur. Et une jolie maison. Voici les adresses.

— Il est son... son...

— Je dirai « souteneur » monsieur, sauf votre respect. Car elle semble ne manquer de rien et depuis quelque temps, d'après ses voisins, lui non plus, monsieur.

L'Honorable Charles Compton atteignit un portefeuille, tendit quelques billets.

— Merci, Grimshaw. Je sais tout ce que je voulais savoir.

— C'est moi qui vous remercie, monsieur.

L'ancien sergent bomba le torse.

— J'ai vu l'autre jour la parade. Ah! Ce n'est plus comme de mon temps. On pourrait allumer une cigarette entre les trois mouvements du reposez-armes.

Il inclina la tête, fit un semblant de demi-tour à droite et s'éloigna.

Si quelqu'un eût dit au jeune Compton que son ressentiment n'avait plus pour objet principal que la petite vedette de l'Alhambra music-hall, il s'en serait défendu. Son dépit, sa rancune, sa colère, visaient — du moins il le pensait sincèrement — le Président du Club qu'il tenait pour responsable de sa disgrâce.

Son respect des valeurs établies le portait à la révolte lorsqu'il voyait dans la personne d'un de ses chefs naturels une incarnation de la débauche, car pour tout homme jeune, le couple liant un quinquagénaire à un tendron constitue un spectacle scandaleux.

Amoureux de la tradition, il souffrait aussi du ridicule dans lequel s'enlisait — leurré — un des plus hauts personnages de sa caste et comme il détenait seul le honteux secret d'un tel avilissement, il se résolut à devenir l'âme d'une conspiration.

Nelville, le premier, fut mis au courant. Par lui, tous les jeunes ne tarderaient pas à être renseignés. Comme, au Club, neveux et oncles, voire fils et père se coudoyaient, Charles tenait pour assuré de voir bientôt se manifester les premiers signes de l'orage.

Un mardi, lord Radford en entrant au Club s'aperçut malgré son indifférence, qu'une agitation inhabituelle régnait dans tous les salons. Dans un coin de la salle de billard, acculé contre la cheminée et formant le centre d'un cercle bruyant, le marquis de Clansbury, très pâle, essayait vainement de répondre aux objurgations qui lui étaient adressées, reproches accompagnés visiblement de commentaires déplaisants.

Le Président remarqua aussi que tous les valets de pied s'étaient éclipsés.

Dès qu'il avait paru, le même silence qui l'avait accueilli dans la première salle tomba.

Clansbury, visiblement défait, écarta Charles Compton qui se tenait devant lui et marcha droit à Edward qui, à son habitude, s'inclina légèrement.

D'un coup d'œil il envisagea successivement les acteurs de la scène. Clansbury gémit d'une voix cassée :

— Ned, il faut que je vous parle!

Mais le duc de Chafield lui ayant posé la main sur l'épaule secoua la tête :

— Parfaitement inutile, cher Frankie, dit-il à haute voix. Je crois deviner. Sa Majesté le Roi a pris des décisions me concernant que personne n'ignore ici et qui sans doute en amènent d'autres.

Il se tenait très droit et jamais son visage n'avait été plus inexpressif. De son pas ordinaire il vint jusqu'au petit groupe serré contre la cheminée. Aux portes apparaissaient d'autres visages attentifs ou émus.

— Peut-être serait-il décent de réunir le Comité, suggéra le Président, mais puisque je vois ici Mouthaven, Bertie Malcom, Kedurgh, le lord amiral Ramsey, cela devient inutile. Nous avons la majorité.

Il eut un semblant de rire qui ressemblait à un sanglot.

— Messieurs, dit-il en détachant les syllabes, depuis quelque temps je remarque un certain éloignement de votre part. Je n'ignore pas que malgré nos coutumes — et la voix se haussa, orgueilleuse — ma vie privée a donné lieu à des critiques.

» Il est inutile, je pense, d'en dire plus. Je vais à la bibliothèque pour écrire aux membres de notre comité ma démission de Président. »

On n'entendit plus rien que le roulement assourdi d'une voiture dans la rue.

Il salua encore, puis fit un signe à l'Honorable Compton qui le regardait fixement, parut surpris mais suivit le Président comme on le lui demandait jusqu'à la porte de la bibliothèque. A ce moment le Duc se retourna, posa sa main sur le bras du jeune lieutenant, et simplement :

— Je n'ignore pas que vous vous êtes donné personnellement beaucoup de mal en cette circonstance, pour le renom du Club.

Il lissa ses tempes, sourit distraitement et dit :

— Ce que vous ne savez pas, sir Charles Compton, c'est qu' « Elle » est ma fille.

***

Sur le champ de courses de Newmarket, Cecil ayant réussi quelques opérations fructueuses tenta sa chance comme parieur et gagna une somme appréciable. Dans l'euphorie, il décida que bientôt rien ne s'opposerait plus à ce qu'il dirigeât, par personne interposée, sa propre écurie. Déjà il décidait l'apparition sur les hippodromes d'une casaque rayée rouge et blanc, semblable à son costume de minstrel.

S'étant dépouillé de sa sacoche professionnelle, il avait passé de l'enceinte populaire à celle, plus élégante, d'où il pouvait apercevoir la tribune royale et celle du Jockey-Club, et tout en chantonnant pensait à abandonner un métier indigne de lui.

De la dernière soirée, Ada lui avait relaté l'essentiel, sans épiloguer,

comme on rend compte de faits impersonnels, laissant l'auteur du scénario tirer les conséquences de cette scène capitale.

L'habile garçon pressentit aussitôt qu'avant tout, lord Radford, pour assurer le repos de sa conscience, garantirait à « son enfant » une existence digne de lui ; que sans doute, pour des raisons moins naturelles, il s'éloignerait d'une fille vers laquelle sans le moindre doute il s'était senti attiré par une impulsion que ne justifiait point la « voix du sang ».

Celui qui eût prétendu borner la carrière du jeune Turner à de piètres combinaisons se fût, comme on le voit, lourdement trompé.

Mais il n'est pas de machine impeccablement ajustée qui ne soit à la merci d'un grain de sable.

Comme Cecil regardait avec une approbation de connaisseur Freddy Maurice, le célèbre « teneur de livres » prenant les enjeux au vol, quelqu'un lui écrasa le pied. Il se tourna, courroucé, mais ne put, faute de l'avoir rencontré auparavant, identifier l'Honorable Compton.

Celui-ci, en revanche, l'avait parfaitement reconnu.

Au sortir du Club, le soir de ce que l'on appelait là-bas, en termes voilés, « la triste mesure », Charles s'était réfugié chez lui, dans une petite pièce qui sentait la peau de porc tannée, le cigare et le miel.

Sur la cheminée, un portrait de miss Jenkins, encadré quoique découpé dans un magazine, souriait avec une candeur qui évoquait pour le jeune homme toute la duplicité léguée par Ève à ses filles. Charles se haïssait et rougissait par à-coups, comme on se récrie intérieurement au souvenir d'un impair commis. Il avait provoqué la honte et celle-ci l'enveloppait de ses voiles ; il avait défié les dieux qu'il révérait, tenté de jeter bas une puissance à laquelle il continuait d'être soumis ; il avait poussé au désespoir et à la confusion un homme qui d'une seule phrase l'avait foudroyé !

Ada était la fille du duc de Chafield. Tout s'expliquait donc et les quelques propos balbutiés par le vieux Clansbury, inexplicables pour les autres, prenaient toute leur valeur.

Mais si tout devenait clair, il n'en demeurait pas moins pour lui, Charles Compton, que la petite danseuse de l'Alhambra était une damnée créature indigne du sacrifice qu'il avait si cruellement provoqué.

Que pouvait-il faire ?

Si, d'une façon ou d'une autre, il portait à la connaissance du duc de Chafield la vie secrète de miss Jenkins — et cette existence peut-être la subissait-elle sans l'avoir choisie ! — il cessait d'être un risible justicier pour devenir pareil, dans l'abjection, aux plus bas échantillons humains.

Pourtant, il fallait qu'il trouvât, il le fallait ! Coûte que coûte, il devait réparer l'injure que lui, un gentleman, avait osé faire à un gentleman son aîné.

S'il oubliait que l'amour l'avait poussé en cette aventure, c'est que cet amour demeurait intact, — presque ennobli par les souillures.

Dans de semblables dispositions d'esprit, il était normal que le lieutenant aux Gardes eût du mal à se maîtriser au moment où son regard croisait celui de ce déplorable rival ; l'expression de dédain qu'il lui asséna fut telle que Cecil se recula.

— Excusez, monsieur, fit-il gauchement, comme un valet maladroit.

Le jeune homme s'était si vite perdu dans la foule que l'Honorable Charles Compton eut un méchant sourire. Mais il savait où retrouver son pire ennemi.

***

Lord Radford avait décidé de réunir quelques-uns des personnages dont il estimait le bon sens. Il voulait aussi que l'amitié toute pure fût présente, et inscrivit en premier le nom du marquis de Clansbury dont il savait n'avoir rien à attendre que le réconfort d'un visage familier. Le marquis de R... — « Lord Jarretière » — ; lord S..., l'ancien premier ministre ; son « sollicitor » Roydon ; un vieux camarade, l'adjudant-général Th. Wilson, lui parurent constituer un aréopage convenable. Nul doute que le lord Chancelier se joindrait à eux, s'il le fallait, le moment venu.

Comme il cherchait, poussé par une idée insaisissable, un autre nom à inscrire sur la liste, Stagg vint le prévenir que l'Honorable Compton sollicitait l'honneur d'être reçu par Sa Grâce. Edward comprit alors que c'était justement cette face éclatante de santé qu'il avait jugée digne de placer entre les bajoues et les poils gris de ses pairs.

Après avoir fait signe qu'il recevrait, Edward inscrivit sur la feuille, à la suite des autres, le nom du jeune homme qu'il fit suivre, comme pour mémoire, de cette mention : héritier des lords de Crowley and Kelso.

Pour se présenter devant le président du Club, Charles, par son expression et ses gestes, paraissait se rendre à une inspection. Le Duc le reçut avec une négligente cordialité et lui posa sans attendre quelques questions relatives à divers changements récemment survenus dans les cadres des « Guards ».

Le lieutenant répondit avec exactitude et rien ne put trahir l'impatience qu'il éprouvait d'en venir au but de sa visite.

Enfin Edward fit une pause et d'un imperceptible mouvement de la tête, lui donna licence de parler.

— Mylord, dit l'officier, je viens vous exprimer mon sincère regret d'avoir porté préjudice à votre respectabilité. C'est une grande confusion pour moi que d'avouer ma part importante dans cette affaire ; je me suis fait, sans preuves, l'écho de bruits dangereusement mensongers et cela est indigne d'un gentleman.

— En effet, répondit froidement le duc de Chafield.

Résolu à toutes les conséquences de sa démarche, Charles ne broncha pas. Son teint ne s'altéra point. Pour la première fois de sa vie, il trouvait cette impassibilité qui est la seule attitude convenable pour un soldat.

— Sans preuves est d'ailleurs inexact, murmura Edward, car j'ai paru en donner.

— Je n'ai pas d'excuse, reprit Charles. Mais je dois aussi révéler la cause de mes actes : j'étais amoureux de miss Ada Jenkins et jaloux de vous, mylord.

Edward n'eut pas envie de sourire. Il inclina la tête comme pour approuver, puis se détournant s'approcha de la fenêtre, machinalement.

Dix secondes le silence les sépara, puis ils se regardèrent à nouveau.

— Asseyez-vous, je vous prie, proposa lord Radford.

Lui-même prit place derrière son bureau, fit pivoter une photographie dans un cadre d'argent brillant.

— Voici réunis les officiers du 2e escadron de ce cher « Camel Corps » qui se fit durement étriller sans pouvoir sauver Gordon Pacha. Vous me voyez moi-même à la gauche du colonel commandant.

Il se mordit la lèvre et poursuivit :

— C'est peu après que vint au monde ma fille Ada. Seule la mort de sa mère s'est opposée à notre mariage. Vous pouvez donc comprendre combien violent a pu être mon désir de redonner à cette enfant un peu de toutes les joies qu'elle avait ignorées.

Le jeune homme ne répondit pas et son mutisme prouva mieux que toute autre manifestation la présence flagrante du mensonge.

Le Duc le comprit, leva la main avec accablement.

— Est-ce tout ? demanda-t-il.

— Non, dit l'honorable Charles Compton. Je viens vous demander, mylord, l'autorisation de me proposer comme le fiancé de lady Ada.

Edward ne s'attendait pas à se trouver si rapidement face à face avec la réalité du malheur qu'il avait appelé. Il ne songea pas qu'une proposition comme celle-ci arrangeait tout. Bien au contraire, tout s'effaçait. Seule subsistait l'image obscène de deux jeunes êtres mêlés dans la tendre lutte amoureuse.

Il regarda le lieutenant avec dégoût comme on considère celui qui vient, la ruine consommée, arracher, au rabais, les derniers vestiges d'une fortune.

— J'ignore les sentiments de ma fille, articula-t-il avec peine.

Et se rappelant les paroles de Véronique :

— Je ne sais pas non plus si elle a déjà aimé.

Il ne pouvait plus tenir en place. La feuille de papier appela son attention. Il composa son visage, fit le tour du bureau et s'approchant de son visiteur :

— J'ai décidé de reconnaître miss Jenkins officiellement pour ma fille et pour mon héritière. Vous, sir Compton, daignerez je pense m'assister comme témoin lors de cette cérémonie.

Il tira sur les deux bouts de sa cravate à pois et en se dirigeant vers la porte de la bibliothèque, suivi par le jeune homme :

— Vous comprenez que je ne puisse pas, auparavant, considérer d'autres projets.

***

« Êtes-vous sûr qu'elle n'aime personne ? »

Cette phrase-là, lord Radford ne cessait de se la répéter, comme si elle constituait la clef de l'affreux débat.

« Non, pensait-il, elle ne peut aimer aucun homme. » Et tout à coup, avec un frisson, il se rappela les instants équivoques de leur intimité.

Il alla jusqu'à la maison de Park Lane. Ada était chez elle, essayant une robe un peu trop vieille pour son âge, mais que sa couturière lui avait présentée comme une création de Doucet, le grand couturier parisien. Sur un fond blanc, retombait une longue tunique de dentelle noire serrant la taille d'un large velours cerise.

Elle accourut au-devant d'Edward et l'embrassa avec une affectueuse réserve.

Le Duc rêva un instant en voyant la fillette presque transformée en femme ; à la considérer ainsi il découvrait un monde étranger dans lequel l'obscure « dancing girl » aurait vécu ces dernières années, entourée de silhouettes masculines indistinctes et menaçantes.

La phrase lui revint et, cependant qu'elle essayait devant la glace une grande capeline de paille, il demanda :

— Ada, ma chère, je pense que je ne sais rien de vous. J'aimerais *tout* connaître.

Elle se détourna ; une inquiétude parut dans ses yeux, mais elle éclata de rire si franchement qu'Edward se sentit apaisé.

— Quoi, dit-elle, que voudriez-vous savoir ?

— Ce qui échappe toujours aux parents, répondit lord Radford. Puisqu'il faut que toujours les enfants s'enfuient tôt ou tard, disons qu'il s'agit du... du complice de cette évasion.

Il eût aimé la voir rougir, mais ce fut comme si un nuage sombre passait sur son visage. Elle ôta l'incommode coiffure, la balança du bout des doigts et se prépara à mentir.

— N'ayez pas peur, dit Edward, toutes les jeunes filles, tous les jeunes hommes commencent tôt l'apprentissage de l'amour.

Il la regarda, la trouva si désirable qu'il changea la forme de la terrible phrase :

— Ada, ma chère, est-ce que personne ne vous aime ?

Le chapeau tomba à terre. D'une voix sans timbre :

— Je suis fiancée, dit-elle.

Le duc de Chafield s'éventa d'un mouchoir de soie à dessins hindous, et s'assit. L'expression de son visage brusquement tiré laissait penser qu'il allait rire.

— Déjà, murmura-t-il ironiquement. Allons, lady Ada, je réclame d'autres précisions.

La jeune fille, résolue, s'approcha.

— Que souhaitez-vous ? Que dois-je dire ?

— Quel âge a-t-*Il* ?

— Vingt-deux ans.

Edward souffrit tant à cette minute qu'il faillit en rester là. Mais un de ces personnages masqués dont il évoquait la présence sortait enfin de l'ombre.

— Que fait-il dans la vie ?

D'instinct, Ada improvisa :

— C'est un garçon de bonne famille. Il étudie...

Une rancœur populaire, issue des années de dure misère, la poignit :

— Oh ! bien sûr, ni à Oxford, ni à Cambridge !... Pour devenir quelque chose comme homme de loi je crois...

Le Duc redevint dans l'instant le président du Club, et, comme s'il se fût renseigné sur un candidat douteux :

— ... Le mieux sera que je le rencontre, n'est-ce pas... Il se nomme ?

— Cecil... Cecil Turner. Il a un oncle armateur...

Edward eut malgré lui un geste de méprisante indifférence.

— Je suppose que vous le voyez parfois... Priez-le de vous accompagner à Radford-House pour le lunch...

Et la curiosité le torturant :

— Demain, voulez-vous ?

***

Chargé d'une mission délicate, le marquis de Clansbury avait commencé soit au Club, soit en les visitant, de prévenir les différents hauts personnages que lord Radford avait choisis pour signer devant le Lord chancelier et le sollicitor l'acte légal de reconnaissance.

Avec plaisir, il avait constaté partout une sorte de soulagement. L'ex-« Premier » avait souligné qu'un triste malentendu se dissipait et l'évêque de C..., consulté, s'était félicité que la descendance d'une si noble race fût assurée.

Edward, désintéressé de ces formalités, attendait chez lui Ada et l'ennemi qui l'accompagnerait.

Il avait commandé le moins britannique des repas, se raccrochant désespérément à l'idée que cet intrus ne pouvait rien avoir de commun avec lui. Il lui prêtait la bruyante faconde italienne ou le léger scepticisme français, voire la lourdeur germanique. Le menu trop abondant, les vins trop divers lui paraissaient autant de pièges où trébucherait cet étranger.

Mais lorsqu'il le vit devant lui, il considéra avec effarement Cecil qui, sobrement habillé, ressemblait à n'importe quel boy de la bourgeoisie moyenne.

Le linge, la cravate étaient du meilleur ton. Une seule faute, pourtant,

qui n'échappa pas au président du Club : il avait négligé d'effacer le rose de ses ongles soignés.

Ada, sans un bijou, en robe de broderie blanche, les cheveux noués d'un ruban bleu, paraissait venir sans entrain ni ennui à une fête de famille. Mais elle tremblait de peur.

A table, le Duc prit la jeune fille à sa droite, mister Turner en face de lui. L'un et l'autre ne faisaient que répondre à ses questions dont aucune ne venait même effleurer l'objet de leur réunion.

Cecil s'adressait à son hôte sans obséquiosité et évitait avec soin de prendre garde aux trésors dont ils étaient entourés.

— Vous connaissez miss Jenkins depuis... longtemps ? interrogea tout à coup Edward.

Sans chercher plus loin, l'ancien minstrel dépeignit en quelques phrases émues la journée d'Eastbourne.

La voix douce de celle dont il chantait les mérites s'éleva, s'adressant au Duc :

— Depuis ce jour-là, et avant votre venue, il a été mon meilleur camarade.

Après un rizotto de poissons, le valet présentait le poulet au paprika. L'autre serveur versa la vin de Tokay.

Cecil Turner avait fait un sincère effort pour éviter le danger de tout excès, mais la contrainte était pénible pour le connaisseur qu'il était et il commençait insensiblement à faiblir.

Accompagnant la volaille en gelée, un vieux cru de bourgogne dont il vida deux grands verres sans même s'en apercevoir acheva de noyer sa perception des nuances.

En face de lui, le président du Club lui faisait raison à chaque fois, se sachant engagé dans un duel où la maîtrise de soi lui tenait lieu d'alliée.

Ada, inquiète, voyait, comme elle avait pu souvent le constater, un pincement bizarre affecter les narines de son amant, une pâleur plus livide s'étendre sur les joues.

Elle n'osait protester, ni le prévenir, devinant que se livrait devant elle, entre deux rivaux, un combat inédit. De toutes ses forces, par orgueil, elle souhaitait que Cecil résistât et que l'autre homme auquel elle n'avait cessé de mentir devînt une grotesque victime prise à son propre jeu.

Mais Edward transfiguré se redressa au moment où le magnum de champagne apparut, cependant que le jeune homme de plus en plus vite, se dépouillait de la cuirasse qu'il s'était forgée.

— Êtes-vous sportif, je le suppose ainsi ? demanda Edward en faisant signe à Stagg pour que l'on emplît de nouveaux verres.

Le jeune Turner eut pour la première fois un ricanement assez vulgaire.

— Le cricket et le golf m'ennuient, assura-t-il en se servant, mais je ne manque ni un combat de boxe — j'ai pratiqué comme amateur — ... ni une belle réunion hippique.

— Vraiment? questionna le Duc. La boxe comme amateur? Et où cela? A l'Atlantic? Chez Woodrow?

Il citait, ironiquement déjà, des cercles assez fermés.

Cecil eut un nouveau ricanement :

— Oh non, mylord! Ça c'est le rendez-vous des petits jeunes gens chics auxquels on persuade qu'ils ont des muscles!

» Je fréquente des salles moins huppées, chez Jim Carrol, chez Sam Blears... là où on voit de vrais costauds, pas des...

Il ravala juste à temps une épithète ordurière et acheva :

— ... pas des... des snobs.

Edward sourit, détendu :

— Je vais rarement sur les champs de course, dit-il. Mais naturellement je m'intéresse aux champions. Aurons-nous, cette année à Epsom, un *Flying Fox* ou un *Diamond'Jubilee?*

— *Diamond'Jubilee?* une rosse! pouffa Cecil.

Parler ainsi d'un cheval ayant fait triompher les couleurs du prince de Galles était pour le moins déplaisant et d'ailleurs inexact.

Le duc de Chafield marqua imperceptiblement sa réprobation et ce court instant de répit permit à miss Jenkins de lancer à Cecil un regard de reproche qui ne fut pas intercepté.

Mais il était trop tard. Lancé sur son terrain favori, le petit bookmaker qui rêvait déjà de son écurie personnelle se laissait aller sans retenue.

— Cette année, pour le Derby, je donnerais le « champ » à égalité contre *Signorino!...* Et puis, c'est si facile de se défendre aux courses!... Quand on est dans la coulisse, naturellement!... Le dernier mot sera toujours aux malins... dans les bonnes maisons, un cheval ne gagne jamais qu'après trois sorties inutiles. Résultat : la grosse cote!...

Il reposa son verre brusquement et le pied de cristal se brisa. Confus, il leva les yeux sur son vis-à-vis et une bouffée de chaleur lui monta au front en considérant ce visage empreint soudain d'une hautaine commisération. Il prit la résolution de se taire. Ada comprit et tenta d'interroger lord Radford sur d'autres sujets.

Mais celui-ci fit servir le porto et elle vit avec terreur emplir les hauts gobelets.

Elle savait que selon l'usage elle aurait dû se lever, laisser ensemble les deux hommes attablés. Mais elle n'osait pas et se résigna à suivre immobile les péripéties d'un match dont dépendait son proche avenir.

Ayant remarqué chez son invité les premiers indices de déséquilibre, le duc de Chafield avait recouvré tout son calme.

Ainsi l'épreuve tournait à l'expérience et le gentleman percevait fort bien à quel point le « neveu de l'armateur » devenait incapable de masquer l'insuffisance de son éducation.

Son tact lui laissait deviner une trivialité que l'effort de dissimulation faisait encore mieux ressortir; quelques gestes s'étaient dessinés qui

prouvaient mieux que les mots une nature dont la spontanéité n'avait rien qui méritât l'éloge.

« Un petit ruffian », pensait-il.

Soudain, le butler ouvrit à deux battants la porte qui donnait sur la bibliothèque et parut attendre que la jeune invitée se levât.

Lord Radford se tourna vers elle :

— Ma chère, pendant que nous sacrifions à la tradition, tout en nous entretenant de... divers sujets, je vous engage à regarder les dentelles de famille que j'ai fait sortir de leurs armoires à votre intention. Les plus anciennes proviennent de la reine Mary Stuart... Vous en trouverez certainement qui vous plairont.

Il se leva, cloua d'un geste Cecil Turner à sa place, accompagna vivement Ada jusqu'à la porte.

Le butler la précédait ; un des valets referma les grands battants aux serrures d'acier travaillé.

Edward vint se rasseoir devant le jeune homme, désigna les boîtes de cigares et une bouteille d'aspect inattendu.

— Goûtez-vous le très vieux brandy ? dit-il. Il n'est pas certain que celui-ci ne provienne pas des caves de Napoléon.

Cecil, étourdi, suivait les gestes du domestique, comme fasciné par les larges boutons d'argent aux armes.

Il avait déjà dépassé le stade où un buveur prend conscience du danger et parvenait à ce degré où le meilleur moyen de retrouver une pleine lucidité est de boire plus encore.

Un vin de Madère avait tout de suite remplacé le porto. Cette fois-ci, Edward, sûr de lui, refusa du geste qu'on le servît.

— C'est vraiment fort aimable à vous de m'avoir invité, déclara le pâle petit bonhomme en allumant un cigare. Ce que j'ai fait pour Ada, n'importe qui en aurait fait autant...

Il rit, un ton trop haut :

— ... Dame... Il fallait bien la défendre... Elle plaît tellement !

— Et vous l'avez défendue sans rien exiger en échange ?

Cecil leva les yeux.

— Nous sommes entre hommes... Vous pouviez la croire seule dans la vie et... elle l'était effectivement. Je dis donc que votre conduite envers elle a été... vraiment exceptionnelle.

— Pourquoi ? fit l'autre avec un sourire méchant.

— Mais parce qu'elle paraît vous aimer beaucoup.

Cecil humait longuement le verre en forme de tulipe ; il eut un grognement d'approbation dont on n'aurait pu dire s'il correspondait à cette affirmation ou à l'excellence du cognac.

— Au point où nous en sommes, reprit le duc de Chafield, et — puisque je le constate, vous êtes un gentleman — je crois penser, entendez-moi à demi-mot, qu'une union légitime serait peut-être nécessaire ?

Le médiocre amant n'était plus en état de voir le gouffre ouvert sous

ses pas. Le désir grandissait en lui de prendre en quelques mots une revanche sur cet aristocrate qu'il haïssait, de répondre par une humiliation à celles dont depuis son entrée à Radford-House, il se sentait comblé.

Il mit ses deux coudes sur la nappe, ralluma son cigare mâchonné et avec une grimace de clown :

— ... On peut recevoir sans demander, dit-il.

Un court silence, puis :

— Alors je ne me trompais pas, remarqua froidement lord Edward... Si, cependant, sur un point : vous n'êtes pas un gentleman.

Le ton détaché avec lequel lui parvint cette dernière phrase fit à Cecil l'effet d'une giffle. D'un seul coup, la colère, une colère d'ivrogne prompt à la bagarre le secouait de tics nerveux.

— Vous m'insultez? parvint-il à articuler.

— C'est votre présence ici qui me paraît une insulte suffisante, répondit lord Radford.

Il se leva tout droit, reposa son cigare sur le cendrier.

— Je voulais vous connaître. En dehors de ce que je devine, je sais à présent que vous êtes sans éducation, sans élégance morale... et que vous ne supportez pas la boisson... cela me suffit.

Turner se leva aussi, faillit retomber, s'accrocha au haut dossier de la chaise. Il cherchait ses mots :

— J'ignorais que la bonne éducation... c'était d'insulter les gens qu'on invite... après avoir essayé de les saouler.

— Excellent moyen de savoir à qui l'on a affaire, prononça flegmatiquement le duc de Chafield.

Il alla jusqu'à la porte, se retourna.

— Je vais vous faire reconduire. Seulement dites-vous bien que je vous *interdis* de revoir miss Jenkins.

Cecil eut un rire aigu. Il tapa du poing sur la table.

— Parce que je suis son amant, n'est-ce pas?... Mais pourquoi n'avez-vous pas pris soin d'elle avant?... Mylord se pose aujourd'hui en père offensé!... mais Votre Grâce oserait-elle jurer sur l'honneur qu'Elle a, les premiers temps, attendu de la jolie Ada une tendresse filiale?...

Edward se courba en avant, les poings serrés. Ce voyou avait raison ; il ne s'agissait plus entre eux que d'une rivalité de mâles. Le reste était poussière.

Il vit le jeune homme exaspéré contourner la table, s'avancer vers lui.

— M'interdire de la revoir!... Vous êtes un damné fou! Je vais l'emmener, vociféra-t-il, et c'est vous qui ne la reverrez plus!

Stagg et un valet entrèrent. Les cris avaient eu raison de leur impassibilité.

Le Duc marqua Cecil du doigt et, simplement :

— Reconduisez, dit-il.

Tournant le dos il sortit tandis que Stagg se plaçait devant la porte.

En entrant dans la bibliothèque, il vit Ada enroulée dans des dentelles,

effondrée à genoux près de la table. Si elle n'avait pas entendu, elle avait certainement deviné.

Edward releva la jeune fille. Il voulut parler mais malgré l'épaisseur des portes leur parvinrent les protestations de Cecil Turner mêlées à de grossières invectives.

On entendit le bruit d'une chute dans l'escalier, puis le galop des valets dévalant quatre à quatre pour ramasser un corps peut-être inerte. Enfin la porte d'entrée se referma.

Ada regardait fixement lord Radford, et ses lèvres tremblaient.

— Votre ami ne supporte pas les excès de boisson, dit-il.

Il essuya son front et continua :

— Cela vaut mieux peut-être ; il a été incapable de jouer son rôle jusqu'au bout.

Lentement il ramassait à pleines mains de merveilleux voiles en point d'Angleterre, les rejetait dans les coffrets ouverts.

La jeune fille dut s'asseoir, ses jambes refusaient de la soutenir, mais elle remettait nerveusement en ordre ses boucles dorées, comme prête à s'enfuir le plus vite possible.

Edward sentit qu'à cette minute précise, toute faiblesse eût été dangereuse. Son grand amour l'inspira. Il vint se placer devant elle, la regarda comme l'aurait fait le témoin d'un malheur inattendu.

— Vous êtes libre, ma chère, dit-il froidement. Croyez bien que je regrette ce qui s'est passé. Il n'entrait pas dans mes intentions à votre égard de vous laisser liée à qui ne vous vaut ni ne vous mérite.

» Je n'ignore pas qu'à votre âge les mouvements du cœur ont une force irrésistible.

» Quoique, ajouta-t-il avec douceur, je ne me souvienne pas très bien. »

Il fit quelques pas sans regarder la figure enfantine enlaidie par l'effroi.

— J'ai décidé, conclut-il, que ce... personnage ne rencontrerait plus ma fille. Mais Dieu me garde de vous imposer une détermination peut-être pénible... encore moins d'échanger avec vous un accord sous conditions.

» Quels qu'aient pu être vos sentiments pour lui...

— Je n'avais justement que « lui », interrompit-elle brusquement.

— J'entends bien, répliqua durement Edward, vous n'aviez que lui !... Dites-moi seulement en me regardant en face que cette protection fut absolument désintéressée...

— Non, murmura miss Jenkins, mais je l'aimais aussi.

Et elle affronta le regard qui se voulait sévère et qui n'était que désespéré.

Il la vit debout, prête à partir, lui tendit son chapeau, ses gants, son ombrelle. Tout à coup Ada comprit non pas qu'elle jouait sa destinée, mais que la solitude l'effrayait.

La solitude c'était quitter cet homme dont l'amour qu'il lui portait avait été assez fort pour se transformer servilement en tendresse.

Elle ne savait que faire, comprenant que la susceptibilité, l'impulsion,

les irraisonnées déterminations féminines n'avaient plus leur raison d'être.

Une honnêteté naturelle l'inclinait à blâmer son premier amant, à ne pas nier l'admiration que lui inspirait la manœuvre menée par le Duc jusqu'à une victoire complète au point de la laisser sa prisonnière.

Si elle partait, elle recevrait une lettre d'un notaire, l'annonce d'une rente, toutes les promesses d'une indépendance, seulement... seulement elle ne reverrait plus ce hautain visage que sa présence embellissait et attristait à son gré.

En même temps passaient et disparaissaient les images d'un Cecil que l'oisiveté déshonorerait chaque jour davantage et qui ne pourrait vivre sans elle, vivre que d'elle.

Ada ignorait encore que les femmes n'ont pas pitié des vaincus.

Et, par les dernières paroles qu'il avait prononcées, par son attitude qui excluait toute abdication, lord Radford demeurait le vainqueur.

Elle baissa la tête, deux larmes tombèrent sur le col brodé. Edward ferma les yeux.

Sans qu'elle s'en doutât, c'était elle, en définitive, qui triomphait.

***

Le lieutenant Compton, la gorge légèrement échauffée par les : « *You Guards !...* » qu'il venait de hurler vingt fois de suite, avait conduit les deux sections descendantes jusqu'à ce qu'elles reprissent la marche accélérée. Il en confia le commandement à son subordonné, remit l'incommode coiffure d'ourson à son ordonnance, troqua son épée contre un stick, se coiffa d'un calot rond et descendit vers *le Savoy* dans un poudroiement doré.

Il but au bar du *Grill* avec Nelville et le major Hornblow, déjeuna en leur compagnie et témoigna sinon d'une gaîté inaccoutumée, du moins de cette humeur allègre qui anime les guerriers à l'approche du combat.

L'héritier des marquis de Crowley and Kelso avait enfin pris la décision qui convenait le mieux à son tempérament.

Après le déjeuner, il s'esquiva pour aller se mettre en jaquette claire, car ce jour-là commençait le meeting d'Epsom où il ne se rendrait pas uniquement par respect de la tradition.

A la même heure, dans la maison de Leicester Square, Ada regardait Cecil cochant d'un crayon bleu un journal hippique.

Depuis qu'elle était entrée, une boîte de cigares sous le bras, ils n'avaient pas échangé dix paroles.

Après avoir patienté, la jeune fille toucha le bras de son amant qui lui lança un regard sans aménité.

— Pourquoi ne parlons-nous pas ensemble aujourd'hui ? dit-elle.

Cecil plia avec soin le journal, le mit dans la poche de son veston qui, bleu clair à grands carreaux blancs, était copié sur celui que portait dans

la revue de l'Empire l'élégant comique George Grossmith. A la ville, le tissu était un peu voyant.

— Tu m'accompagneras à Epsom, grommela-t-il.

— Comme tu voudras.

— Je crois avoir le gagnant sûr dans la troisième course.

Ada attendait d'autres mots.

Elle plissa son front étroit et questionna :

— As-tu décidé ce que nous allons faire?

Le joli garçon eut un sourire :

— Essayer d'ajouter cent livres au cinquante que j'ai gagnées hier

— Tu sais très bien de quoi je veux parler, reprit Ada avec effort. Que ferons-nous, vis-à-vis de... « mon père »?

Le visage du petit Turner exprima la haine.

— Nous attendrons qu'il se conduise justement comme un père. Un si parfait gentleman ne saurait faire autrement que de réparer ses torts en rattrapant le temps perdu.

» Et, si dans huit jours il n'en a pas fait la preuve, « je lui écrirai ».

La jeune fille observa un instant celui qui parlait ainsi et baissa la tête.

De toutes ses forces elle luttait pour empêcher ses idées de s'ordonner. Elle eût voulu être secourue, dirigée, se sentir gardée de l'incertitude par ce garçon qui l'avait conduite à l'état de femme et s'affolait de ne pouvoir compter que sur une protection aussi dérisoire.

Le même train qui, dans le wagon du Jockey-Club, emportait Charles Compton, les amena au champ de courses.

Ada rêvait d'une détente et le spectacle la distraya. Déjà l'animation régnait et les casaques aux teintes claires ou sombres passaient en file à travers la foule pour se détacher mieux encore sur le vert de la piste.

Elle suivit la première course, accrochée au bras du jeune Turner qui, quoique n'ayant pas joué, en commentait les incidents à haute voix.

Malgré lui, il supputait les gains ou les pertes qu'il aurait faits s'il avait porté en bandoulière sa sacoche de bookmaker.

Le favori gagna comme il l'avait prévu et ils revinrent vers l'enceinte privée.

Charles Compton, debout sur les gradins, fouillait les groupes de ses jumelles à bordure d'écaille. Il ne cherchait que son ennemi et eut un frémissement en découvrant Ada appuyée contre lui.

Il remit les lorgnettes dans leur étui, dit : « Tant mieux! » à haute voix, puis se dirigea vers le couple.

Cette fois, Cecil était décidé à parier. Il laissa sa compagne auprès d'un arbre et partit vers les « piquets » où se hurlaient les « cotes ».

Charles Compton venait droit sur lui. Il jeta un coup d'œil à Ada, s'approcha tout près du garçon fébrile et, comme il manquait d'imagination, lui écrasa à nouveau le pied.

Le jeune Turner se retourna et comprit en voyant le visage crispé qu'il ne s'agissait pas d'une maladresse.

Quoique son insulteur le dominât de toute la tête, il tendit ses muscles, prêt à bondir.

Un reste de prudence le fit hésiter, mais la vue de sa bottine vernie, éraillée et hors d'usage, l'enragea.

En quelques mots cinglants, il demanda à ce « grand pantin » de s'excuser.

Le lieutenant gardait tout son sang-froid. Il avança jusqu'à toucher celui qu'il provoquait.

— Votre place n'est pas « ici », cria-t-il comme pour forcer l'attention. Depuis quand laisse-t-on des gens de votre espèce entrer « ici »?

Et comme Cecil le repoussait de sa paume ouverte, son poing partit et vint atteindre la face blafarde à l'arcade sourcilière.

L'habitué des salles de boxe populaires fit un bond en arrière et se rua sur Compton qui avait pris la garde classique.

Un cercle se forma à distance. Des femmes crièrent. A présent les coups s'échangeaient, rapides, heurtant les corps sans bruit, les visages avec un son mat. Le sang coulait des narines de Charles qu'un « uppercut » avait ébranlé et qu'un deuxième direct, traîtreusement dirigé trop bas, fit se plier en deux.

Il se ressaisit par un effort de volonté. Sa force physique n'était guère inférieure à celle de son adversaire, il avait de plus longs bras et, une fois encore, Cecil fut marqué à l'œil et à la lèvre.

Indifférent à sa cravate plastron jaillie hors du gilet, à une manche déchirée, l'honorable Compton visait posément ce visage qu'il avait vu si tendrement couvert de baisers.

Il se recula, feinta et sa main serrée, lourde comme une boule de plomb, partit vers le milieu de la face.

Cecil, le nez écrasé, souffla et tenta de reprendre haleine en s'accrochant aux revers de soie qui cédèrent. Au moment où Charles le repoussait de l'épaule, deux policemen intervinrent.

Ils avaient d'abord jugé en connaisseurs, mais la différence sociale apparaissait si clairement qu'ils ne purent se tenir de protéger un gentleman attaqué par un cockney.

Ce dernier était d'ailleurs en assez piteux état et dans le jet de sang qu'il cracha se voyait la tache blanche d'une dent.

Ada n'avait pas bougé de sa place. Les jambes paralysées, elle n'avait même pas pu se hausser poursuivre les péripéties d'un combat dont elle seule connaissait la cause. Elle vit l'officier montrer sa carte du Jockey-Club et se diriger vers l'enceinte royale, tandis que les policemen entraînaient rapidement Cecil vers la sortie.

Suivant des yeux l'élégant agresseur, elle le vit se détourner, regarder vers elle, puis s'éloigner en frottant de l'avant-bras son haut de forme gris, ramassé dans la poussière.

Elle faillit courir après lui sans savoir pourquoi. Soudain elle prit garde qu'elle ne pensait pas à plaindre son amant deux fois humilié.

Pendant que dans le vestiaire du Club, Charles Compton effaçait les traces du « match » et couvrait sa jaquette déchirée d'un court manteau mastic, il vit s'approcher l'inspecteur-chef chargé de la surveillance du pesage. Le fonctionnaire demanda, avec un respect mêlé de curiosité, les raisons de ce léger scandale.

Le gentleman répondit que, sans porter plainte, il s'étonnait seulement de la présence sur cette partie du champ de courses d'un grossier personnage sur le compte duquel la police aurait peut-être bénéfice à enquêter.

Le policier sourit de l'air d'un général en chef auquel un subalterne proposerait une offensive et ne cacha pas plus longtemps que le nommé Cecil Turner, sans être précisément sous le coup d'un mandat d'arrêt, était fâcheusement connu pour appartenir à cette indésirable corporation qui groupe, sur les hippodromes, les exploiteurs de la naïveté. On n'avait jamais pu prendre ce « gagne-petit » sur le fait, mais il apparaissait hors de doute qu'il eût mieux fait de ne pas appeler l'attention sur lui.

Charles Compton écoutait avec une indifférence affectée. Le but qu'il s'était proposé était pleinement atteint et il ne songeait guère à s'étonner de cette partialité qui régit les débats entre puissants et déshérités.

Comme, après la course suivante, il reprenait seul le chemin de la gare, il aperçut Ada, appuyée à une barrière blanche. Elle paraissait attendre, et le jeune officier se demanda lequel des deux hommes qui s'étaient entrebattus pour elle, la jeune fille espérait voir apparaître le premier.

Il s'approcha, la salua, dit qu'il lui avait semblé la reconnaître dans la foule...

Ada eut un regard sans expression qui comptait, une à une, les traces pourpres maculant la face barrée d'une courte moustache.

— Il frappe fort, n'est-ce pas ? fit-elle.

Et elle passa devant lui.

***

Cecil Turner fut condamné à une amende excessive qui de plus, faute d'être payée, entraînait la contrainte par corps.

Il écrivit à Ada, à son adresse dans Park Lane et, quand elle reçut la lettre, lord Radford venait justement d'arriver, après en avoir sollicité l'autorisation.

Il s'agissait de cinq cents livres qu'Edward, sans prononcer un mot, délivra par un chèque à l'ordre de miss Jenkins. Puis, il la questionna avec sa mesure coutumière.

Elle ne lui cacha rien de la grotesque altercation. Sa faculté de dissimulation s'émoussait et puis elle ne pouvait s'empêcher d'être émue en voyant le maître de Chafield-Castle, les yeux fatigués et le teint marbré

de taches rouges, comme s'il eût lui aussi éprouvé les atteintes du combat.

Lorsqu'il commença de parler, elle écouta avec application :

— Je vous remercie de ne plus rien me cacher, dit Edward. Toutefois, il me paraît nécessaire que nous prenions aujourd'hui les dispositions que je pense être convenables.

Après avoir demandé d'un geste la permission de s'asseoir, il enfourcha une chaise. Cette désinvolture, malgré l'aisance du geste, la consterna.

— Vous avez, disons... un amoureux. Le contraire eût été bien étonnant. Une jeune fille livrée à elle-même dans ce milieu ne peut guère demeurer seule dans la vie. A la réflexion, je « le » préfère encore au « fiancé » que vous m'aviez annoncé.

« Le passé, murmura-t-il comme pour lui-même, est moins effrayant souvent que l'avenir. »

Il s'interrompit, releva la tête :

— Mais, peut-être voulez-vous courir tout de suite à... à la prison et « le » délivrer?

Ada fit un geste de dénégation. Edward poursuivit tristement :

— J'ai retrouvé en même temps une fille et le souvenir d'un amour sans égal. Ne croyez pas que je sois scandalisé de voir que cette fille a cessé d'être une enfant. Au contraire, il est temps pour moi de m'accuser puisque... j'ai exigé jadis de votre mère ce qu'un homme vous a demandé.

La tête aux cheveux couleur de blé mûr se détourna.

— Je souhaitais, poursuivit le duc de Chafield, que ma tendresse pour vous ne rencontrât pas de rivale. A y réfléchir, je trouve cela d'une bien folle et risible prétention.

» Un gentleman doit payer. Veuillez considérer, ma chère, que je n'ai plus d'autre souci que de réparer le mal que j'ai fait. »

Elle ne bougea pas et attendit.

— Terminons-en, fit-il avec effort. Vous conviendrez comme moi, je pense, que l'honorable Ada Radford ne peut être en même temps la... compagne d'un garçon dévoyé.

» J'ai beaucoup écouté ma conscience : elle m'ordonne de vous assurer contre les pires dangers.

» Mon dessein était de me déclarer publiquement votre père. Je n'en ai pas changé. Me donnerez-vous votre accord? »

La petite danseuse tourna vers Edward un visage de marbre.

— Si je comprends bien, je cesserai d'abord de voir Cecil, et j'abandonnerai le théâtre. Tout ce que j'eus de joie avant de vous rencontrer!... Que me donnerez-vous en échange? Sans doute m'emmènerez-vous dans un grand voyage autour du monde... Les pays que j'ai rêvé de visiter sans jamais y croire, je les connaîtrai enfin... Mais pensez-y, mylord, nous les parcourrons comme de mornes pèlerins!... Tout vous rappellera que je suis indigne de vous. Vous me parlerez avec la douceur et l'impatience que l'on emploie envers les infirmes parce que pour vous, je serai pareille

à ces petites malheureuses qui ont été violées dans leur enfance, irresponsables et pourtant coupables.

Après un temps :

— N'espérez-vous donc pas un meilleur destin ? dit le Duc.

— Lequel ?

— Pensez-vous que la fille du duc de Chafield ne trouve pas un mari digne d'elle ?

Ada, pour la première fois, le regarda avec une telle intensité qu'il baissa les paupières.

— ... Il y aurait eu un autre moyen... murmura-t-elle.

La voix frêle s'étrangla.

Edward de toutes ses forces s'obligea à demeurer immobile. Il dit :

— Je sais.

Et, à cette minute, le secret que vis-à-vis l'un de l'autre chacun avait si bien caché, ils le trahissaient en même temps.

***

Rageusement, Cecil contemplait dans le miroir sa denture déshonorée par l'absence d'une incisive. Il venait de s'épancher longuement auprès de Bunky et de Soretto, aussi déprimés que lui.

Les champs de courses lui étaient désormais interdits, autant dire que son gagne-pain et sa meilleure distraction lui manquaient à la fois.

Ses deux partenaires que la malchance et la paresse associées avaient conduits à la résignation, étaient incapables de révolte. Mais le jeune Turner était d'une tout autre trempe.

Soretto venait de lui apporter un acte de baptême un peu trop neuf, mais d'une authenticité irrécusable. Rosie, Déborah Jenkins ne « pouvait » être venue au monde qu'à la date convenable, vérification suffisante pour, le cas échéant, chasser tous les soupçons.

Car Cecil avait rapidement jugé sa propre situation et ne pouvait plus désormais se priver des fructueuses conséquences qu'il avait prévues.

A l'origine, son plan comportait que lord Radford admettrait son existence, que sa « fiancée » et lui demeureraient inséparables, qu'enfin ce père inattendu se réjouirait d'être entouré d'une double affection.

Avec une évidente exagération, le petit chanteur ambulant s'était même vu à l'occasion de son mariage, gratifié d'un des nombreux titres de noblesse dont pouvait disposer Sa Grâce.

De tous ces projets, plus rien ne subsistait. L'indésirable amant allait donc, par force, s'évanouir dans une rassurante obscurité, mais continuerait à conseiller Ada sur toutes choses, faisant en sorte qu'elle puisse définitivement créer, puis jouer, un rôle dont elle ne trouverait jamais d'équivalent dans le répertoire.

Pour lui, qui ne cesserait d'assister l'héritière des ducs de Chafield,

il était rassuré parce que certain d'être aimé et, comme il savait la fragilité des passions charnelles, n'était-il pas pour sa vie entière celui dont lady Ada serait obligée de ménager la susceptibitilité puisqu'il garderait le pouvoir de défaire à chaque instant ce qu'il avait créé ?

Ayant chargé Bunky de porter une lettre à la maison de Park Lane, il sortit avec Soretto pour visiter un dentiste.

Dans les hautes sphères où se prennent des décisions qui ne concernent pas le commun des mortels, le projet de lord Radford, officieusement soumis aux autorités compétentes, ne rencontrait que l'approbation.

Le fait qu'une illustre race allait pouvoir échapper à la mort, la réhabilitation du duc de Chafield, soupçonné à tort et dont la conduite s'expliquait de façon si touchante, un courant de sympathie enfin, tels étaient les éléments qui poussaient Edward à précipiter une décision que pourtant le seul chagrin l'avait déterminé à prendre.

Il n'eut pas le courage de demander à sa fille une dernière entrevue, mais revenu au Club où trop de marques d'amitié lui étaient maladroitement offertes, il pria l'honorable Compton de l'accompagner jusqu'au bureau du Comité. Là, malgré les huit chaises de cuir rouge, il ne l'invita pas à s'asseoir.

Charles portait, visibles, les traces du pugilat.

En quelques mots celui qui, pour lui, n'avait pas cessé d'être le président du Club, lui apprit qu'il avait eu connaissance de ce match entre « amateurs ». Il s'enquit toutefois des circonstances qui l'avaient provoqué.

Le lieutenant, embarrassé, cherchait une échappatoire mais se trouva stupide quand le Duc ajouta qu'il n'ignorait ni un certain Cecil Turner, ni les relations de ce personnage avec miss Jenkins.

— Je sais très bien, dit-il pour terminer, de quel ordre sont vos sentiments pour ma fille et je conçois que vous détestiez ce garçon.

Puis il demanda tout naturellement au jeune homme, que l'étonnement rendait muet, d'aller prévenir Ada que l'acte de reconnaissance serait signé le mardi suivant à Radford House à cinq heures précises dans l'après-midi, l'invita personnellement à venir à cette cérémonie en qualité de témoin et après avoir écouté des remerciements dont il ne perçut pas un mot, quitta la salle sans paraître avoir vu la main timidement soulevée.

La revue de l'Alhambra continuait, mais à l'approche de l'été les principaux acteurs venaient d'être remplacés par des doublures.

Par Bunky, Ada désormais libre de ses soirées avait fixé rendez-vous à Cecil dans un petit bar derrière Victoria-Station où, aux premiers temps de leur union, ils se rendaient, les jours d'impécuniosité.

Il était dix heures quand ils se retrouvèrent. La nuit était chaude,

et dans le « pub » déserté, le patron et un gros matou roux sommeillaient de compagnie.

Les deux amants s'abstinrent de toute effusion. Elle remarqua qu'il était surexcité ; le teint bouffi, les orbites creusées parlaient d'insomnie ou plutôt de nuits passées à jouer et à boire.

Sans qu'ils s'en rendissent compte Ada et Cecil commençaient, avant même que le forfait fût accompli, leur carrière de complices et, s'ils avaient tant de pensées à cacher, ne trouvaient presque rien à dire.

Le jeune homme apprit néanmoins tout de suite que la date de la reconnaissance officielle était fixée et respira enfin. Grâce au Diable, la scène du déjeuner qu'avait suivie l'insolent aveu n'avait pas suffi à détourner lord Radford de son généreux projet! Plus rien ne s'opposerait désormais à ce que lui, chétif et méprisé, pût voir se réaliser un rêve aussi merveilleux qu'un conte arabe.

Ada, tête baissée, l'entendait supputer les richesses à venir, régler par avance les modalités de la vie en partie double qu'elle devrait mener. Tout à coup sans bouger, elle prononça une phrase qui lui venait aux lèvres comme un inconscient appel au secours :

— Je pense que mon père voudra me marier, dit-elle.

Le jeune Turner se mit à rire :

— Je doute que l'on puisse se passer de ton consentement.

— Tout dépendra de l'homme que l'on me proposera, répondit-elle.

Malgré la candeur du regard, Cecil sentit la menace. Ses lèvres se pincèrent :

— Nous verrons alors, conclut-il.

Pour la première fois ils se sentaient séparés par un espace qui de seconde en seconde s'élargissait et ne se rendaient pas compte qu'ils se trouvaient maintenant chacun sur la rive d'un torrent dont les remous charriaient des miettes de passion et des débris de souvenirs.

Lui le comprit peut-être et se rapprocha de la jeune fille, tâtant à travers la robe ce corps dont il connaissait la soumission.

— Nous prendrons un cab à la station, chuchota-t-il près de l'oreille. Viens, rentrons.

Instinctivement, Ada argua d'un prétexte dont le mensonge lui pesa.

Cecil changea de méthode et posa sa joue contre l'épaule féminine.

A présent, il retrouvait les mots qu'il savait magiques et ne laissait plus rien au hasard.

En effet, Ada s'alanguissait tenue par ce bras musclé près de ce visage aux méplats si fins et faiblissait au rappel des voluptés qu'elle avait, peu à peu, découvertes.

Après un long moment et pendant qu'il posait des pièces de monnaie sur la table sale, elle gémit avec humilité :

— Non, ne me laisse pas seule.

Le jour, glissé par la fente des rideaux, vint éveiller miss Jenkins, à qui il parut qu'elle ne s'évadait pas encore d'un cauchemar où, dans la

cour d'un cottage dont elle prenait possession, les poussins voisinaient avec une portée grouillante de petits animaux lisses et aveugles auxquels elle ne pouvait donner aucun nom.

Elle regarda l'horloge et frémit car elle marquait huit heures.

Preste, elle se glissa hors du lit, passa dans l'incommode réduit au mur duquel pendait le tub.

L'eau froide la ranima. Elle songea que, chez elle, la vieille Margie et la rousse Betty s'inquiétaient peut-être et bavardaient à coup sûr.

Est-ce que, véritablement, le décalage des heures suffit à fixer le destin?

Elle passait dans le même instant du découragement à l'ironie et ne parvenait pas à réfléchir posément.

Lorsqu'elle revint dans la chambre, le ronflement d'un Cecil incommodément couché sur le dos la mena vers le lit. Elle regarda cette bouche qui avait meurtri la sienne, se complut à voir une main blanche aux ongles soignés, habile aux caresses, et fut soudain saisie d'une lassitude qui n'avait aucun lien avec les jeux physiques auxquels elle s'était désespérément raccrochée. Malgré elle, Ada, en contemplant Cecil, pensait à un mort. Sans bruit, elle acheva de se vêtir et s'enfuit.

***

A Radford-House, ce premier mardi de l'été, Stagg, immuable dans sa jaquette à collet de velours, prodiguait les dernières instructions.

La cérémonie qui se préparait revêtait, malgré son caractère officieux, une splendeur qui évoquait pour lui des fastes trop négligés.

Les valets avaient revêtu la livrée de gala et coiffé la perruque à catogan.

Lui-même avait sorti, pour son maître, depuis trois jours l'habit de parade.

Le lord chancelier vint le premier. Sa présence n'était d'ailleurs, justifiée que pour satisfaire à la tradition. Le marquis de Clansbury, en redingote et pantalon gris le suivit presque aussitôt.

Un peu plus tard, lady Véronique descendit de voiture en compagnie de l'ancien « premier ». Edward avait tenu à ce que la charmante femme fût présente, un peu comme une marraine, un peu comme la bonne fée des légendes. Les deux autres dignitaires attendus, pénétrèrent enfin dans l'hôtel où toutes les salles du premier étage étaient ouvertes, les plus sombres illuminées.

A présent le duc de Chafield, dans la tunique rouge et or revêtue pour la dernière fois lors du sacre à Westminster, la poitrine portant la plaque et le ruban bleu de la Jarretière, accueillait ses hôtes en haut de l'escalier, avant de les conduire dans la grande bibliothèque.

La future lady Ada ne tarderait plus. Et pourtant cinq heures sonnaient. Sans doute Charles Compton aurait été la chercher chez elle.

Le sollicitor avait déjà pris place au bureau, l'acte de reconnaissance étalé devant lui à côté des autres pièces officielles parmi lesquelles se voyait l'approbation de sa Gracieuse Majesté.

Edward s'entretenait successivement avec chacun de ses visiteurs. Il s'approcha de lady Véronique, assise près de la cheminée.

— Sans doute avez-vous pris le meilleur parti, Ned, prononça-t-elle avec douceur. Toutefois il aurait mieux valu que tout ceci n'arrivât pas.

— J'ai hâte d'en avoir fini, Véronique, dit-il.

— Et... après, la garderez-vous ici à Radford-House?

L'ancien soldat hocha tristement la tête :

— Cela sera indispensable, je suppose. Je ne puis laisser vivre lady Ada comme une petite Jenkins de l'Alhambra. Toutefois, murmura-t-il en se penchant vers les cheveux argentés, je pense éviter ce qui constituerait un supplice permanent, n'est-ce pas?

— Comment cela, Ned?

Il prit un temps.

— Je pense la marier ces jours-ci.

Lady Strafford chercha le regard de son vieil ami.

— Ce serait une grande chance pour elle... et pour vous.

On entendit le bruit de la porte, des pas.

— Tenez, la voici... Regardez celui qui l'accompagne. Un garçon parfait, qui l'aime... presque autant que je l'aime. Sans les mêmes raisons, dit-il encore en essayant de sourire.

En effet, l'honorable Compton entrait d'un pas rapide, mais il était seul.

Edward le présenta à lady Véronique, puis à la ronde. L'horloge marquait cinq heures dix.

Il prit le jeune officier à l'écart.

— Je pensais que vous iriez chercher ma fille. N'était-ce pas votre intention?

— Nous en avions convenu ainsi, répondit Charles en cessant de mâchonner sa moustache, mais — désolé, mylord — j'ai trouvé la maison fermée.

Edward éprouva une sensation bizarre d'angoisse et presque de soulagement. Ada avait-elle renoncé? Ou bien quelque empêchement avait-il surgi retardant la minute fatale où elle et lui seraient définitivement liés, donc séparés pour la vie.

Déjà il préparait les phrases de regret qu'il allait être obligé d'adresser à ces amis venus pour l'assister. En même temps l'impression de délivrance grandissait, le faisait respirer plus librement.

Cinq minutes passèrent encore. Sans trahir d'impatience, les différents personnages causaient entre eux.

Tout à coup Stagg entra vivement et s'arrêta à petite distance du duc de Chafield. Son visage exprimait l'incompréhension et le blâme.

S'excusant auprès de ses plus proches interlocuteurs, Edward s'approcha du majordome.

— Que se passe-t-il ?

— Mylord, lady Ada vient d'arriver. Elle supplie Votre Grâce de bien vouloir descendre pour lui parler en privé.

Lord Radford sortit, descendit l'escalier suivi de Stagg. Dans le vestibule une porte à un battant s'ouvrait sur un petit cabinet réservé aux domestiques et aux fournisseurs. Le « butler » réprobateur la désigna.

— Lady Ada est là, grommela-t-il.

Edward abaissa la poignée de fer forgé, entra, referma doucement derrière lui.

Jamais il n'avait vu un visage aussi pâle que celui qui se tournait vers lui. Ada n'avait pas revêtu la robe prévue — de mousseline garnie de dentelles. Elle avait passé hâtivement la première qui lui était tombée sous la main.

Dès que le duc fut à sa portée, elle lui saisit l'épaule. Il comprit que s'il ne l'avait pas instinctivement attirée à lui, elle serait tombée à genoux.

— Pour l'amour de Dieu, ma chère! parvint-il à articuler, qu'arrive-t-il donc ?

Elle se mordait si cruellement la lèvre qu'il craignit de voir jaillir le sang et posa légèrement sa paume sur la bouche.

La jeune fille hésita une seconde puis se précipita contre la poitrine, contre un cœur dont elle percevait les battements ; elle cacha son visage.

Dix secondes passèrent. Edward étreignait un corps si dur, si tendu qu'il s'en effraya. Mais elle parla, d'une voix distincte :

— Edward, disait-elle. Je n'ai pas le courage de mentir davantage.

Brusquement ses muscles cédèrent. Le Duc dut la retenir. Il s'approcha d'une table où s'alignaient des chapeaux et des gants qu'il balaya d'un geste, assit miss Jenkins tout en la serrant contre lui.

Il vit les larmes jaillir des yeux clairs.

— Je suis prêt à tout entendre, dit Edward.

— Mensonges, rien que mensonges... Tout est mensonges, bégaya-t-elle. Mylord, mylord... Je ne mérite rien de vos bontés, je suis une... je suis une malheureuse...

Il se penchait vers elle. Mais une phrase qu'il n'attendait pas se fit jour entre deux sanglots.

— J'ai connu mon père, mylord!...

Comme si l'aveu dissipait d'un seul coup les honteux maléfices, elle cessa de pleurer, osa le regarder. Déjà le duc avait recouvré la maîtrise de soi. Il dit d'une voix claire :

— Vous avouez ainsi que, moi, je ne le suis pas, que... je ne peux pas l'être.

Elle secoua ses boucles avec rage.

— Non, mylord. Toute cette comédie fut inventée pour vous duper et vous devinez par qui!

Elle pensa qu'il allait être délivré, mais l'image d'une Laura au regard aussi pur venait, sans qu'elle le sût, de s'interposer entre eux.

— Je dois tout dire, insista Ada. Oui j'ai connu mon père. Je crois que... qu'il vit encore, pauvrement, misérablement... car il n'a jamais réussi en rien... Il est... une sorte de Cecil Turner vieilli...

Edward caressa les cheveux dorés et ferma les yeux.

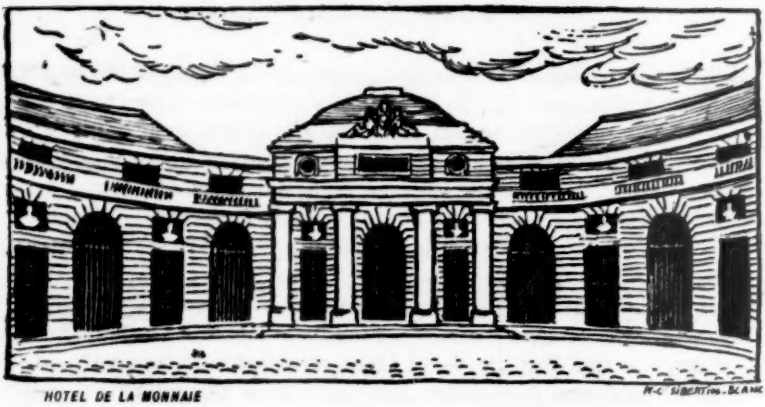
— Vous n'êtes donc pas ma fille, soupira-t-il. Mais... pourquoi me le dire?

Ada ne répondit pas. Elle baisa seulement la main qui tremblait.

Dans une succession précipitée d'images, comme à ce moment furtif — d'après ce que l'on dit — où l'âme et le corps se séparent, Edward devina et pardonna la trahison ancienne ; aussi rapidement, il entrevit le terme de l'existence qu'il avait menée jusqu'ici et son néant. Nettement il s'imagina délivré de la solitude, découvrant de merveilleux paysages inconnus qu'il parcourait, une petite main réfugiée sous son bras.

Sans qu'il s'en rendît compte, il tenait embrassé un corps qui s'abandonnait et s'ils ne s'enfuirent pas ensemble tout de suite par la porte de service, c'est que pesaient encore sur un Edward Barnington ressuscité les devoirs et les charges acceptés depuis vingt ans par le président du Club.

LÉOPOLD MARCHAND



HOTEL DE LA MONNAIE

ÉCONOMIE EUROPÉENNE ET ATLANTIQUE

par Ed. Giscard d'Estaing

L'opinion publique est quelque peu désorientée par ce qu'on appelle, assez abusivement du reste, « l'intégration européenne ». Europe des six pays du Plan Schuman ; ou des seize de l'Organisation Européenne de Coopération Économique (O.E.C.E.) ; Pacte atlantique des douze nations ; Europe et Commonwealth ; Europe et États-Unis : chaque fois le vocable recouvre une aire différente. D'autre part, les problèmes posés sont d'ordre très divers allant de l'organisation des marchés du charbon et de l'acier à la création d'une armée européenne ou atlantique, et demain sans doute à l'institution d'un pouvoir politique supra-national auquel travaillent les experts. On a donc l'impression de se trouver en face d'un damier ayant un nombre variable de cases, elles-mêmes de surface et de contour différents, et sur lesquelles on déplace des pions disparates qui, comme aux échecs, avancent, reculent, ou sautent de travers, avec peut-être plus de fous courant la diagonale que de rois se mouvant sagement et à pas lents. Il en résulte que le lecteur d'un journal du matin se voit annoncer que l'Europe se précipite tête baissée et à l'aveuglette vers un avenir effroyable, tandis que, en ouvrant son journal du soir, il lit que la formation de l'Europe est entièrement paralysée, qu'on ne fait rien que des discours et que la Communauté européenne, selon un homme d'esprit, est une Communauté réduite aux caquets.

On ne peut certes empêcher que les problèmes soient vastes et leurs données variables. Du moins voudrions-nous essayer de relever les aspects les moins incontestables du rapprochement économique du monde occidental.

Du Plan Schuman à la C.E.C.A.

Le Plan Schuman a été successivement ratifié par l'Allemagne, les Pays-Bas, la France, le Luxembourg, la Belgique, l'Italie, et ce qu'on appelait le « Plan Schuman » est devenu la « Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier » (C.E.C.A.). La Haute Autorité a été installée à Luxembourg le 10 août 1952 et s'est mise aussitôt au travail. On a décidé que le marché unique du charbon serait ouvert le 10 février 1953 et que celui de l'acier le serait le 10 avril. Une importante délégation britannique s'est installée à Luxembourg pour apporter son concours au fonctionnement du système. On peut désormais commencer à apprécier les qualités et les défauts de la solution, partiellement contestable, apportée à un problème par ailleurs essentiel.

Les difficultés à résoudre nous paraissent provenir de deux sources principales : ce qu'on peut appeler l'isolationnisme de la C.E.C.A. et ses possibilités légales de planification abusive.

L'isolationnisme dans l'expérimentation

Les six pays de l'Europe continentale se sont engagés à supprimer toute barrière douanière, tout contingent et toute discrimination en ce qui concerne le charbon et l'acier. Cette mesure primordiale est, à vrai dire, l'essence même du marché commun, mais elle s'est trouvée, dès l'origine, en opposition avec les engagements généraux qui ont été pris en matière douanière par les trente-quatre nations groupées dans le G.A.T.T. (General Agreement on Tariffs and Trade). Il se trouve en effet que l'unification à laquelle aspirent certains pays est considérée par d'autres comme un privilège dont ils voudraient pouvoir bénéficier par le jeu de la clause de la nation la plus favorisée. La C.E.C.A. prit donc aussitôt contact avec le G.A.T.T. (nous nous excusons de ce quadrille d'initiales qui donne une allure surréaliste aux plus sévères discours) pour faire admettre par ce dernier la légalité des mesures douanières qu'elle entendait mettre en application au début de 1953.

Un problème du même genre, mais beaucoup plus délicat, se trouve posé vis-à-vis de l'Union Européenne des Paiements (U.E.P.). Les quinze pays groupés dans cette organisation de clearing européen ont accepté en juillet 1950 le principe de l'interchangeabilité des créances et des dettes monétaires qui seraient nées entre eux par le fait des transactions commerciales ou financières exécutées conformément aux réglementations d'ailleurs très strictes qu'ils continuaient à maintenir. Par la suite, au lieu de voir dans cette première mesure une étape vers la convertibilité réelle des monnaies, on a piétiné, en maintenant des taux fictifs entre des monnaies qui avaient évolué suivant leur nature propre, de sorte que, pour maintenir le principe d'une interchangeabilité chaque jour plus compromise, on dut rétablir des contrôles sévères sur les échanges commerciaux, et même sur les allocations de devises aux voyageurs. Le fait nouveau devant lequel vont se trouver les six pays

est l'engagement qu'ils ont pris de ne mettre aucune entrave au commerce portant sur le charbon et l'acier, et de fournir automatiquement les devises nécessaires aux achats portant sur ces produits. On peut se demander comment ces nouveaux engagements seront conciliables avec le fonctionnement de l'U.E.P.

Pour des raisons maintes fois exposées ici, le déficit européen de la France s'est gravement accru depuis un an, tandis que celui, d'ailleurs plus important encore, de la Grande-Bretagne, se stabilisait, puis commençait à se résorber. Nous avons, en ce qui nous concerne, atteint en octobre un découvert de 517 millions de dollars, et le découvert maximum qui nous est consenti étant de 520, nous sommes obligés de payer en or ou en dollars notre supplément de dette. Le mois de novembre a entraîné pour nous un nouvel endettement de 47 millions de dollars, celui-ci provenant pour 39 millions de nos échanges envers la zone sterling et pour 8 seulement de notre commerce avec tous les autres pays européens. Certains ne manqueront pas de dénoncer l'égoïsme de la politique britannique qui n'hésite pas, pour sauver la livre, à bouleverser ses relations avec ses voisins les plus immédiats ; grâce à quoi, dans les deux derniers mois, le déficit britannique vis-à-vis de l'U.E.P. a diminué de 133 millions de dollars, tandis que celui de la France augmentait de 96. Des esprits plus réalistes constateront surtout la nécessité de ne négliger aucun effort pour associer la zone sterling et l'Europe, afin d'éviter cette forme particulièrement ruineuse de concurrence qui fait que chacun espère se sauver au détriment des autres.

Dans des comptes monétaires aussi fortement déséquilibrés, il est impossible de savoir comment s'inséreront les paiements en ce qui concerne le charbon et l'acier lorsqu'ils vont être libres. Si on assistait à un courant unilatéral d'achats massifs que pourraient, au moins provisoirement, déterminer les différences de prix tenant aux conditions fiscales, sociales et monétaires très différentes entre les participants, le règlement de ces achats pourrait être physiquement incompatible avec la structure de l'U.E.P. On devrait alors envisager ou bien des restrictions encore plus prohibitives sur les échanges normaux, pour compenser les excès en pointe enregistrés sur le mouvement des produits libérés, ou bien un système de paiements directs, ou de crédits directs, portant exclusivement sur les produits libérés et ne passant plus par l'U.E.P.

Cette situation renforce encore l'opinion que nous avons toujours défendue sur la nécessité de la restauration monétaire, concomitante avec la libération progressive des échanges et antérieure à la libération intégrale de ceux-ci. Nous n'avons cessé de penser que l'on pouvait parfaitement concevoir des monnaies libres et convertibles dans un régime économique où les échanges seraient plus ou moins entravés, ce qui était le cas dans le monde de 1914, mais que l'on ne pouvait pas, par contre, concevoir sérieusement la création de courants commerciaux libres, tout en maintenant un cloisonnement sévère des changes qui

signifie que l'on n'est pas autorisé à payer les achats que l'on est autorisé à faire. Cette vérité, quelque incontestable qu'elle nous ait toujours paru, a été constamment bafouée ; et on s'efforce constamment de la tourner grâce à des artifices de plus en plus compliqués et de moins en moins efficaces. Alors que les faits, d'accord avec la plus authentique doctrine, exigent la restauration d'une monnaie véritable, c'est-à-dire internationale et qui échappe aux vicissitudes internes de chaque gouvernement, on préfère recommander un ensemble de mesures et de contrôles qui signifient seulement que les divers gouvernements devraient se concerter afin d'harmoniser les pressions déplorables qu'ils se réservent de continuer à exercer sur leur monnaie. C'est par ce biais fallacieux que l'on introduit, dans le domaine monétaire, une exigence politique.

Le dirigisme européen

Le Plan Schuman a consisté non seulement à transférer à une Autorité unique certains pouvoirs des États signataires, mais à créer, au bénéfice de cette nouvelle Autorité, des pouvoirs dont les gouvernements ne disposaient pas dans leurs propres frontières, et c'est là ce contre quoi nous nous sommes élevés dès l'origine. Il est apparu vite que ces pouvoirs considérables, si on ne voulait pas installer une bureaucratie omnipotente et anonyme, devaient s'exercer sous le contrôle d'une autorité politique unique. Le traité du 18 avril 1951 en a bien institué l'amorce. Mais la question n'était qu'ébauchée et le déroulement des événements l'a déjà abondamment prouvé. Pour ne citer qu'un exemple, un des premiers actes de la nouvelle Autorité souveraine a été de créer un impôt sur le chiffre d'affaires dans toutes les entreprises européennes du charbon et de l'acier. Les pays d'Occident avaient toujours considéré que le droit de fixer l'impôt était la prérogative la plus inaliénable des pouvoirs politiques élus : désormais il n'en est plus ainsi. Les réactions des gouvernements devant cette première manifestation ont été d'ailleurs assez vives pour que l'Autorité de Luxembourg ait hésité à exercer un droit statutairement incontestable, mais moralement indéfendable, qui conduit à créer une nouvelle superfiscalité, alors que les gouvernements de l'Europe se sont engagés dans la voie contraire et qu'un impôt sur une matière première essentielle est le plus sûr artisan de la hausse générale des prix.

De semblables cas auraient suffi à montrer la nécessité d'un pouvoir politique accompagnant les délégations de souveraineté déjà consenties, si la préparation de la Communauté Européenne de Défense ne l'avait fait éclater de façon plus pressante encore. Personne n'ose contester l'opportunité d'organiser la défense de l'Europe en commun, et de façon à rendre impossible tout conflit intraeuropéen. Mais si l'on renonce au pur système d'alliances, parce qu'il a fait preuve de son inefficacité manifeste, et que l'on aille vers des armées plus ou moins intégrées, on ne peut échapper à la création d'un pouvoir politique chargé, par l'accord général des nations, d'organiser et de diriger la défense militaire. Aussi

bien, le projet de traité de Communauté Européenne de Défense (C.E.D.) a-t-il prévu l'institution d'une Assemblée et d'un Conseil, en ajoutant même un article 38, gros de conséquences, qui charge cette Assemblée de préparer un projet de constitution politique liant les États ayant mis en commun leurs moyens militaires.

Pour faire avancer les choses, on a adopté un processus fort adroit et souvent mal compris : La C.E.C.A. comporte elle-même une Assemblée, qui fonctionne depuis la ratification des Parlements et dont les Membres ont été désignés. Or, l'Assemblée prévue par la C.E.D. est calquée sur l'Assemblée charbon-acier, sauf qu'elle comprend neuf membres de plus (trois Allemands, trois Français, trois Italiens). Comme le traité instituant cette seconde Communauté n'a pas été ratifié par les Parlements, les six gouvernements ont invité les membres de l'Assemblée de la C.E.C.A. à coopter eux-mêmes neuf membres supplémentaires et à constituer ainsi ce qu'on a appelé « l'Assemblée *ad hoc* » qui est la préfiguration de celle prévue par l'Assemblée de la C.E.D. et qui peut travailler, dès à présent, puisque son avis ne sera que consultatif et pourra être discuté, amendé ou rejeté. L'Assemblée *ad hoc* doit remettre son projet de constitution avant le 10 mars 1953 et on connaît déjà l'état de ses premiers travaux. Nous n'avons pas à l'examiner ici, quelque étonnement que nous ayons éprouvé devant la première maquette proposée à nos méditations et dont l'extravagante architecture rebute les zélateurs les plus déterminés. Nous voulons seulement mettre en garde sur la menace permanente de déviation que l'on fait peser sur chaque idée juste.

En matière politique, l'idée juste est que tout transfert de souveraineté nationale à un organisme européen, ne peut s'opérer qu'au bénéfice d'un corps politique supranational qu'il s'agit d'instituer. La compétence de celui-ci se trouve donc strictement définie par chaque traité intereuropéen présent ou futur qui aura été librement débattu et ratifié par les Parlements nationaux. Puisqu'il se trouve que la Communauté du Charbon et de l'Acier est déjà en vigueur, il est indispensable qu'un pouvoir politique supraeuropéen soit détenteur de toutes les attributions auxquelles ont renoncé les nations signataires. Cet Organisme sera également tout indiqué pour recevoir tous les pouvoirs que comportera la Communauté Européenne de Défense si elle est ratifiée. Chaque fois que le cours des événements fera apparaître la nécessité de rapprochements dans tels autres domaines touchant au régime social, à la vie culturelle, économique, fiscale ou monétaire des nations européennes, la dévolution de ces pouvoirs sera nettement définie par les termes de l'accord intervenu entre les différents Parlements nationaux, et cette opération se trouvera grandement facilitée par l'existence du pouvoir politique supranational antérieurement mis en place. Ainsi conçu, le problème est clair et de solution relativement simple. La déviation consiste, en créant le pouvoir politique et un embryon de constitution européenne, à profiter de cette occasion pour réaliser une réforme parti-

culière et décidée à priori. C'est ainsi que, dès à présent, on voit s'opposer les partisans d'une Fédération ou d'une Confédération, et qui plus est, d'un régime présidentiel pour le pouvoir exécutif ou d'un régime d'Assemblée. Il est visible que tel n'est pas le problème, pour le moment, et que des réformateurs, qui ne sont le plus souvent parvenus qu'à empêcher le fonctionnement régulier des institutions politiques nationales dont ils avaient pourtant l'entière responsabilité, sont mal venus à vouloir prendre leur revanche sur le terrain de cette pauvre Europe.

En matière économique, l'idée juste est l'institution graduelle d'un grand marché européen, permettant aux économies de nos pays d'atteindre à l'échelle correspondant aux exigences inéluctables des temps modernes, avec les énormes avantages qui en résultent pour l'élévation du niveau de vie. La déviation c'est le désir de modeler cette Europe suivant une forme préétablie dans des cerveaux partisans qui, au fond, ne s'intéressent pas à l'Europe mais s'intéressent à la vision dirigiste qu'ils se font des affaires. On entend bien que nous ne voulons pas discuter les avantages comparés d'une certaine planification ou d'une certaine libération, mais seulement dénoncer, chaque fois qu'elle se présentera, la confusion qui, du couple Nations indépendantes-Europe fait naître, par distorsion, un couple « Nations-Superdirigisme européen ».

Les échanges atlantiques

Revenons donc au problème pur de l'économie européenne plongée elle-même dans le monde.

La balance des comptes d'un pays vis-à-vis de tous les autres est toujours en équilibre à un instant donné, quels que soient les moyens de fortune qui amènent cet ajustement inévitable des créances et des dettes à tout moment. Par contre, la balance des comptes d'un pays avec un autre ou avec un groupe restreint d'autres, n'est jamais en équilibre et ne peut pas l'être. Telle est l'évidence centrale qui postule la nécessité d'une monnaie véritable, c'est-à-dire internationale et librement échangeable, de façon non pas à solder un excédent permanent de crédit ou de débit, mais à permettre le règlement d'échanges qui seraient forcément compensés si la monnaie circulait partout librement et qui le seront approximativement si la monnaie circule au moins dans la zone prédominante de l'économie mondiale.

Le monde a été si violemment secoué pendant les dernières années qu'il eût été puéril d'imaginer que l'on pût rétablir d'un seul coup un système monétaire proprement universel. La première des étapes nécessaires devait être l'assainissement interne, affranchissant la monnaie de l'intolérable assujettissement qui la défigurait. La seconde étape est tout naturellement une interchangeabilité progressive des monnaies les plus voisines, interchangeabilité admissible dès que leur état d'assainissement interne est comparable, mais soumise à certaines réserves tant qu'il

subsiste une différence trop profonde entre ces diverses monnaies convalescentes et les autres monnaies du monde avec lesquelles elles ne peuvent pas supporter la libre communication. L'Union Européenne des Paiements était destinée à faciliter la réalisation de cette seconde phase, mais restait incapable de réaliser un équilibre intraeuropéen qui n'est pas possible. Cela signifie que la troisième étape de l'assainissement monétaire est évidemment l'interchangeabilité libre et totale qui est aujourd'hui parfaitement concevable, mais qui exige, cela va sans dire, une politique concertée entre les pays à monnaie faible, c'est-à-dire l'Europe, et les pays à monnaie forte, c'est-à-dire les États-Unis.

Le processus de la guérison s'éclaire ainsi considérablement. L'intégration monétaire plus rapide que certains pays occidentaux sont peut-être en mesure de réaliser sera une chose excellente, mais à condition de ne pas y voir une fin en soi, car elle ne saurait apporter, même si elle était poussée à l'extrême limite, une solution durable aux relations économiques internationales. Assainissons chacun nos pauvres monnaies nationales ; associons nos moyens de façon à les fortifier l'une par l'autre ; et arrivons, dès que cela sera possible, à l'interchangeabilité générale. Faute de tenir ferme ce fil conducteur, nous échouerions dans le rapprochement intraeuropéen de la deuxième phase, comme nous échouerions dans la troisième phase lorsque nous pourrons y accéder.

L'année 1953 verra probablement des décisions fondamentales en matière monétaire. Les États-Unis, débarrassés de la paralysie qui accompagne leurs élections, et instruits par des expériences généreuses mais décevantes, sont en mesure d'appliquer un programme nouveau, dès lors que celui-ci serait établi en commun avec, d'une part, l'Europe qui est certainement en voie de résoudre quelques-uns de ses problèmes intérieurs, et, d'autre part, la Grande-Bretagne qui prend également une conscience plus exacte des exigences du rôle qu'elle veut jouer dans le monde.

Les problèmes du dollar

On répète volontiers que le manque de dollars gap est une maladie chronique et inguérissable de l'Europe. Cette affirmation, qui comporte certains aspects de vérité, est tellement entachée d'exagération qu'elle est finalement la plus nocive des erreurs. Le cas de la France, généralement considéré comme un des plus graves, nous servira d'illustration. Le déficit de notre balance des comptes a diminué régulièrement de 2 049 millions de dollars en 1946 à 706 millions en 1949 et 238 en 1950. Les lamentables erreurs commises en 1951 ont porté ce déficit à 1 058 millions pour les seuls paiements courants ; diverses opérations en capital l'ont encore aggravé, de sorte qu'il a fallu, pour le combler, trouver 1 300 millions de dollars ; l'essentiel a été fourni par 748 millions d'aide américaine ou de crédits obtenus à l'U.E.P., et 225 millions provenant de l'aliénation de nos avoirs publics en or ou en devises.

Une pareille situation est évidemment grave et on retrouve ce déséquilibre à une échelle plus vaste dans les relations de l'ensemble du monde avec les États-Unis. L'excédent des transactions courantes en marchandises et en services payés aux États-Unis par rapport aux paiements qu'ils effectuent, s'est accru de façon massive dans les derniers temps, passant de 460 millions de dollars pour le premier trimestre de 1951 à 1 927 pour le quatrième et restant encore de 1 455 et 1 407 pour les deux premiers trimestres de 1952. Le paiement de cette dette énorme contractée vis-à-vis des U.S.A., a été opéré pendant le deuxième trimestre de 1952, pris comme type, grâce à 1 429 millions de dons et de prêts des États-Unis et 615 millions de capitaux privés américains donnés ou investis à l'extérieur. On voit d'ailleurs que ces exportations de capitaux ont été tellement importantes, qu'elles ont dépassé, contrairement à ce que l'on pense, les besoins entraînés par le déficit des transactions courantes et ont laissé 637 millions de dollars au bénéfice du reste du monde vis-à-vis des États-Unis.

C'est précisément l'absurdité d'une pareille situation qui permet d'espérer qu'on trouvera une solution plus satisfaisante pour tout le monde et moins onéreuse pour les États-Unis, afin de résoudre les problèmes posés par la situation créditrice de ce pays. Le programme en a déjà été établi il y a trois ou quatre ans, mais on peut penser qu'aujourd'hui sa réalisation n'est plus chimérique. Il se résume en quatre points principaux : révision du système douanier américain ; conclusion de contrats à long terme pour les achats de matières premières ; mise en valeur systématique des pays sous-développés au moyen d'échanges triangulaires ; et enfin, révision de la politique de l'or.

Une enquête très poussée du Comité Franc-Dollar vient de prouver que si les États-Unis abaissaient les barrières prohibitives de leurs douanes simplement jusqu'au niveau de la protection existant en France, un grand nombre de produits français se trouveraient dans une position compétitive vis-à-vis des produits américains. Nos besoins sont d'environ 600 millions de dollars par an ; nos exportations ne nous en rapportent que 150, mais il serait possible de tripler celles-ci de façon à ne laisser qu'un déficit correspondant au quart de nos besoins, lequel serait aisément couvert par l'aide militaire et les dépenses américaines en France.

Le développement d'une politique autarcique a conduit les Américains à développer des produits de remplacement, privant la zone sterling et la zone franc des ressources normales que représentaient pour elles l'exportation de matières premières d'un prix par ailleurs au moins aussi satisfaisant que celui des produits synthétiques. Cette tendance s'est encore trouvée aggravée par les violents mouvements que la guerre de Corée a déterminés dans les prix, de sorte qu'après une certaine euphorie, l'Europe et la zone sterling ont vu s'effondrer les recettes en dollars que leur rapportait la vente de certains de leurs produits essentiels. Le rétablissement du commerce international suppose le maintien d'un courant

continu portant sur certaines matières premières, achetées par les États-Unis au moyen de contrats à long terme seuls capables de justifier d'onéreux équipements.

Le troisième remède consiste à utiliser intelligemment les dollars que, comme tout pays créancier, les États-Unis doivent investir à l'étranger. Si un capital américain est apporté en espèces à un territoire dépendant de la zone sterling ou de la zone franc, ce dernier est en mesure de s'équiper au moyen d'un matériel acheté dans la métropole, et payé en dollars. Il en résulte que les métropoles européennes verront leur balance des comptes immédiatement soulagée par les dollars qui leur sont payés, puis améliorée à plus long terme, par le fait de se procurer, dans leur zone monétaire, des matières premières qu'elles achètent aujourd'hui dans la zone dollar.

Telles sont les lignes de force d'un programme cohérent qui s'efforce de mettre chaque élément de la vie économique mondiale à sa vraie place, de résoudre ainsi les faux problèmes engendrés par une gestion erratique et de permettre enfin au monde de parachever sa guérison en retrouvant la monnaie qu'il a lui-même détruite pas son aveuglement.

La monnaie - or On sait que, depuis janvier 1934, le cours de l'or reste fixé à 35 dollars l'once, ce qui est indéfendable étant donné le mouvement général des prix intervenu depuis. Il en résulte cette conséquence absurde que la production de l'or se trouve freinée partout, son prix de vente étant inférieur à son prix de revient. Depuis trois ans, l'Afrique du Sud, avec une véhémence croissante, et la France avec une voix plus timide, demandent que le prix de l'or soit révisé. Un appui singulier vient d'être donné à cette thèse de bon sens par l'adhésion du gouvernement canadien. Ce dernier vient d'être en effet obligé de majorer la prime qu'il alloue aux prospecteurs canadiens, et de la porter de 2 dollars 80 l'once, à 3 dollars 80. Personne ne peut estimer normal que la production de l'or, qui devrait être largement bénéficiaire étant donnée la demande croissante de métal, doive au contraire être subventionnée par les gouvernements. C'est à de pareils tests que l'on juge une politique.

Mais, si évidemment nécessaire que soit la révision du taux de l'or, elle serait inefficace si elle était opérée dans un monde encore troublé et avant que les monnaies n'aient retrouvé leur équilibre. On discute beaucoup autour de la convertibilité prochaine de la livre sterling ou de telles autres monnaies. Nous croyons que ces monnaies ne sont pas encore prêtes à la libération totale ; et que celle-ci n'est également possible qu'avec une élévation du prix de l'or. On ne peut pas forcer les événements. Tant que les monnaies sont intrinsèquement vulnérables, leur stabilisation est vaine ; mais, inversement, si on tarde trop à consacrer leur stabilisation et à les rattacher à l'or, les résultats antérieurement obtenus demeurent

indéfiniment précaires et on se prépare à retomber plus ou moins vite dans les erreurs dont on était sorti.

Les enseignements les plus précieux des derniers événements nous paraissent être l'impossibilité de l'isolationnisme et le caractère irremplaçable de l'ordre monétaire. Nous comprenons certes que l'entreprise de remise en ordre du monde est difficile et personne ne peut prétendre la conduire, aujourd'hui, sans défaillance. On n'a pas le droit de s'étonner des hésitations ou des tâtonnements en pareille matière, et l'indulgence est nécessaire vis-à-vis de tous ceux qui travaillent avec bonne foi et intelligence à guérir le monde du désordre général entraîné par les années criminelles qu'il a dû vivre. Mais il faut que les efforts de tous soient inspirés uniquement par la recherche de la guérison et que l'objectivité la plus complète règne dans le choix des remèdes.

Nous applaudirons certes à un assainissement local, même s'il est limité à une petite Europe, mais à la condition que l'on y voie une étape vers un assainissement supérieur, et que l'on soit bien décidé à ne pas s'arrêter en chemin, car il n'est pas possible, dans notre siècle de se complaire à un isolement qui, pour être un isolement à plusieurs, n'en serait pas moins condamnable.

De même nous pensons qu'il faut accorder toute son attention à trouver des solutions politiques aux problèmes politiques qui se posent, mais qu'il serait contraire à une saine évolution de chercher des solutions politiques à des problèmes économiques. Parmi ces derniers, le plus pressant est devenu la restauration monétaire du monde. Or, on ne l'obtiendra pas par un foisonnement d'institutions politiques, forcément arbitraires, fatalement interventionnistes, et finalement asphyxiantes. L'essence de la monnaie est d'être libre, et c'est seulement par son indépendance physique qu'elle peut redevenir un instrument d'ordre et de prospérité.

ED. GISCARD D'ESTAING

LES FILLES DES DIEUX DE BAHIA

par Roger Bastide

Le Portugais, qui avait colonisé le Brésil, avait d'abord essayé de faire travailler l'Indien dans ses plantations de canne à sucre, mais l'Indien n'avait pu résister à ce travail immobile et routinier. Il mourait, ou disparaissait dans la forêt, s'enfonçait entre les lianes, se blottissait dans le grand mystère végétal. Il fallut le remplacer par l'Africain, et à partir surtout du XVIIe siècle, les navires négriers déchargèrent sur les côtes du Brésil chaque année des milliers de « pièces d'ébène »; en tout — bien que le chiffre exact n'en soit pas connu — de deux à quatre millions, certainement. Ces noirs avaient appris à faire le signe de la croix, à estropier quelques prières latines, un prêtre les avait baptisés à leur départ. Mais ils gardaient, malgré l'eau bénite et les gestes catholiques, avec la nostalgie de l'Afrique, dont ils mouraient parfois sur la nouvelle terre, leurs rites fétichistes et leurs dieux.

Leurs descendants les ont conservés encore, du moins dans quelques cités du littoral, comme Bahia [1]. Et ce n'est pas un des moindres charmes de ce pays que d'y voir fleurir toujours, en plein cœur de notre civilisation mécanique, la fleur noire de la mystique africaine.

La ville même de Bahia appartient au Dieu catholique, avec ses innombrables églises baroques, rutilantes d'or, ses chapelles de confréries, ses couvents tranquilles, cimentés de porcelaines bleues, et ses chants de cloches qui se saluent, le Dimanche, l'une l'autre. Mais, dès que l'on dépasse les faubourgs de la cité, que l'on s'enfonce dans ces vallées boisées, comme celle de la Rivière Rouge, que l'on gravit ces collines odorantes, ou que l'on se dirige vers les plages qui dorment à l'ombre légère des cocotiers, on se retrouve en pleine Afrique. Des enfants nus courent sous le soleil. De belles filles noires reviennent de la fontaine, en portant sur leurs têtes des cruches pleines d'eau fraîche, des paniers de

1. Nous avons fait porter notre étude sur Bahia. Mais un travail analogue aurait apporté des résultats à peu près identiques si nous avions choisi d'enquêter à S. Luiz de Maranhao, Recife, Porto Alegre. Dans d'autres villes l'influence indienne se mêle à l'influence africaine. Il est difficile de dire combien de noirs participent à ces cultes. (Il y a six millions de noirs au Brésil et près de neuf millions de métis.)

fruits bizarres, des ragoûts à l'huile de palme. Elles se balancent en marchant et leur démarche lente est déjà comme une musique exotique. Près des portes des petites maisons, violemment coloriées, en bleu de mer, en rouge sang, en jaune d'œuf, des vieilles promènent leurs doigts noueux, mais caressants, dans les chevelures huileuses de fillettes ensommeillées. Les bougainvilliers, les mimosas, les figuiers brésiliens, les touffes chaudes des bananiers dissimulent les chemins qui montent vers les sanctuaires des Dieux du Nigeria ou du Dahomey transplantés de l'autre côté de l'Océan. De loin en loin, un arbre sacré, l'Iroko, laisse flotter de ses branches des pans d'étoffes blanches et ses racines tortueuses enserrent dans leurs plis des bouteilles d'eau de vie, des pots ébréchés pleins de viande et d'huile, offrandes à l'esprit de la végétation.

Mais c'est la nuit surtout que l'Afrique remonte du passé de la race. Des mains musiciennes martèlent les tambours creusés dans un tronc d'arbre. A cet appel, des processions de noirs montent vers les sanctuaires de leurs divinités, avec des rires de filles, des chuchotements d'hommes, des cris d'enfants. Si vous les suivez, vous verrez danser, sous un préau couvert, ou dans une salle, pleine de monde, qui sent la sueur et les fleurs des Tropiques, les filles des dieux, avec leurs robes fleuries, leurs châles enroulés à la ceinture, leurs colliers de coquillages marins ou de perles multicolores. Les pieds nus frappent la terre battue et les bras, les mains, le corps prennent les poses liturgiques et symboliques, qui racontent musculairement l'histoire des dieux, leurs guerres ou leurs amours. Ces danses constituent, en effet, une véritable écriture par gestes, dont les divers mouvements sont comme autant de phrases d'un récit, et celui qui sait les lire peut y déchiffrer toute la mythologie des Nagô ou des Fon — mais jouée, au lieu d'être parlée. Le Mystère annonce la naissance du Drame.

La religion africaine est la religion de l'incarnation. Un Dieu qui ne descend pas sur la terre, pour y habiter une de ses filles, est un dieu mort. On peut se souvenir de son nom. Il n'a plus de culte, plus de pierres que l'on arrose du sang des animaux sacrifiés, plus de prières. Il est retourné à jamais en Afrique. Un Dieu ne vit que dans la mesure où il provoque chez ses fidèles des états de transe, où il monte en croupe sur « son cheval » pour le diriger à son gré, où il entre dans les viscères, dans la chair frémissante, de ses filles. Nous sommes loin de l'extase chrétienne, qui se veut, au plus haut degré possible, spirituelle ; où sainte Thérèse se plaint à Dieu de ses crises, de ses convulsions, de tous les contrecoups trop matériels de ses visites, qui ne se font pourtant qu'à l'extrême pointe de l'âme, là où elle est le plus fine, le plus subtile. La religion de nos noirs au contraire est essentiellement charnelle. Elle est la prise de possession d'un corps par un Dieu. Le vrai temple, ce n'est pas le sanctuaire, où sont cachés les galets, les pierres et les ferrailles des divinités, mais les muscles, les tendons, les nerfs et les artères, le visage crispé, la chair offerte, et le sexe de la fille des dieux.

C'est pourquoi le culte est essentiellement une invocation. Il faut d'abord ouvrir les chemins qui font communiquer le monde sacré au monde profane. Et c'est ce que l'on fait en présentant le premier sacrifice, de quelques grains de maïs, d'un peu de tabac, d'un verre d'eau de vie, à Eschou, qui ouvre les portes, qui balaie l'ouverture du sanctuaire de tous les obstacles qui pourraient s'y présenter. Désormais la voie est libre. La cérémonie proprement dite peut commencer. Et comme les dieux sont de gros mangeurs, que leurs forces magiques ne peuvent subsister que nourries du sang tiède des bêtes, à deux ou à quatre pattes, qu'on leur offre, dès le matin de la fête le sacrificateur tranche le cou d'une chèvre, d'un pigeon ou d'un coq pour faire gicler le sang sur les fétiches consacrés. Puis, on leur présente, dans de petits plats de terre cuite, les viscères de l'animal trempant dans de l'huile de palme.

Mais le dieu n'habite pas, à proprement parler, ce fétiche, qu'il soit de pierre ou de fer. Les choses sont, en fait, beaucoup plus compliquées. En réalité, il y a une participation mystique, qui a été réalisée jadis par un rituel approprié, entre un objet matériel, une fille et son Dieu. L'objet matériel n'est qu'un lieu de passage entre le Dieu et sa fille, le moyen ou l'intermédiaire par lequel elle communiquera avec son Maître.

Jadis on a arrosé du même sang à la fois la fille et la pierre, ce qui fait qu'une union mystérieuse les relie désormais l'une à l'autre. On n'a plus besoin d'arroser à nouveau la fille, et quand on offre ainsi à boire et à manger au fétiche, c'est exactement comme si l'on donnait à boire ou à manger au Dieu qui habite dans les viscères de cette fille. Le geste sacrificiel qui se fait dans le secret du *pegi* (autel africain) a son contrecoup dans un corps humain. La divinité se nourrit à la fois et en même temps en dehors et au dedans de son temple vivant.

Le sacrifice cependant n'est pas suffisant. Il faut encore appeler le Dieu par des musiques, des chants et des pas de danse appropriés. Comme dans un opéra wagnérien, chaque divinité à son leitmotiv. Sa mélodie et son rythme de tambours. L'un a le leitmotiv de l'éclair, du roulement sinistre du tonnerre. L'autre a le leitmotiv de l'eau, du déferlement des vagues sur la grève, de l'éclaboussement de l'écume salée parmi les rochers. L'autre celui du vent qui balance les palmes, qui fait gémir les roseaux. Un autre enfin, celui de l'amour ou du désir ou encore de la guerre. Et chaque fois que les tambours, qui sont aussi divins, qui mangent et qui boivent, tout comme les fétiches, la nourriture des dieux, font entendre, sous la pluie des baguettes tapant le cuir, ou sous la danse des doigts agiles, le leitmotiv d'un dieu, aussitôt la fille qui appartient à ce Dieu commence à trembler des épaules, à se secouer sous l'étreinte de la divinité qui approche, qui, muscle après muscle, s'empare d'elle.

Brusquement elle chancelle, elle titube un moment, comme une femme saoule, puis elle tombe sur le sol. On la relève, on la porte dans une chambre contiguë, où la prêtresse du culte, en lui mettant la main sur la

nuque, ou en lui soufflant dans les oreilles, calmera la violence de la crise et on l'habillera des vêtements sacerdotaux de sa divinité. Car chaque dieu a son costume, ses couleurs, ses colliers et ses bracelets, l'un porte le sceptre et l'autre l'éventail, l'un l'épée flamboyante et l'autre le capuchon de paille.

Au cours de la nuit, chaque dieu, à tour de rôle, est ainsi appelé et les unes après les autres, les filles, quelquefois aussi mais plus rarement les fils, tombent en transe. Parfois la transe tarde, alors les tambours accélèrent leur rythme ; ils martèlent si fort qu'ils vous donnent de grands coups dans la poitrine, le prêtre ou la prêtresse agite les clochettes sacrées, et dans cette fureur de musique, de battements de mains, de corps tourbillonnants, de chants gutturaux, les derniers dieux, paresseux à descendre, arrivent : la Visitation a lieu.

La seconde partie du culte commence alors. Toutes les filles en transe et revêtues des costumes liturgiques reviennent, mais ce ne sont pas des êtres humains maintenant, ce sont les divinités elles-mêmes parmi leurs fidèles, et jusqu'au petit matin, où on les renverra, ces divinités danseront pour leurs croyants. C'est le moment de la plus grande beauté, car les gestes ont pris une pureté hiératique, les corps sont devenus légers. La nuit tiède jette sa douceur sur cette offrande amoureuse des corps entièrement donnés à la possession divine. Le vent apporte, des jardins lointains, des parfums entêtants d'orangers en fleurs, ou, de la mer, l'odeur du varech et de l'iode.

***

Puisque les dieux n'existent que dans la mesure où ils s'incarnent en ces fêtes, la religion africaine n'a pu survivre que grâce à l'existence de toute une confrérie de possédées. Comment se recrute cette confrérie ? Comment devient-on une « fille des Dieux » ? Nous entrons ici dans le domaine du Mystère. Car ce culte de nègres, qui a peut-être ses racines lointaines dans les cultes initiatiques des Égyptiens ou des Crétois, est un culte à Mystères. La jeune fille nue que l'on arrose du sang d'un bouc continue le geste du légionnaire romain sur qui tombait le sang du Taurobole. Et celle enveloppée du drap blanc des morts et qui y dort comme une chrysalide reprend le geste des Initiés d'Eleusis, avant la remontée dans la lumière. En vain l'archéologue essaie de ressusciter des civilisations mortes de la poussière des vieilles ruines helléniques : on ne comprend bien que ce que l'on peut revivre. Ici, sous une peau noire, les dieux de l'Olympe reviennent et le meilleur moyen de percer tous les secrets de la civilisation méditerranéenne et de sentir vraiment ce qu'a été le paganisme grec, c'est encore de fréquenter leurs dernières servantes nocturnes, les prêtresses de Bahia.

Les dieux choisissent leurs épouses. Soit qu'elles leur soient vouées par naissance et, en quelque sorte héréditairement, soit qu'à la mort d'une

fille des dieux, la divinité privée du corps où elle s'incarnait, saute sur une des pleureuses, qui suit l'enterrement. Mais alors, la transe a quelque chose d'un viol sacré. On dit que le dieu est un dieu « sauvage ». Il faut le « baptiser », c'est-à-dire le civiliser, le domestiquer, lui faire perdre son goût farouche et c'est le but même de l'initiation. Loin de tendre, comme on le dit quelquefois à tort, à détraquer les nerfs, à cultiver l'hystérie, elle a pour but au contraire de discipliner l'extase et de faire de la transe un rituel, passionné sans doute, mais un rituel social, contrôlé, traditionnel.

Il faut d'abord tuer le vieil être, détruire la nature profane, pour élever à la place le temple de la divinité. La réclusion dans une petite chambre, le jeûne, le bain purificatoire pris au soleil levant à la source des dieux, dans l'eau qui leur est consacrée, les sévices même, ont raison peu à peu de la résistance de la jeune fille. Bientôt elle abandonne ses parents, parfois un époux ou un fiancé, sa maison, elle jette ses anciens vêtements pour en prendre de neufs, elle perd peu à peu la mémoire de son passé. Enveloppée, comme je l'ai dit, d'un drap blanc, elle ressemble à la chenille qui s'est endormie dans son cocon, avant de ressusciter papillon. Elle ne parle pas, ou par gestes et onomatopées, pour indiquer ses besoins, elle est devenue un petit enfant, elle va bientôt renaître.

Mais il faut aussi marquer le chemin par où le Dieu pourra se frayer la voie jusque dans ses viscères. C'est pourquoi la fille est épilée, entièrement rasée, au ventre, aux aisselles, surtout sur la tête, partout par où il peut entrer. Puis le corps ainsi ouvert, la candidate à l'initiation prend le bain destiné « à adoucir » la chair, à la rendre plus perméable à l'influx du sacré, un bain fait d'une décoction d'herbes, dont la préparation reste le lecret des prêtres. Des herbes en tout cas, dont l'odeur vous saoule, dont se venin vous fait tourner la tête, dont la chaleur vous brûle la peau.

La fille en sort ivre — le chemin par où passera la divinité est ainsi amolli, facilité, toute dureté en étant ôtée. Mais encore faut-il qu'au roulement sauvage des tambours, dans le secret de la nuit, on arrose sa tête et son corps du sang des poulets et des chèvres. La divinité, appelée par le leitmotiv de sa musique, par le fumet du sang tiède qui dégouline de la gorge tranchée de l'animal sur le crâne rasé, dans les yeux clos, dans la bouche gémissante, sur les seins tendus comme dans un spasme de la fille, descend. C'est la grande nuit sombre de l'extase — les épousailles de l'humain et du divin. De cette nuit, il ne restera pas d'ailleurs de souvenirs. L'attouchement divin a été trop fort. Profitant de la transe, le prêtre ou la prêtresse, d'un coup de couteau, fait parfois une petite blessure au sommet de la tête : c'est la porte de la divinité.

Celle-ci, suivant une expression consacrée, vient ainsi d'être « fixée » dans son enfant. Comme elle est « fixée » dans une pierre, un morceau de fer, un galet marin. Une triple union rejoint à jamais, à travers le sang et le bain d'herbes, un être humain, un objet matériel et un dieu. La fille cependant ne sortira pas encore du sanctuaire, il faut qu'elle apprenne, comme

dans une école de la brousse, les chants et les pas de danse, les interdits et les obligations rituelles, ce qu'elle peut et ce qu'elle ne doit pas manger, les mythes et les rites de la secte. Mais elle n'est plus désormais la fille d'autrefois, elle est le réceptacle du divin, elle est née une seconde fois et c'est pourquoi, le jour de la fête des initiées, elle reçoit un nouveau nom. Elle était une femme de Bahia, cuisinière ou blanchisseuse, domestique ou ouvrière d'usine. On a planté en elle l'Afrique de ses ancêtres, et cette Afrique va germer, fleurir, donner ses fruits savoureux.

Cette fête de la réception du nouveau nom est certainement une des plus belles de ce culte. Les filles déjà initiées tendent au-dessus de l'entrée du sanctuaire un immense drap blanc et les tambours se mettent à battre. Alors, on voit sortir de l'ombre pour passer sous le dais lumineux, encore en transe, le corps à demi-nu courbé sur le sol, à angle droit, la tête rasée et peinte de pastilles, de lignes ou de dessins de couleur, symboles des divinités Nagô ou Dahoméennes, la procession des nouvelles initiées.

Des fusées jaillissent vers le ciel et y dessinent des étoiles inconnues. Les spectateurs jettent des pétales de roses sur les corps ployés, transpirants, chancelants sous le souffle des Dieux. Puis les filles se redressent, elles tournent, elles dansent avec une frénésie accrue, comme des toupies dont on déroulerait la ficelle, et à un moment donné, elles jettent un cri : c'est leur « nouveau nom », le nom mystique, qui vient de leur être révélé par leur propre divinité [1].

L'extase n'a qu'un temps. Il faudra réapprendre ensuite la vie profane, qui a été oubliée. De nouvelles cérémonies symboliques marqueront ce retour à l'existence quotidienne. La nouvelle *fille des dieux* fera semblant d'apprendre à piler le grain dans le mortier, à préparer la viande et le poisson, à faire les gestes de l'amour et à bercer un enfant. Elle donne ainsi l'impression de se réhabituer à sa vie antérieure. Mais elle appartient encore au prêtre qui l'a faite, non à ses parents ou à son mari. De là le dernier rituel, qui est celui de la vente. Le prêtre vend ses filles à l'encan et naturellement, ce seront les parents qui achèteront, pour quelques sous, leur enfant, ou le mari sa femme. Pourtant, pendant encore un an, la fille portera au cou le collier de paille de Guinée, signe de sa sujétion au prêtre qui l'a initiée. L'ensemble de toutes ces cérémonies dure de trois mois à un an, selon les sectes.

Désormais, il suffira à une de ces filles des Dieux d'entendre, dans la nuit des Tropiques, montant du cuir battu des tambours, le cantique de sa divinité, pour que, émue par cet appel mystique, elle remonte vers le sanctuaire, elle rentre dans la danse sacrée, après avoir déroulé son turban et jeté ses souliers, pour que son petit pied nu foule le sol nourricier,

1. Les noirs qui participent à ces cérémonies *(candomblés)* se considèrent généralement comme catholiques.

et que livrée ainsi à la musique et à la ronde, elle ouvre de nouveau son corps à l'entrée de son dieu [1].

Et quand ce dieu la fuira, c'est qu'elle sera arrivée au moment de la mort, car les dieux ne supportent pas l'agonie ou la pourriture de leurs temples de chair. Alors, on montera le cadavre au cimetière qui est à flanc de colline, le cercueil porté sur les épaules de noirs puissants, tandis que, devant, les tambours joueront pour elle. La même nuit, et pendant trois ou sept jours encore, ses compagnes vêtues de blanc, danseront la danse du deuil, autour des cruches près desquelles flotte son âme avant de s'envoler définitivement hors de la terre. Tandis que, dans l'ombre, le Dieu, qui a perdu son enfant, comme un oiseau de proie, attend le passage d'une autre noire de Bahia pour fondre sur elle, et s'en faire un nouveau temple. Pour que son culte ne meure pas dans la cité des églises baroques, des chapelles de confréries, et des couvents tranquilles, cimentés de faïences bleues... Pas plus qu'il ne meurt, de l'autre côté de l'Océan, dans les forêts ténébreuses du continent africain.

ROGER BASTIDE

1. La jeune initiée « reçoit » parfois le dieu hors des cérémonies *(candomblés)*, certaines reçoivent ainsi des « révélations » qui peuvent parfois être politiques. Elle doit chaque semaine s'astreindre à certains rites. Une fois par an elle offre un sacrifice.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LA FIN DU MONDE

par Paul Vulliaud *(Payot)*

Le motif apocalyptique de la fin du monde persiste depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. Les diverses calamités sont considérées comme le syndrome d'une prochaine fin du monde. La conception du Temps cyclique a survécu après le développement du christianisme ; le monde cessera, car sa durée ne peut dépasser un certain nombre de millénaires, six, sept ou neuf.

L'auteur examine successivement les diverses conceptions des âges et de la fin du monde selon les mythes indiens et grecs, la sibylle hébraïque, le christianisme, l'islamisme, puis les hypothèses à partir du xve siècle jusqu'à l'époque moderne.

A. T.

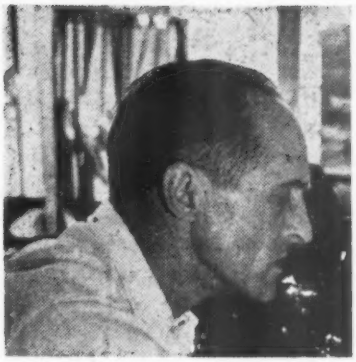
C'EST ARRIVÉ APRÈS-DEMAIN

par A.-M. Low *(Corrêa)*

Contrairement à ces anticipations fantaisistes dont raffolent nos quotidiens, il s'agit ici d'un ouvrage écrit par un homme de science et qui, ayant l'attrait d'un roman, demeure néanmoins strictement scientifique. L'auteur ne se contente pas de passer en revue les réalisations techniques de l'an 2000 (robots, transports, communications, hygiène, alimentation), il en déduit les changements sociaux et moraux qui en résulteront. Il se livre à des jugements sévères sur les loisirs, le sport et la religion et finit par conclure : « La plus grande leçon du siècle passé, c'est que la somme actuelle de nos connaissances est pratiquement nulle. »

P. R.

(Suite de la chronique bibliographique page 170.)



RENÉ CLAIR

par Denise Bourdet

Il habite à Neuilly avec sa femme, son fils et sa chienne Bijou, un lumineux appartement aux fenêtres voilées de mousseline romantique. La moitié du grand salon est occupée par une bibliothèque pleine de beaux livres reliés, l'autre par des canapés et des fauteuils capitonnés couleur bouton d'or. Des carpettes en tapisserie fleurie, des lampes à globe, des opalines vert d'eau, des tables et des étagères d'acajou, donnent à ce logis un air d'accueillante gaieté. « Tout vient du Marché aux Puces, affirme René Clair. A notre retour d'Amérique, en 1947, nous avons bien retrouvé notre appartement, mais presque vide. Il avait été pillé, il ne restait que la bibliothèque, privée d'ailleurs de quelques-uns des meilleurs livres. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et nous allons aux Puces tous les samedis. N'est-ce pas, Bijou ? » Bijou acquiesce, car cette caniche noire joue ici un rôle de premier plan et René Clair la mêle souvent à la conversation. Elle a comme lui un regard noir, ironique et perspicace. Mais sa silhouette est moins juvénile que celle de son maître. Bijou, trop gâtée, engraisse. René Clair reste mince, sec, nerveux comme au temps de son adolescence. Et tout aussi ardent, avec son visage aigu qui semble brûlé de fièvre, et tout aussi sensible, malgré son masque sarcastique.

« Que vous devez bien travailler ici, dans cette clarté, avec ces beaux arbres sous vos fenêtres ! — Non, répond-il. C'est-à-dire oui, quand il s'agit de créer. Il n'y a qu'à Paris que l'on a des idées. Elles viennent n'importe où, au hasard d'une promenade, d'une rencontre, d'une lecture. Au concert parfois, si la musique est mauvaise et qu'on ne l'écoute pas. Alors on rêvasse. Mais quand il s'agit d'écrire un scénario, je m'en vais à Saint-Tropez, dans ma petite maison, où je m'enferme. »

Là son travail dure longtemps, quelquefois six mois. Il élabore minutieusement tous les détails de son film. Il le fait, le défait, le recommence, élimine, ajoute, construit, découpe. « A quoi bon attendre d'être au studio dont la location est ruineuse, pour improviser ce qui peut si bien se régler chez soi, avec un stylo et une feuille de papier. Ainsi le tournage du film ne prend jamais plus longtemps que je ne l'ai annoncé. Les producteurs savent avec quelle exactitude je donne aux dates prévues le premier et le

dernier tour de manivelle. Donc je travaille en paix sans qu'ils aient jamais à intervenir, et c'est grâce à ma ponctualité que j'obtiens la liberté absolue à laquelle je tiens tant. J'avais dit que je tournerais *les Belles de Nuit* en cinquante-cinq jours ; en cinquante-cinq jours et une heure, le film était achevé.

» Comment l'idée des *Belles de Nuit* m'est-elle venue ? Je n'en sais plus rien. J'avais commencé à les tourner quand je me suis souvenu d'une conversation que j'avais eue avec un scénariste, qui voulait me raconter un rêve qu'il venait de faire et lui semblait devoir être un bon point de départ pour un scénario. Je l'avais interrompu immédiatement en lui disant : « Le rêve au cinéma, justement parce qu'il a l'air facile à réaliser, » est dangereux à utiliser. N'y pensez plus. » Et puis en concevant *les Belles de Nuit*, j'ai oublié l'objection que j'avais faite. On a trouvé en général que j'y avais réussi le passage de la réalité au rêve. Mais je sais que j'ai frôlé la catastrophe, si le public n'avait pas été pris par les scènes imaginaires, aussi bien que par celles vécues par mon héros. Gérard Philipe d'ailleurs m'a servi au-delà de mes espérances. Il s'est tellement fondu dans le film, qu'à mon sens on ne lui a pas assez rendu justice. On n'a pas assez admiré son étonnante performance : apporter à travers diverses époques et sous cinq ou six costumes différents, la même présence poétique. »

Le crépuscule hâtif de décembre assombrit les mousselines des fenêtres du salon, madame René Clair vient chercher Bijou pour sa promenade. Elle l'habille d'un manteau beige doublé d'écossais, après avoir hésité entre plusieurs qui pendent à côté de ceux de ses maîtres, dans le vestiaire. A présent, une lumière laiteuse emplit les globes des lampes, fait briller les objets d'argent, le bois poli des meubles, l'or des reliures. Que tout est charmant et raffiné dans cette maison ! Pourtant ses hôtes ne l'aiment plus, où plutôt ils sont las de Neuilly. « C'est loin, disent-ils, et c'est triste, parce qu'il n'y a pas assez de boutiques. »

Bien sûr, pour René Clair qui est né au cœur de Paris, au ventre même dirait-on mieux, rue des Halles, où ses parents avaient un important magasin, une savonnerie en gros. (Près d'eux un petit café : *A la Belle de Nuit.)* René Clair a grandi là, et il a l'âge des premiers cinémas. Pourtant il n'aima d'abord que la littérature. « Aussi loin que je me souvienne, dit-il, j'ai toujours pensé que je deviendrais écrivain. » A sept ans ayant trouvé à Noël un guignol dans son soulier, il écrit des pièces pour ses marionnettes. Au lycée Montaigne, à Louis-le-Grand ensuite, il rédige souvent en alexandrins ses compositions françaises. A quinze ans il envoie, en cachette des siens, un acte en vers à Antoine, alors directeur de l'Odéon.

Il a presque seize ans quand la guerre éclate. Son père est mobilisé, son frère s'engage, lui prépare son baccalauréat. Il écrit toujours, il lit beaucoup, il va tous les soirs au théâtre, au concert, il collabore à une jeune revue fondée par Jean de Bonnefon. Puis il est convoqué, en 1917,

devant un conseil de révision. Ajourné, il se présente aussitôt à la Société de Secours aux blessés, et demande à être affecté à une ambulance du front. Il y arrive en avril 1917, il a un peu plus de dix-huit ans. Dès le lendemain du jour où il a quitté Paris il entend les premiers obus. « Cette violente expérience du réel m'a mûri immédiatement, dit-il. Ce fut pour moi la découverte de l'homme. Jusqu'alors je n'avais pensé qu'à moi. » Cependant il continue à composer des poèmes, sur la guerre, et sur Paris : *O mon Paris...*

Mais la vie qu'il mène dans son poste de secours est trop dure pour l'adolescent qu'il est encore. Il est évacué à Berck, il y reste allongé six mois. Il rédige les notes qu'il a prises sur le front ; il écrit une nouvelle, des poèmes encore.

Et puis c'est l'armistice, son père et son frère sont revenus de la guerre. Le négoce familial n'a nul attrait pour lui, la littérature le tient bien, et pour gagner sa vie sans cesser d'écrire, il songe au journalisme. Il est engagé à *l'Intransigeant* comme reporter. Il est l'enfant terrible et l'enfant gâté de la maison, on adore sa fantaisie, mais il se lève tard, il bâcle souvent ses articles, plus préoccupé de terminer ses souvenirs de guerre, *l'Ile des Monstres*, qui paraîtront dans *le Mercure de France*, d'ébaucher des pièces de théâtre, que d'être exact au journal. Trois fois on le met à la porte, trois fois des amis le repêchent.

Puis il rencontre Damia « la grande tragédienne de la chanson » ; il en écrit quelques-unes pour elle, et fait la connaissance d'une de ses amies, Loïe Fuller. Et voilà le bizarre chemin que prit la destinée pour apporter à René Clair ce qui devait faire sa vie et sa gloire : le cinéma. Loïe Fuller tournait avec ses petites danseuses un film, *le Lys de la Vie*. Il lui fallait un prince charmant et hindou, elle n'en trouvait pas ; Damia suggéra de téléphoner à René Clair pour lui proposer le rôle. « C'était la première fois que je mettais les pieds dans un studio. J'étais engagé pour trois jours ; j'y restai toute ma vie. »

Le film dura effectivement trois semaines, et le dernier jour, il signa avec un metteur en scène russe pour tourner dans *le Sens de la Mort*, d'après le roman de Paul Bourget. Il gagnait comme jeune premier trois mille francs par mois, au lieu de trois cents comme journaliste. Adieu *l'Intransigeant !* Il ne voyait encore dans son nouveau métier que le moyen de mettre un peu d'argent de côté pour avoir les loisirs de finir son livre, un long roman qui avait pour sujet une crise mystique, qui fut la sienne au sortir de la guerre. Il n'acheva jamais ce livre, mais il explique que cette crise le dota d'une ambition nouvelle et d'une volonté d'ordre qui depuis n'a jamais cédé.

Mais il avoue qu'il était très mauvais comédien. Bronja Clair se souvient de l'avoir vu, un dimanche en matinée, dans *Parisette*. Rentrée chez elle ses parents lui demandèrent si le film lui avait plu. « Beaucoup, répondit la petite fille, excepté qu'il y avait un affreux jeune premier, ridiculement armé d'un violon, qui m'a gâté ma journée. — Et, ajoute

son mari, j'étais tout aussi ridicule avec des guêtres blanches, dans *l'Orpheline*. Je n'ai jamais eu aucun succès comme acteur. Une seule fois je lus mon nom dans le courrier des lectrices qui florissait déjà dans les revues spécialisées de cinéma. Et je lus : *L'acteur que vous n'aimez pas s'appelle René Clair.* »

A la longue, tout en continuant de jouer et d'avoir horreur de cela, il commença à s'intéresser au cinéma, et à penser que ce serait amusant de se trouver de l'autre côté de la camera. Son frère le présenta à Jacques de Baroncelli dont il était l'assistant. Baroncelli a raconté que son plus grand orgueil est d'avoir pressenti le talent de René Clair et de l'avoir fait débuter comme réalisateur en lui faisant connaître Diamand Berger qui lui confia *Paris qui dort*. Et ce fut là, en 1923, son premier film.

Dès alors il affirma sa volonté de ne pas considérer le cinéma comme un art collectif, et son désir que le scénario et la réalisation du film soit l'œuvre du même homme. « J'avais aussi compris que la littérature est l'ennemie du cinéma, et j'étais peut-être mieux à même de le sentir que d'autres, moi qui précisément venais de la littérature. Mais les films muets m'ont appris qu'il est un art de mouvement, et que pour faire une œuvre vraiment cinématographique, il fallait chercher une idée qui pût se traduire par le mouvement. C'est pour cela d'ailleurs que le film comique est celui où le cinéma a le mieux réussi à être lui-même. Le film dramatique a été parfois visuel, mais le film sentimental est presque toujours infesté de littérature. De plus, quelle importance convient-il d'attacher au sujet d'un film ? A peu près celle que l'on attache au sujet d'une symphonie. Au cinéma, le principal c'est la perfection des mouvements : il est créé pour l'enregistrer. »

Dans *Paris qui dort*, René Clair exprimait déjà l'essentiel de son œuvre à venir : le goût de la liberté, le mépris de l'argent, l'ironie à l'égard des puissants et des institutions consacrées, et cette poésie qui mêle aisément le comique au fantastique.

« Le film, explique-t-il, est soumis aux règles du spectacle : entretenir l'intérêt du public depuis l'exposition jusqu'au dénouement de l'intrigue. Il s'apparente au théâtre par sa structure, mais au roman par sa forme, par la même liberté de disposer du temps et de l'espace. Dans le roman comme dans le film, un seul jour peut occuper toute l'œuvre, mais plusieurs années peuvent passer ici en quelques lignes, là en quelques secondes. Les transitions s'y font avec la même facilité. Quand on lit par exemple : (et il cherche dans sa bibliothèque un bel exemplaire de *l'Éducation sentimentale*) *Son visage s'offrait à lui dans la glace. Il se trouva beau et resta une minute à se regarder*. Puis au début du chapitre suivant : *Le lendemain, avant midi, il s'était acheté une boîte de couleurs, des pinceaux, un chevalet...* On voit que le passage d'une scène à l'autre s'accomplit comme dans un film, et au mépris des unités de temps et de lieu. Mais, ajoute-t-il, un roman se raconte, ce qui est cinéma ne peut être raconté... *Entr'acte* mon second film, en est un exemple frappant. Il durait vingt

minutes, et passait au théâtre des Champs-Élysées, pendant l'entr'acte précisément d'un ballet de Picabia, nommé *Relâche* où dansait Jean Borlin et la troupe suédoise de Rolf de Maré. C'était en 1924, entre l'époque Dada et le Surréalisme. La musique du ballet et du film était de Satie. Picabia avait griffonné quelques lignes, en manière de scénario, sur un papier à en-tête de chez *Maxim's*. Il s'agissait d'un assaut de boxe, d'une partie d'échec noyée par un jet d'eau, d'un jongleur, de danseuses, de ballons, d'un corbillard, etc., etc., terminait ainsi Picabia. » C'est cet etc. que René Clair développa, réussissant à fondre le surréalisme et l'esprit des premiers âges du film comique.

S'il ne peut raconter *Entr'acte*, René Clair évoque avec amusement le soir de la première. « Quand le public en grande tenue de gala arriva, et apprit que le spectacle n'aurait pas lieu, Jean Borlin ce soir-là étant ivre mort, il crut à une mauvaise plaisanterie de ces farceurs de surréalistes qui n'avaient appelé *Relâche* ce ballet, que pour précisément ne pas le donner. Ce fut un beau charivari de protestations furieuses, et le lendemain la cabine de l'opérateur de cinéma dut être soigneusement surveillée et protégée. Mais tout se passa bien. Le film déchaîna pourtant l'opinion. Et Alexandre Arnoux me fit récemment un grand plaisir en ayant un mot charmant. Il venait de revoir *Entr'acte* et me dit : « Ce film est aussi jeune » qu'au premier jour, on a toujours envie de le siffler. » Il suscita aussi des enthousiasmes inattendus, comme celui de Paul Souday qui écrivit dans *Paris-Midi* : « *Entr'acte* est d'une cocasserie et d'une loufoquerie vraiment » étourdissantes. Cela seul vaut le voyage. »

Depuis tous les films de René Clair, il en a fait une soixantaine, valent le voyage, chacun le sait maintenant. Et lui qui voulait être écrivain, il aura réussi dans son art ce que cherchent les meilleurs d'entre eux : s'imposer par la personnalité de la pensée et du style. Comme le rythme d'une phrase en décèle l'auteur, la moindre image de René Clair laisse voir qu'elle est de lui.

DENISE BOURDET

LA PLANTE ET L'OISEAU

par JEAN DORST

La vie des oiseaux est intimement liée au monde végétal par des rapports nombreux et de tout ordre. La végétation leur offre des conditions d'existence favorables à l'abri des frondaisons qui les protègent des intempéries et de leurs ennemis ; elle leur fournit des matériaux divers pour l'édification de leurs nids. Mais elle leur offre surtout une gamme infinie d'aliments : les oiseaux frugivores prélèvent les fruits que la nature offre à profusion ; d'autres ne se nourrissent que de nectar, ce liquide que sécrètent de nombreuses fleurs tropicales.

En revanche certains oiseaux semblent servir les plantes dans l'accomplissement de leur cycle vital, et cela de deux manières bien différentes. Tout en prélevant son aliment favori, l'oiseau amateur de nectar se charge le plumage et le bec de pollen, cette fine poudre jaune contenue dans les étamines, et le transporte dans les fleurs qu'il visitera ensuite, assurant ainsi la pollinisation, premier temps de la fécondation florale.

D'autre part, les oiseaux frugivores contribuent pour une large part à la dissémination des espèces végétales, en transportant au loin les graines incluses dans la pulpe des baies leur servant de nourriture. Ce sont là deux aspects essentiels des rapports existant entre la plante et l'oiseau.

Les oiseaux porteurs de pollen.

Voyons d'abord comment l'oiseau est susceptible de polliniser les fleurs qu'il visite sur un exemple précis. Transportons-nous dans une forêt brésilienne, dont les arbres majestueux portent au creux de chaque branche des plantes épiphytes [1], aux fleurs parées de riches couleurs. Au milieu de sa corolle vivement colorée, chacune de ces fleurs renferme des étamines chargées de pollen (organes mâles), et tout au centre, un pistil, extrémité de l'organe femelle de la fleur. Au fond de la coupe florale sourdent des gouttes limpides de nectar. Ce sont ces fleurs que vont venir butiner les oiseaux-mouches aux colorations métalliques somptueuses. Ces petits oiseaux au bec allongé, pourvus d'une langue

1. Une plante *épiphyte* est fixée sur une autre.

protractrice dont les bords s'enroulent sur eux-mêmes pour former un tube allongé, viennent butiner devant chaque fleur avec un battement d'ailes si rapide que celles-ci sont à peine perceptibles. Le colibri plonge sa langue au fond de la corolle et aspire avidement le liquide nourricier ; mais son front et sa gorge rencontrent les étamines, et les minuscules grains de pollen que celles-ci renferment viennent adhérer aux barbules de leurs plumes. Sa ponction finie, l'oiseau-mouche quitte la fleur d'un mouvement brusque et va plus loin, éternel affamé, continuer sa collecte alimentaire. En pénétrant dans d'autres fleurs, il laisse inévitablement quelques grains de pollen sur l'extrémité du pistil, enduit d'un liquide gluant bien propre à les retenir. Ce sont ces grains de pollen qui germeront sur le pistil et iront féconder les ovules de la fleur, pour donner les graines nécessaires à la propagation du végétal.

Voici un bel exemple d'association entre la plante et l'animal, de symbiose pour employer le langage des biologistes, la plante assurant la nourriture de l'oiseau qui en échange se charge de sa pérennité.

Mais, objectera-t-on... pourquoi ce procédé compliqué ? Dans la fleur, pistil et étamines se côtoient et à chaque balancement de la fleur dans le vent, les grains de pollen sont projetés sur l'organe femelle. Pourquoi faire intervenir l'oiseau ? Nous comprendrons cette action si nous nous rappelons que beaucoup de fleurs sont unisexuées, les fleurs mâles étant même parfois portées par des pieds différents de ceux qui portent les fleurs femelles (plantes dioïques). D'ailleurs même dans les fleurs hermaphrodites, la maturité des étamines et du pistil n'est pas toujours simultanée, de sorte que la fleur est successivement mâle et femelle, ou inversement, donc physiologiquement unisexuée. De plus les botanistes connaissent un très grand nombre de plantes qui ne fructifient que si elles ont été fécondées par un pollen autre que le leur. Dans tous ces cas, le rôle de l'oiseau est primordial ; le transport du pollen, qu'il assure d'une manière si efficace pour toutes les fleurs susceptibles de lui fournir du nectar, sert la plante dans l'accomplissement de son cycle.

Il est évident que le vent qui balaye les fleurs et se charge de la poudre impalpable du pollen peut, lui aussi, assurer le transport pollinique (beaucoup de plantes sont dites anémophiles, le vent se chargeant de leur fécondation, telles les graminées) ; certains insectes, eux aussi visiteurs assidus des fleurs, se chargent les poils de grains de pollen qu'ils transportent de fleur en fleur et sont, eux aussi, des agents de pollinisation (il y a des plantes qui sont presque exclusivement fécondées par les insectes : par exemple, les aconits).

Les oiseaux ne jouent ce rôle d' « intermédiaires » que dans les pays tropicaux ; dans nos régions tempérées, leur action pollinisatrice paraît très réduite. Mais, dans les pays chauds il arrive que leur action soit non seulement utile mais indispensable au développement de la fleur. Tel est le cas pour certaines espèces de guis de l'Inde, les *Loranthus*, qui vivent comme notre gui indigène en parasite de nombreux arbres. La corolle

de ces guis reste close, les pétales s'appliquant les uns contre les autres et formant ainsi un tube contenant les étamines et le pistil. Cette fleur ne s'ouvre que si une pression mécanique extérieure la fait en quelque sorte « exploser ». Ce sont de tout petits oiseaux nectarivores qui paraissent se charger de cette opération, des nectariniens ou soui-mangas, les *Cinnyris*. Ces oiseaux vont de branche en branche, pressant entre leurs mandibules l'extrémité des fleurs fermées, qui s'ouvrent aussitôt, et au fond desquelles ils plongent leur bec, en quête du nectar sucré. Mais pendant ce temps, les étamines qui se sont dressées se frottent contre les plumes de la tête, et permettent aux grains de pollen d'adhérer au plumage. Les oiseaux qui vont de fleur en fleur se chargeront ainsi de la pollinisation de celles-ci. Le rôle de ces petits nectariniens semble indispensable au développement des fleurs : si on recouvre en effet celles-ci d'une gaze transparente, empêchant les oiseaux d'accéder à la fleur, on constate qu'elles ne fructifient pas [1].

D'autres plantes sont encore servies par les oiseaux dans leur cycle biologique. C'est ainsi que les eucalyptus d'Australie sont en grande partie pollinisés par les loriquets, jolis petits perroquets aux vives couleurs. Ces oiseaux vivent en troupes nombreuses et bruyantes et se tiennent très fréquemment dans les eucalyptus. Les fleurs de ceux-ci forment des coupes bordées par une véritable couronne d'étamines. Pendant que le loriquet lèche le nectar dont cette coupe est pleine, il se charge les plumes de pollen qu'il ira disséminer sur les autres fleurs, assurant ainsi la pollinisation des eucalyptus en échange de la nourriture offerte par ceux-ci. D'autres oiseaux nectarivores, tels les méliphages (passereaux dont le nom traduit le régime nectarivore), et les oiseaux à lunettes (les *Zosterops* doivent leur nom à un anneau de plumes blanches entourant l'œil) fréquentent eux aussi les fleurs d'eucalyptus, en compagnie d'ailleurs de petits marsupiaux attirés par le liquide sucré, et ont donc sans doute un rôle plus ou moins important dans la pollinisation de ces arbres.

La plupart des oiseaux que nous avons rencontrés jusqu'ici transportaient le pollen sur la tête et la gorge, ces parties du corps entrant le plus souvent en contact avec la fleur. Ceci est en particulier vrai pour les colibris qui jouent un grand rôle dans la pollinisation des fleurs sud-américaines, étant tous des nectarivores presque stricts, bien qu'agré-

1. Cette expérience n'a cependant pas convaincu tous les observateurs, dont certains ont avancé que le fait de mettre une gaze autour des fleurs avait évidemment empêché la fructification, mais n'avait pas prouvé le rôle indispensable de l'oiseau. Car la gaze arrête non seulement les oiseaux, mais aussi les insectes et même le vent, qui peuvent éventuellement eux aussi provoquer l'ouverture de la fleur. Quoi qu'il en soit les nectariniens qui fréquentent aussi assidûment ces fleurs ont un rôle de tout premier plan dans la fécondation de ces guis indiens, même si leur intervention n'est pas absolument indispensable. Ajoutons que les mêmes faits ont été retrouvés dans des espèces voisines de plantes et d'oiseaux en Afrique du Sud.

mentant leur régime de nombreux insectes. D'autres parties du corps de l'oiseau sont cependant susceptibles de transporter elles aussi des grains de pollen, tel le dos de ces mêmes colibris dans le cas des *Marcgravia*, lianes sud-américaines aux curieuses adaptations florales. Les fleurs de ces plantes sont en effet disposées en grappes si condensées qu'elles paraissent toutes rayonner autour de l'axe central que forme le pédoncule. Sous cette couronne est placée une série d'outres emplies de nectar qui attirent évidemment les oiseaux nectarivores, en particulier les colibris. En prélevant le liquide sucré, ces oiseaux frottent leur dos contre les étamines des fleurs placées au-dessus d'eux ; ils se chargent ainsi des grains de pollen qu'ils iront distribuer sur le pistil d'autres fleurs au gré de leurs rencontres [1].

Oiseaux porteurs de graines.

La pollinisation n'est cependant pas le seul service rendu à la plante par l'oiseau qui se charge aussi de la dissémination de nombreux végétaux en transportant leurs graines. Ce rôle est évidemment plus prosaïque que celui que nous venons de voir, car il ne s'agit plus de la fleur aux brillantes parures devant laquelle vient bourdonner l'oiseau.

La nature a confié à de multiples agents le soin de distribuer les semences végétales. Le vent en dissémine un grand nombre, surtout lorsqu'il s'agit de graines petites, légères et pourvues d'ailes ou d'aigrettes variées.

Mais beaucoup de plantes s'en remettent aux êtres vivants pour être transportées au loin ; leurs semences possèdent des appendices qui s'accrochent aux poils des animaux et même aux vêtements des hommes (fruits d'aigremoine, par exemple), comme on le constate souvent en automne après une promenade dans les champs. Tous les animaux ont leur part dans le transport des semences : mammifères dont le pelage offre une prise facile, insectes (en particulier les fourmis qui transportent des graines riches en huile dont elles sont friandes et en laissent choir sur leur route) ; les oiseaux semblent cependant prédestinés au rôle de disséminateurs en raison de leurs déplacements de grande envergure. Ceci est en particulier vrai pour les migrateurs.

Au point de vue biologique, plusieurs cas sont à envisager dans cette *ornithochorie*, car tel est le nom scientifique qu'on applique au transport de semences végétales par l'oiseau.

Un premier cas est relativement simple, car il ne s'agit au fond que d'une action mécanique où l'oiseau est passif. Un grand nombre de semences sont pourvues d'organes d'accrochage plus ou moins diffé-

1. On a cru pendant longtemps que l'oiseau était absolument indispensable à la fructification de ces *Marcgravia*. Des expériences précises ont prouvé cependant qu'une gaze isolant la grappe florale n'empêchait pas complètement la fructification, ce qui démontre que ces fleurs peuvent être autofécondes, et que le rôle de l'oiseau, si important qu'il puisse être, n'est pas absolument nécessaire.

renciés, qui permettent au végétal de se fixer aux plumes. Remarquons toutefois que le plumage de l'oiseau est parfois trop lisse pour permettre une fixation facile, car les plumes sont souvent appliquées étroitement les unes contre les autres, comme des squames homogènes [1].

Le plumage n'est pas la seule partie du corps de l'oiseau susceptible de transporter des germes végétaux. Leurs pattes se chargent de la boue des sols détrempés que fréquentent principalement les oiseaux limicoles et les canards ; or cette boue contient de très nombreuses graines, comme l'a déjà montré Darwin qui trouva sur les pattes d'une perdrix quatre-vingt-deux plantes en puissance retenues par de la terre séchée.

Ajoutons d'ailleurs que certains petits crustacés d'eau douce sont dispersés de la même manière par les oiseaux dont les pattes transportent les œufs collés par de la boue. Loin de tuer les œufs, la dessiccation, qui intervient nécessairement au cours du transport, paraît au contraire aider à leur maturation, car, par une adaptation curieuse, ces œufs ne peuvent se développer que s'ils ont été au préalable desséchés.

Le deuxième mode de transport de graines par les oiseaux est plus compliqué. Nous pensons aux cas où l'oiseau recherche certains fruits pour s'en nourrir, mais dont il perd quelques-uns au cours de son repas ; les graines s'en échappent et germent en disséminant ainsi l'espèce végétale.

Le plus bel exemple est celui qui lie en Afrique le palmier à huile et le classique perroquet gris et rouge, dit perroquet Jaco, que l'on voit si souvent tenu en cage. Dans un grand nombre de pays africains, le palmier à huile ou elæis ne donne pas lieu à une véritable plantation. Le planteur se contente d'entretenir les arbres qui se trouvent dans leur milieu naturel ; c'est en somme un arbre fruitier sauvage, qui pousse souvent loin de toute habitation humaine. Les principaux propagateurs à travers la forêt sont sans contredit les oiseaux, et en tout particulier ces perroquets Jacos auxquels cet arbre fournit leur nourriture. Dès le matin, ces oiseaux se dirigent vers les précieux arbres et se mettent à extraire les noix du régime où elles sont fixées en faisant effort de leur bec puissant. Puis chacun s'installe sur une branche, et, tenant sa noix dans sa patte, se met en devoir de la décortiquer. Il n'est pas rare qu'un oiseau s'envole

1. Le pelage des mammifères offre à ce point de vue plus de possibilités en raison de l'intrication des poils. Telle la toison des moutons qui transportent un grand nombre de plantes de pâturage en pâturage. Les botanistes connaissent dans le Midi de la France une véritable flore des routes de transhumance, comprenant des plantes que les moutons ont transportées à leur insu et qu'ils ont abandonnées au gré des chemins lors de leur migration saisonnière.

Les moutons disséminent d'ailleurs, même après leur mort, de nombreuses espèces végétales. Le séchage et le blanchiment des laines importées d'Égypte, d'Amérique du Sud et d'Australie se faisaient autrefois sur des prés où on les étalait après lavage. Or ces toisons contenaient des semences de nombreuses plantes de leur patrie d'origine qui tombaient sur le sol et donnèrent naissance à une florule adventice dont certains éléments se font définitivement acclimatés. Au début du XIXe siècle déjà, le botaniste Candolle avait constaté ces faits curieux sur les prés à laine de Montpellier.

en emportant un fruit qu'il ne tarde pas à laisser tomber, avec l'« absence de suite dans les idées » qui caractérise les perroquets, si toutefois cette expression peut être employée en pareil cas. Il en résulte évidemment la multiplication et la dissémination de l'elaeis, d'une manière d'autant plus efficace que ces oiseaux sont très nombreux. Il s'agit encore en pareil cas d'une véritable symbiose, l'animal assurant la multiplication de la plante qui lui fournit en échange un aliment de choix. Il y a superposition presque absolue des aires d'habitat de l'oiseau et du palmier à huile, les forêts sans elæis n'abritant pas de perroquets gris et inversement. Ce rôle disséminateur n'a d'ailleurs pas échappé aux indigènes, souvent fort bons observateurs en matière d'histoire naturelle, et certaines légendes gabonaises racontent comment le créateur a chargé le perroquet gris de la dissémination du précieux palmier à huile.

Ajoutons que si le perroquet gris est le principal consommateur de noix d'elæis, d'autres oiseaux aussi les apprécient beaucoup ; certains rapaces même, auxquels on prêterait plus volontiers un régime carnivore, consomment régulièrement ces fruits et sont par conséquent eux aussi susceptibles de disséminer les noix au cours de leur repas.

On groupe dans un troisième ensemble les cas où la semence est transportée à l'intérieur du corps de l'oiseau. Celui-ci consomme un fruit, une baie par exemple : les enveloppes charnues et la pulpe sont digérées par l'animal, alors que les graines dures et protégées par des enveloppes impénétrables aux ferments digestifs sont expulsées avec les excréments. Elles pourront germer et donner de nouveaux pieds du végétal qui aura ainsi été propagé par l'oiseau. Loin d'amoindrir les facultés germinatives des graines, en détruisant plus ou moins l'embryon végétal, le passage à travers le tube digestif de l'oiseau leur est même favorable. Les sucs digestifs ramollissent en effet les téguments qui s'ouvriront plus facilement sous la poussée de la plantule. Leur action s'apparente à la pratique horticole qui consiste à plonger les graines dans des solutions acides dans le but de faciliter la germination en diminuant la résistance des enveloppes coriaces qui entourent de nombreuses semences.

C'est ainsi que les fermiers anglais, connaissant bien cette propriété, la mettent à profit quand ils veulent édifier une haie. Ils nourrissent des dindons avec des baies d'aubépine, puis sèment les graines rejetées avec les excréments. Ces semences se développent bien plus rapidement après leur passage dans le tube digestif de l'oiseau que si elles avaient été semées directement.

Un exemple classique est celui de la dissémination du gui. Nous avons vu que dans certaines régions tropicales, les guis étaient pollinisés par les oiseaux. Or ces mêmes plantes et cela dans tous les pays du globe, sont disséminées par la gent ailée. Suivant les contrées, les espèces de guis et d'oiseaux changent, mais partout subsiste leur association.

En France, le gui, qui pousse en abondance en parasite sur les pom-

miers, est propagé principalement par la grive Draine, grande consommatrice de baies de gui, ce qui lui a d'ailleurs valu son nom scientifique de *Turdus viscivorus* (latin *viscum*, gui) ; la grive ingère ces fruits dont les graines se retrouvent intactes dans ses excréments. Si ces derniers tombent sur une branche, ils y collent les semences qui germeront et donneront un nouveau pied de gui. Remarquons d'ailleurs que la gentille fauvette à tête noire contribue elle aussi à la propagation du végétal parasite dont elle apprécie beaucoup les baies. Elle rachète heureusement ce méfait par maintes actions utiles, notamment en nous débarrassant de nombreux insectes.

Un autre exemple bien connu de dissémination par les oiseaux est celui des noix de muscade que les pigeons frugivores ont dispersées dans un grand nombre d'îles de l'ancien monde, et notamment aux Moluques. Certains d'entre eux ont d'ailleurs été appelés *Muscadivora* pour rappeler ainsi leur goût prononcé pour ces fruits, dont ils rejettent la volumineuse graine qui germe en multipliant le végétal.

La dissémination du « pimento », cette plante qui produit ce qu'on appelle vulgairement les « quatre-épices », est, elle aussi, assurée par les oiseaux. Quand un planteur jamaïquain veut étendre sa plantation, il se contente de défricher un terrain au voisinage de celle-ci. Après les pluies, le sol est recouvert de jeunes pousses de pimento qui ont germé des graines rejetées par les oiseaux qui se sont nourris des fruits de cet arbre.

Et d'ailleurs point n'est besoin de sortir de notre pays. De nombreuses plantes indigènes communes, ronce, lierre, chèvrefeuille, troène, sorbiers, sont propagées par les oiseaux, tels que merles, grives et rouges-gorges, grands amateurs de leur pulpe sucrée, mais qui rejettent leurs graines avec leurs excréments.

Ces exemples de pollinisation et de dissémination par les oiseaux représentent quelques-uns des rapports entre la gent ailée et le monde végétal. Quelle est l'importance de cette sorte d'association au point de vue de l'équilibre biologique dans la nature ? Envisagé sous l'aspect restreint de l'économie humaine, certaines de ses actions sont manifestement nuisibles, comme la dissémination des guis, plantes parasites qui portent préjudice aux arbres fruitiers ; d'autres sont au contraire utiles, comme la propagation du palmier à huile. Mais il faut surtout insister sur le rôle considérable des oiseaux dans la vie des plantes sauvages. Leur intervention n'est sans doute jamais absolument nécessaire pour assurer la pérennité des espèces végétales qui pourraient être pollinisées et propagées par d'autres agents. Toutefois, si l'association à bénéfice réciproque de l'oiseau et du monde végétal n'a rien d'absolu, ces animaux contribuent néanmoins dans une mesure appréciable au maintien et à la régénération du tapis végétal qui recouvre le globe.

JEAN DORST,
sous-directeur au Muséum.

par THIERRY MAULNIER

LA « CRISE » DU T.N.P.

On a beaucoup parlé, ces dernières semaines, d'une « crise » au Théâtre National Populaire, on a même à ce sujet mis en cause la direction assurée depuis un an et demi par Jean Vilar. Le fait est qu'il s'agit d'une situation assez confuse, dans laquelle il serait peut-être bon d'essayer de voir un peu plus clair.

Rappelons un passé tout proche. Jean Vilar, jeune metteur en scène (il a aujourd'hui à peine atteint la quarantaine) se fait connaître, il y a une dizaine d'années par un spectacle composé de *Césaire*, de Jean Schlumberger, et d'*Orage*, de Strindberg : spectacle remarquable par la rigueur, la sobriété, la netteté du dessin, l'unité du style, la tension constante d'un jeu sans emphase et sans éclats inutiles, le poids des paroles et des silences. Dès lors, il est de ceux avec qui l'on compte, sur qui l'on compte. Il continue. Il monte plusieurs œuvres scandinaves, parmi lesquelles *la Danse de Mort*, avec le même soin et le même bonheur. Il échoue avec le *Don Juan* de Molière, mais il emporte l'adhésion générale avec *Meurtre dans la Cathédrale*, de T.S. Eliot, au Vieux Colombier, avec un décor et des costumes admirables de simplicité, de noblesse, d'efficacité théâtrales, dont l'auteur est Léon Gischia, désormais décorateur en titre de Jean Vilar. Il échoue de nouveau avec une pièce d'Arthur Koestler, mais cette fois, ce n'est pas, comme pour *Don Juan*, l'interprétation même de l'ouvrage qui est en cause : c'est la pièce qui se montre incapable d'atteindre le public, d'autant moins empressé à venir occuper les places qu'il s'agit d'une salle inconnue, dans un quartier excentrique.

Entre temps, Jean Vilar a été chargé d'organiser chaque année les représentations théâtrales du « festival d'Avignon ». Alors que sa carrière parisienne, après un début brillant, est lente et difficile, à Avignon il triomphe sans discussion. L'éclat de ses spectacles pour les yeux, un souci du style, une volonté de rigueur et d'unité qui tranchent avec l'improvisation souvent scandaleuse et la routine des spectacles de plein air, d'excellents interprètes, une utilisation magistrale des lumières dans le paysage de prière du Palais des Papes, la splendeur décorative des costumes de Léon Gischia font de chaque « festival » d'Avignon un des

grands événements dramatiques de l'année. On y court de Paris, de l'étranger. Des pièces rarement jouées de Shakespeare, *le Cid*, les œuvres d'auteurs modernes inconnus, l'*Œdipe* de Gide sont joués avec éclat dans cette fête annuelle du théâtre.

Pourtant, il y a certains pièges dans le théâtre de plein air. La fameuse « magie des nuits provençales », le crédit dont disposent le metteur en scène et les acteurs du fait du caractère solennel de la cérémonie théâtrale risquent de faire oublier que le public des salles parisiennes est plus sévère, moins facile à conquérir. Les conditions mêmes dans lesquelles sont préparés, par nécessité, les spectacles d'Avignon — il faut mettre sur pied trois œuvres, souvent monumentales, en un peu plus d'un mois de travail effectif — font que Jean Vilar ne dispose pas du nombre de répétitions suffisant, l'amènent à négliger un peu le terrible, l'épuisant travail sur les acteurs mêmes par lequel le metteur en scène amène ses interprètes à vivre pleinement, selon le sens profond de l'œuvre, les situations dramatiques et les sentiments qu'elles déterminent : ce travail qui faisait la qualité principale de ses premiers spectacles, comme il fait la qualité des mises en scène de Pierre Fresnay, de Raymond Rouleau. Le fait est qu'il manque de temps, et que du reste cette recherche de l'exacte vie intérieure des personnages dans chacun de leurs mots et de leurs gestes n'est pas *payante* en plein air, où le public applaudit plus volontiers la beauté visuelle du spectacle, des effets brillants et superficiels, même s'ils sont parfois gratuits, la poésie du texte servie par une bonne diction. Les mises en scène de Vilar ralentissent quelque peu leur mouvement, elles sont moins serrées, elles cèdent dans une certaine mesure aux tentations du dessin extérieur, des beaux mouvements, des belles places sur la scène, des beaux effets de lumière, tandis que les acteurs, parfois inégaux — on ne trouve pas toujours qui l'on veut pour aller jouer à Avignon au milieu de l'été — sont un peu livrés à eux-mêmes quant au sentiment intérieur. Peut-être même Jean Vilar, qui est un intellectuel, qui cède un peu trop volontiers à la tentation de se faire une doctrine de ce qui n'est souvent que la dictée fortuite de certaines conditions matérielles, prend-il le parti de considérer qu'après tout c'est aux acteurs qu'il appartient de trouver leur sentiment intérieur, de bien jouer (il aime à dire que le metteur en scène n'est qu'un *régisseur*). Le fait est que, lorsque des spectacles qui ont triomphé à Avignon sont présentés à Paris — *Richard II*, *Schéhérazade* — privés de la « magie des nuits provençales » et du Palais des Papes, dans des salles dures et froides comme le Grand Théâtre des Champs-Élysées, ils n'obtiennent que des demi-succès — exception doit être faite pour l'*Œdipe* d'André Gide, admirablement monté.

Mais voici que Jean Vilar réussit deux coups d'éclat. Il associe de façon durable à ses spectacles d'Avignon, le grand acteur Gérard Philipe, qui lui apporte non seulement, à coup sûr, l'audience d'une foule immense de spectateurs nouveaux, mais aussi l'une des *présences* les plus chaleu-

reuses entre tous les comédiens contemporains, la vie, l'animation extraordinaire de son jeu. C'est, à Avignon, en 1951, un prodigieux succès. D'autre part, Jean Vilar, lui-même acteur de tout premier ordre dans les rôles où il peut prendre une distance intellectuelle à l'égard de son personnage et de la vie (Jean Vilar est le contraire d'un acteur direct), vient de jouer avec un éclat tout particulier, au théâtre de l'Atelier, à Paris, le *Henri IV* de Pirandello. Il s'est donc imposé avec tant de force à l'attention que lorsque lui est attribuée la direction du Théâtre National Populaire, au cours de ce même été 1951 où Gérard Philipe vient d'ajouter un lustre nouveau à ses spectacles d'Avignon, personne ne peut dire qu'il s'agisse là, pour un metteur en scène encore jeune, d'une chance imméritée.

Voilà donc Jean Vilar chargé de l'admirable tâche, de la tâche apostolique, presque écrasante, de conquérir au théâtre — non au pur théâtre de divertissement, non à l'opérette ou à la comédie légère, mais au grand théâtre, au théâtre littéraire, aux plus hautes œuvres classiques ou contemporaines, françaises ou étrangères —, l'immense public des Français de condition modeste, les « masses » que l'art dramatique a laissées à l'écart. Jean-Louis Barrault lui-même n'a pas vu s'ouvrir, à la Comédie Française ou à Marigny, un horizon d'une pareille ampleur. Jean Vilar s'attelle aussitôt, avec des moyens financiers considérables, avec des facilités de toutes sortes, mais aussi avec, devant lui, des problèmes artistiques, techniques et administratifs d'une complexité extrême, à son formidable travail.

Il a le vent en poupe. La presse lui est favorable. Les critiques lui donnent le crédit qu'il mérite et sont prêts à accueillir ses erreurs mêmes, s'il commet des erreurs, avec des ménagements. En fait, il ne peut pas n'en pas commettre. Il doit, dans la saison, monter plusieurs grands spectacles, organiser cent cinquante ou deux cents représentations en banlieue et en province, souvent dans d'énormes salles plus faites pour des meetings politiques ou des fêtes locales que pour l'intimité de la communion théâtrale, prendre en mains l'énorme machine de Chaillot. Le théâtre de Chaillot lui-même est le plus dangereux des obstacles : trop grand, froid, laid, d'une acoustique plus que médiocre, avec ses escaliers roulants et ses couloirs qui semblent ceux de quelque métro démesuré. Il faut être juste, peser le pour et le contre : d'un côté des moyens financiers et des appuis officiels considérables ; de l'autre un public inconnu à conquérir, dont on ne sait presque rien, une œuvre immense à construire depuis les fondements, et des moyens techniques aussi mal adaptés que possible au théâtre de qualité, tels que nous avons accoutumé de le concevoir.

Or, au bout d'un peu plus d'un an, Jean Vilar a à peu près exécuté le programme qu'il s'était fixé pour ce laps de temps. Il a donné à Paris, autour de Paris et en province, deux spectacles classiques, *le Cid* d'Avignon avec Gérard Philipe, *l'Avare* sans Gérard Philipe ; une œuvre

étrangère contemporaine, *Mère courage* de Bertold Brecht ; une œuvre étrangère du XIXe siècle, *le Prince de Hombourg*, de Kleist ; une œuvre française contemporaine « d'avant-garde », *Nucléa* d'Henry Pichette ; en outre, *Lorenzaccio* au festival d'Avignon, avec un succès immense ; une reprise de *Meurtre dans la Cathédrale* ; et *la Mandragore* de Machiavel dans une adaptation moderne très libre d'un autre auteur « d'avant-garde », Jean Vauthier. Dans l'ensemble, ces spectacles, qui bénéficiaient de la réputation de Jean Vilar, de la célébrité de Gérard Philipe, d'un grand mouvement de curiosité, et souvent de leur qualité intrinsèque, ont été accueillis par le public auquel ils s'adressaient, avec des places à prix modique, et peut-être encore plus par le public habituel du théâtre, avec une faveur dont témoigne le chiffre des recettes.

Pourtant, il y a un malaise. Pourtant, Jean Vilar a épuisé une bonne part du crédit dont il disposait auprès des pouvoirs publics, de la presse, et de nombreux critiques parlent aujourd'hui de ses spectacles avec plus de sévérité que naguère. On lui fait des reproches quant au choix de son répertoire. Ils ne me semblent pas absolument justifiés. Bien sûr, il a manqué au programme du Théâtre National Populaire un Racine (je crois que Jean Vilar n'a pas une très grande envie de monter un Racine), et ce que j'appellerai un grand classique contemporain, Claudel, ou Montherlant par exemple. Mais pour monter une pièce de Claudel ou de Montherlant, encore faut-il l'avoir, et du reste on ne peut tout faire en quinze mois. Un mélodrame romantique français? J'aime mieux *le Prince de Hombourg* qui a été, du reste, en même temps que la révélation d'un chef-d'œuvre, la plus belle réussite de mise en scène de Jean Vilar au cours de ces quinze mois. La *Mère Courage* est plus discutable, d'abord parce que cette œuvre d'un écrivain communiste a paru avoir été choisie pour donner des gages à l'extrême-gauche (Jean Vilar se défend de faire de la politique, mais il lui était difficile, malgré qu'il en eût, peut-être, de ne pas se compromettre quelque peu, pour ses représentations dans la banlieue parisienne, avec des municipalités communistes, avec les syndicats de la C.G.T., et la presse communiste a fait tout ce qu'elle a pu pour souligner cette compromission), ensuite et surtout parce que *Mère Courage* n'est pas un très grand chef-d'œuvre et parce que la représentation, lourde et lente, a détruit le rythme et la vivacité picaresques d'une pièce exactement adaptée au talent de Grenier-Hussenot, ou de Vitaly. Quant à *Nucléa*, que je n'aime pas, cette pièce a été, pour Gérard Philipe l'occasion d'une mise en scène intéressante dans la tradition de Piscator et de Meyerhold, et le choix pouvait se justifier à titre expérimental.

Il est certain que Jean Vilar s'est fait plus de mal par quelques erreurs que j'appellerai diplomatiques : non seulement les sympathies communistes avouées de son associé Gérard Philipe, mais certaines déclarations qui ont paru provocantes ou méprisantes au sujet des autres metteurs en scène ou des auteurs contemporains ; et d'une façon plus générale

une certaine attitude, quelque peu dédaigneuse, à l'égard de tout ce qui dans le théâtre français de ce temps, n'était pas le Théâtre National Populaire de Jean Vilar. Est-ce la faute de Jean Vilar, est-ce la faute de certains de ses amis ou partisans. Le fait est que le succès, acquis ou escompté, de l'entreprise de Jean Vilar a été présenté comme celui d'une « révolution » théâtrale, par l'effet de laquelle presque tout ce qui se fait en dehors de Jean Vilar serait désormais frappé d'une sorte de démonétisation : déprécié ou périmé.

Or, j'avoue que je ne vois pas en quoi cette révolution théâtrale consiste, et il me semble que sa doctrine, si doctrine il y a (rien n'est plus redoutable qu'une doctrine en matière théâtrale : nous sommes des manuels, disait Jouvet) n'est que la mise en forme intellectuelle de données somme toute fortuites. De ce que le style imposé par le cadre de plein air d'Avignon, et par l'immensité désertique de Chaillot ou des salles des fêtes de banlieue, ont pourvu Jean Vilar dans une certaine direction loin du « théâtre à l'italienne » avec sa rampe, ses rideaux, sa scène-cage, son public resserré autour de la scène pour une communion plus étroite grâce à des balcons en fer à cheval superposés, il ne résulte en aucune façon que le théâtre à l'italienne, les metteurs en scène, les auteurs et les acteurs qui travaillent pour lui soient désormais une survivance anachronique. Le style théâtral hérité de Gordon Craig, de Copeau et de Stanislawski, adapté par Jean Vilar, à la solution de problèmes particuliers, ne convient pas à tout le théâtre, ni même à tout le « grand théâtre », il n'est pas le lieu des seuls événements dramatiques valables de l'époque, et il est sans doute incompatible avec beaucoup d'œuvres qui ont besoin d'une définition précise du lieu de l'action, d'un décor « habitable » et d'un espace clos (non seulement la comédie « bourgeoise », mais Molière, et Racine, et Musset). En outre, il semble bien favoriser ce relâchement du rythme, cet affaiblissement de la tension intérieure, ce glissement vers la solennité, et vers les effets un peu trop visuels, qui apparaissent dans certaines mises en scène de Jean Vilar. Je ne suis pas loin de penser, pour ma part, que beaucoup d'œuvres classiques et modernes, loin d'être plus à l'aise dans le « théâtre de masses », souffrent souvent d'être jouées dans des cadres trop vastes. Le Palais-Royal conviendrait mieux à Racine que la Comédie-Française. Ce qui n'ôte rien ni au talent éblouissant de Gérard Philipe dans *le Cid* (en dépit d'une distribution inégale), ni à l'admirable spectacle qui nous fut donné la saison dernière avec *le Prince de Hombourg*.

Il s'agit de garder la mesure, de ne pas donner à Jean Vilar une sorte de dictature ou de droit de prééminence sur tout le théâtre contemporain — et de reconnaître la qualité de ce qu'il réalise. Lui signaler des faiblesses ou des dangers est la fonction même des critiques, et l'intérêt très grand de ses entreprises.

THIERRY MAULNIER

LES LIVRES D'HISTOIRE

par Pierre Audiat

ESPOIRS ET CHIMÈRES DES BONAPARTE

Dans *la Revue de Paris* du 15 décembre 1939, M. Ernest d'Hauterive avait mis en lumière l'intérêt que présenterait la publication des mémoires laissés par Marchand qui fut le dernier valet de chambre de Napoléon. Rien ne s'opposait d'ailleurs à cette publication, sauf la volonté de M. Desmazières, petit-fils de Marchand, qui, froissé de la désinvolture avec laquelle Frédéric Masson, emporté par une passion d'érudit, avait, contrairement à sa promesse, fait prendre, en une nuit, copie du manuscrit, résolut de mettre sous le boisseau ce trésor familial. Heureusement avant sa mort, gagné par la science et la courtoisie de M. Jean Bourguignon, membre de l'Institut, qui fut longtemps conservateur du Musée de Malmaison, il avait consenti à ce que les mémoires de son aïeul vissent le jour. C'est cette édition que nous procure aujourd'hui M. Jean Bourguignon, enrichie des notes indispensables au lecteur qui n'est pas un spécialiste de l'histoire napoléonienne. Le tome I [1] concerne l'abdication, l'exil à l'île d'Elbe, les Cent Jours, Waterloo, la montée à bord du *Bellérophon*, première étape vers Sainte-Hélène ; le tome II nous montrera l'Empereur cloué sur le rocher de la « petite île ».

Il ne faut pas attendre de Marchand ce qu'il ne peut donner : des vues pénétrantes sur la politique ou la psychologie de Napoléon, des tableaux brillants ou dramatiques. Non que Marchand, qui servira parfois de secrétaire à l'Empereur, soit dépourvu de culture et de finesse, mais promu fort jeune à ses fonctions, après que le valet de chambre en titre Constant eut en 1814 abandonné son maître, il manquait de l'expérience nécessaire pour interpréter les signes du langage secret que

1. *Mémoires de Marchand*, t. 1 (Plon, édit.). Des extraits de ces mémoires ont paru dans *la Revue de Paris* de Février, Mars, Avril 1952.

parlent les grands politiques et les grands hommes. On ne trouve pas non plus, sauf exceptions, dans ces mémoires, ce qu'on pouvait y attendre : des détails sur la vie intime de Napoléon et de son entourage, les commérages, décorés du nom plus noble d'anecdotes, dont sont friands les historiens eux-mêmes. Non seulement la vénération que Marchand a pour l'Empereur lui interdit de s'abaisser à de telles indiscrétions, mais encore écrivant vers 1840 avec « la mémoire du cœur », alors que son dévouement lui a valu le titre de comte — que confirmera Napoléon III — il se juge tenu à la réserve et, en certains cas, au silence. Mais précisément son témoignage est important, voire irremplaçable lorsqu'il décrit les événements comme il les a vus, sans qu'il se préoccupe de savoir s'ils serviront ou desserviront son héros. Il nous livre, pour ainsi dire à son insu, des secrets de valeur.

Ainsi il nous donne une image directe de la confusion et du désarroi inouïs qui régnèrent dans la troupe et dans l'état-major au soir de Waterloo. Ailleurs il apporte sa contribution à la question controversée : les Alliés, particulièrement Metternich et Talleyrand, étaient-ils avertis de la tentative d'évasion hors de l'île d'Elbe et ont-ils laissé s'engager leur prisonnier dans ce qu'ils croyaient être un piège? Enfin, à notre surprise, apparaît un Napoléon rien moins que réaliste, accroché à des espérances peu raisonnables et nourrissant jusqu'à la fin les illusions qui le perdront. Rien n'est plus significatif que les lenteurs, les tergiversations, les pourparlers de l'empereur après Waterloo ; il ne se décide pas à quitter Malmaison, il fait de longues haltes sur la route qui le conduit à Rochefort ; il s'exalte aux moindres signes de popularité ; ce n'est même pas un miracle qu'il attend, c'est un rappel, sinon comme chef d'État, du moins comme chef militaire. Pareillement s'il se met entre les mains de l'Angleterre, c'est que rien ne peut abolir en lui l'idée qu'il est et restera l'égal des têtes couronnées et qu'un sort malheureux doit lui valoir le secours de ses pairs. Dans les mémoires de Marchand, coulant à petit bruit, se reflètent toutes les chimères envolées.

— Le 6 mars 1815, Napoléon partit de Gap en direction de Grenoble. Marchand note : « *La population entière était sur le passage de l'Empereur et faisait éclater sa joie en criant : A bas les droits réunis ! Vive l'Empereur !* » Cri à la vérité surprenant, lorsqu'on sait que « les droits réunis » étaient un impôt institué sous l'Empire et non sous la première Restauration. Les « droits réunis », fort impopulaires, avaient autant que la conscription détourné les masses du régime impérial. Le premier soin du comte d'Artois, lorsqu'en avril 1814 il prit possession du royaume en attendant l'arrivée de son frère Louis XVIII, avait été, précisément, de proclamer que « les droits réunis » seraient abolis. Quelle imprudence! quelle légèreté! Le futur Charles X oubliait qu'en matière d'impôts tous les régimes sont solidaires et que, monarchie, empire ou république, le contribuable reste le contribuable. La Première Restauration subit le choc en retour des espoirs qu'elle avait témérairement suscités.

Louis XVIII ne voulant point supprimer un impôt qui alimentait principalement le Trésor, ne tint pas les promesses du comte d'Artois. D'où un mécontentement général dont le grand Revenant devait profiter.

Toutes les erreurs qu'accumula la première Restauration sont recensées, analysées, commentées avec une lucidité impitoyable dans le quinzième tome de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Louis Madelin, de l'Académie française : *L'Interrègne impérial* [1]. Il est certain que la maladresse des ultras, bien qu'elle ait été atténuée par la finesse de Louis XVIII, a engendré des déceptions et des rancœurs ; que la désagrégation systématique (humiliante pour des soldats chargés de gloire) de l'armée impériale fut une lourde faute et que la réapparition de ce qu'on pourrait appeler « les signes extérieurs de l'ancien régime », la morgue des gens de cour, la hauteur des gens d'Eglise, la menace qui pesait sur les ex-Jacobins, heurtèrent les sentiments — et les intérêts — d'un grand nombre de Français. Toutefois on pourrait soutenir, sans trop verser dans le paradoxe, que l'esprit de conciliation de Louis XVIII, l'abandon de toute reprise des biens nationaux et des biens du clergé par leurs anciens propriétaires, la facilité avec laquelle fut accepté le ralliement de personnalités qui avaient occupé la scène pendant la Révolution et pendant l'Empire, créèrent aussi de vifs mécontentements chez les royalistes fidèles. Si bien que sans désarmer ses ennemis la première Restauration aigrit ses propres amis.

M. Louis Madelin, rompant avec une tradition presque constante, refuse de reconnaître le « génie » de Talleyrand négociateur des traités d'armistice et de paix. On lira avec un grand intérêt la critique serrée qu'il fait des abandons consentis par le prince de la souplesse diplomatique. Sans doute Talleyrand réussit, en quelques mois, à réintroduire la France dans le concert des grandes puissances, et il fit une sérieuse brèche dans le front des Alliés, mais ces succès furent plus spectaculaires qu'efficaces et, finalement, la Prusse, dangereuse voisine, s'installa sur le Rhin.

La facilité avec laquelle Napoléon, sans effusion de sang, monta du Golfe Juan aux Tuileries — « l'invasion d'un pays par un homme », a dit Chateaubriand — créa en lui de nouvelles illusions : il crut que la France l'avait sincèrement regretté et qu'il suffirait de se montrer pacifique pour avoir la paix. Sans la repousser formellement, M. Louis Madelin n'envisage pas favorablement l'hypothèse d'une évasion truquée, bien que nous sachions aujourd'hui, grâce aux mémoires de Lebzeltern, adjoint de Metternich, que le ministre autrichien était informé du plan conçu par Napoléon pour s'enfuir de l'île d'Elbe. Peut-être les portes ouvertes de son île ne furent-elles point une machination des hommes, mais son retour triomphal ressemble bien à un piège que lui aurait tendu le Destin.

1. Hachette.

— Installée dans une gloire confortable la famille de Napoléon s'était, en dépit des appréhensions de Madame Mère, promptement accoutumée à l'idée que « ça durerait toujours ». Après la chute du seul homme de la famille qui eût du génie, ses frères et ses sœurs partagèrent presque tous l'illusion que cette chute n'était pas irrémédiable, en tout cas qu'elle ne pouvait entraîner la leur. Ils considéraient un peu, nous dit M. Charles-Roux, ambassadeur de France, membre de l'Institut, l'Italie comme leur second héritage. La France leur ayant échappé, pourquoi ne se tailleraient-ils pas, à l'exemple de Murat et de Caroline, quelques royaumes ou duchés dans la Péninsule? Beaucoup d'entre eux cherchèrent non pas un refuge mais une plate-forme à Rome, où le pape Pie VII qui avait pour les Bonaparte une faiblesse assez étrange les accueillit avec une grande bonté.

M. Charles-Roux ayant été longtemps ambassadeur au Vatican a trouvé dans les archives de l'ambassade de France et dans celles du Saint-Siège des documents, en partie inédits, d'où il a tiré le livre, curieux et souvent plaisant, qu'il vient de publier : *Rome, asile des Bonaparte* [1]. Les Napoléonides furent loin d'être des hôtes de tout repos. Ils causèrent bien des soucis au Pape et à la Curie. D'abord, par leurs réclamations et protestations qui s'accordaient mal avec les instructions des puissances alliées exigeant qu'on leur tînt la bride courte ; ensuite par l'agitation de la « seconde génération » : les fils de Lucien et de Louis, qui s'associèrent aux mouvements révolutionnaires dirigés contre les gouvernements autocratiques, à commencer par celui de Rome.

Longtemps les Bonaparte furent surveillés et même épiés par des observateurs attachés à suivre leurs faits et gestes. L'ambassade transmettait avec gravité des renseignements où il y avait pas mal de ragots et quelques vérités. Les querelles familiales, les frasques sentimentales, les disputes autour de l'héritage, longtemps attendu, de Madame Mère, les combinaisons financières du cardinal Fesch sont l'objet de rapports évidemment malveillants mais fort piquants.

LES SYSTÈMES ET LE GOUVERNAIL

La science de la politique progresse (à supposer qu'elle progresse!) par deux voies différentes : celle des philosophes et celle des hommes d'État. Elles ne suivent pas les mêmes itinéraires, elles ne sont pas toujours parallèles. Exceptionnellement il arrive que l'homme d'État soit également un philosophe ou que le philosophe ait été appelé à gouverner, mais d'ordinaire Platon n'administre pas la cité, Louis XI n'écrit pas de mémoires.

— Ce qui fait l'originalité d'Alexis de Tocqueville, dont on vient de rééditer l'ouvrage aussi célèbre que peu lu : *L'ancien Régime et la Révo-*

1. Hachette.

lution [1], n'est point dans sa méditation d'un événement historique et dans les leçons qu'il en tire, mais dans sa méthode qui était alors nouvelle. Au lieu d'appliquer sa pensée à critiquer récits et témoignages sur la Révolution, il remonte aux sources les plus humbles, aux archives locales, aux inventaires, aux actes notariés, à ces documents où dans la grisaille de la vie quotidienne s'inscrit une vérité indiscutable. Tocqueville prétend saisir l'histoire avant qu'elle ait eu le temps de composer son personnage et de prendre une attitude ; il a enseigné à ses successeurs la recherche patiente et sans éclat, la vertu des bénédictins laïques.

De son exploration il a rapporté des observations curieuses dont M. Georges Lefebvre, professeur à la Faculté des lettres de Paris, nous donne, dans une introduction substantielle, un remarquable exposé. Sans doute à la lumière de l'érudition contemporaine les thèses de Tocqueville apparaissent parfois discutables, puisque si grand qu'ait été son zèle, il n'a pu fouiller que quelques arpents. L'idée maîtresse : la centralisation même du pouvoir sous l'ancien régime, en dépossédant la noblesse de l'administration provinciale et locale, a précipité la révolution qui a, elle-même, aggravé la centralisation — cette idée ne saurait être acceptée comme un dogme, mais sur les libertés de fait existant en France avant la Révolution, sur la renonciation de la noblesse à son rôle traditionnel, sur la psychologie des divers groupes sociaux, Tocqueville a consigné mille remarques intelligentes et fines.

— La première moitié du XIXe siècle fut d'ailleurs éminemment propice à l'éclosion des théories et des doctrines politiques. A l'exception du marxisme — et encore! M. J. B. Duroselle ne démontrait-il pas récemment que dès les débuts du catholicisme social plusieurs thèmes du marxisme furent formulés? — on peut dire qu'en cette matière on n'a rien inventé. M. Dominique Bagge, en une thèse de doctorat en droit fort appréciée, a tenté de recenser les idées politiques qui avaient cours en France [2] sous la seule Restauration, c'est-à-dire de 1815 à 1830. Quelle avalanche! Quelle « orgie »! Des théocrates aux saint-simoniens en passant par les libéraux de toute nuance, les doctrinaires, les parlementaires, tous les philosophes politiques s'en donnent à cœur joie, et ne manifestent quelque hésitation qu'au moment où, par aventure, ils sont appelés dans les conseils du gouvernement.

On serait même accablé par les torrents de la dialectique si derrière les doctrines il n'y avait des hommes dont M. Bagge, en des portraits brillants, nous restitue la physionomie. Tel Benjamin Constant qui, après avoir siégé au Corps législatif et au Tribunat, se lance pour l'amour de Germaine Necker (madame de Staël) dans l'opposition à Napoléon, qui, en 1814-1815, pour les beaux yeux de Juliette Récamier, se rallie au parti royaliste constitutionnel, écrit le 19 mars 1815 dans *les Débats*

1. Gallimard.
2. *Les Idées politiques en France sous la Restauration* (Presses Universitaires).

le célèbre article : « *Je n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à l'autre* », mais qui, le lendemain, collabore avec Napoléon et rédige pour lui l'*Acte additionnel* aux Constitutions de l'Empire.

Ainsi, grâce à M. Bagge nous voyons grandir pendant la Restauration ce quatrième pouvoir qu'on appellera l'opinion publique et dont l'influence sur la politique ira jusqu'à contrebalancer et quelquefois déséquilibrer les trois autres. Dans ce livre important, qu'éclaire une savante introduction due à MM. Boris Mirkine-Guetzévitch et Marcel Prélot, on trouvera une mine de documents : analyses, citations, extraits de la presse et des débats parlementaires, propres à nourrir les controverses les plus sérieuses. Il y a là de quoi faire toute son éducation politique en chambre.

— Mais les systèmes ne sont rien, du moins pas grand-chose, quand il s'agit de prendre en mains le gouvernail. Considérez M. Édouard Herriot, aujourd'hui président de l'Assemblée nationale, membre de l'Académie française : il a été, presque à l'âge où l'on revêt la robe prétexte, maire de Lyon, puis sénateur, député, ministre, plusieurs fois président du Conseil. Il est demeuré fidèle, obstinément, à la doctrine radicale, qui place au premier plan la laïcité de l'État, la liberté individuelle, le respect de la propriété, le progrès social, l'exercice normal de la démocratie, et, par-dessus tout, l'amour de la patrie.

Très docilement lorsque son parti lui a fait un devoir de quitter le gouvernement d'Union nationale auquel il participait, il a respecté une discipline dont sans doute il réprouvait, en ce cas, les effets. Pourtant le tableau qu'il présente de son activité politique de 1914 à 1939, sous le titre *Jadis* [1], nous montre en lui non un doctrinaire attentif à ne point s'écarter du système mais un homme attaché à résoudre humainement des problèmes humains. Son intelligence, nourrie d'une culture très étendue, sa clairvoyance que ne mettent jamais en défaut les manœuvres les plus subtiles, son zèle désintéressé pour le bien public, le conduisent à soutenir des thèses et à proposer des solutions qui, quelquefois (ainsi : le remboursement des dettes de la France aux États-Unis, l'alliance avec l'U.R.S.S.) ont heurté et l'opinion et une fraction de son propre parti.

C'est que M. Édouard Herriot, de bonne heure, a observé que la politique n'est pas une science géométrique, mais un art où dominent le bon sens et la psychologie. Appliquer aveuglément des principes, quand ils conduisent à une absurdité ou à une injustice, c'est être absurde ou injuste. Il convient alors de les infléchir dans la bonne direction.

Dans les six cent quarante pages de ces mémoires politiques (car l'homme privé s'efface ici derrière l'homme d'État), on ne puisera pas seulement les leçons que le passé donne au présent : on verra, par des

1. Flammarion.

exemples concrets, à quel point gouverner en France est un métier malaisé et pour ainsi dire « impossible ». On goûtera aussi l'esprit et l'ironie qui traversent de leurs éclairs cette chronique des temps difficiles.

LES TÉMOINS DE LA DÉFENSE

La place que tient l'Allemagne dans la littérature de guerre témoigne d'un rare souci de traiter l'ennemi vaincu avec impartialité. Non seulement ses exploits militaires et ses efforts pour retarder la catastrophe qu'il avait lui-même déclenchée font l'objet de livres nombreux, remplis d'une pondération qu'on chercherait vainement dans beaucoup de ceux qui ont trait à la France en guerre, mais encore nous accueillons libéralement les œuvres où, avec plus ou moins d'adresse, des Allemands tentent une justification rétrospective. Nous sommes loin de ces procès où les témoins de la défense sont — systématiquement — écartés du prétoire...

— Si le livre de MM. Albert Vulliez et Jacques Mordal : *La tragique Destinée du Scharnhorst* [1] n'était écrit en français, et en bon français, on pourrait se demander s'il n'est dû à un survivant de la Kriegsmarine, tellement les auteurs ont le souci de ne point sous-estimer l'adversaire. On sait bien que la marine et l'aviation demeurent les gardiennes de l'esprit chevaleresque, mais à cet esprit MM. Albert Vulliez et Jacques Mordal ajoutent tout leur talent. Ils content les péripéties du drame — particulièrement le fameux épisode du croiseur allemand échappant à la surveillance de la flotte britannique qui guette sa sortie du port de Brest — avec une précision, une intensité, un mouvement qui rappellent les « marines » les plus réussies de M. Claude Farrère, telle *la Mort de l'Emden*, croiseur-fantôme de l'avant-dernière guerre mondiale. La tradition des honneurs rendus au courage malheureux se maintient — chez nous.

— Le portrait du maréchal Gœring, ce poussah gonflé de fausse bonhomie, aurait pu, sous la plume de biographes moins scrupuleux que MM. Ewan Butler et Gordon Young, prendre aisément un aspect caricatural, il n'y fallait qu'un léger coup de pouce. Point. La biographie qui vient de paraître : *Gœring tel qu'il fut* [2] est l'œuvre de deux journalistes anglais qui, correspondants de presse à Berlin avant 1939, ont vu de près l'homme, ont été reçus par lui dans ses fastueux palais, et s'attachent uniquement à retracer sa physionomie exacte.

D'ailleurs, l'impression qui ressort de ce captivant récit n'est nullement favorable. Sous la vanité et l'avidité qui s'étalent, se dissimule une

1. Amiot-Dumont.
2. Traduction par A. Ravaut et Y. Massip (A. Fayard, édit.).

cruauté foncière : l'image de Gengis-Khan hante Gœring « plus satrape que condottiere ». C'est une âme tortueuse, un rapace que pousse la cupidité jusqu'à partager avec l'auteur les droits d'un livre qui lui est consacré, et qui, en France occupée, se livre à des pillages tels que la Wehrmacht en est écœurée. La ressemblance avec le modèle est garantie — et accablante.

— De son côté, M. Georges Blond vient de produire un nouveau film qui ne le cède en rien à ceux qu'il avait tournés sur le débarquement de juin 1944 et sur les convois alliés vers l'U.R.S.S. Je dis *film* parce que ces récits, soigneusement documentés, valent d'abord par un art consommé du « montage », c'est-à-dire par le rythme et l'enchaînement des séquences. Dans cette évocation de l'écroulement de l'Allemagne nazie [1], M. Georges Blond s'est surpassé : bien qu'il n'ait utilisé que la millième partie des matériaux qui déjà sont offerts aux historiens, le lecteur a le sentiment de vivre, comme Hitler lui-même, au centre d'un drame dont, jour par jour, il suit les angoissantes péripéties jusqu'à l'embrasement final.

Le livre commence par le récit de la conjuration du 20 juillet 1944, où Hitler échappe de très peu à la bombe du colonel von Stauffenberg, et s'achève par les images apocalyptiques du bunker berlinois où traqué, mais refusant de s'évader, Hitler se suicide, entraînant dans la mort quelques-uns de ses fidèles. Mais entre le premier et le dernier tableau, la carte de l'Europe en guerre s'illumine : apparaissent successivement dans le faisceau des projecteurs le front de Normandie, le front russe, les Ardennes où le fauve blessé à mort charge une dernière fois, le Rhin franchi par surprise, la Pologne submergée par le raz-de-marée soviétique, Berlin assailli, isolé, ravagé, mais concentré dans les folles illusions de l'homme qui n'a pas cessé de croire à son génie et qui trouve juste que soit anéanti son peuple, qui ne l'a pas compris. Et à l'intérieur de chacun de ces tableaux, des scènes étonnantes : par exemple le vol du général von Greim et de l'aviatrice Hanna Reitsch atterrissant au centre de Berlin, et réussissant à en partir, tandis que la bataille et l'incendie font rage autour d'eux.

Avec une audace que justifient la sûreté de son information et ses qualités de psychologue, M. Georges Blond s'enhardit même à reconstituer des dialogues, à forger des pages de journaux intimes, à transcrire, tel un romancier, les méditations de ses personnages. Tout autre que lui s'attirerait les observations des historiens sévères, mais que ne passerait-on pas à un metteur en scène si habile? L'auteur pousse l'amour de son métier jusqu'à s'abstenir de tout jugement moral. Sa caméra fouille impartialement les extérieurs et les « intérieurs »; gangsters et policiers sont également bien photographiés, et si le crime est finalement

1. *L'Agonie de l'Allemagne* (A. Fayard).

puni, c'est que ce monstrueux fait-divers n'a pas, hélas! été inventé.

— Quoique nous ayons eu trop longtemps les oreilles écorchées par les aboiements du maître du Troisième Reich, nous voulons bien redonner la parole à Hitler qui en profite pour déverser des monologues interminables sur toute espèce de sujets. Ces propos recueillis sur l'ordre — paraît-il — de Martin Bormann nous sont aujourd'hui livrés [1] non sans avoir été, on l'imagine, tamisés, épurés, édulcorés. Rien de commun entre cette rapsodie monotone et le cynisme brutal qui donnait à *Mein Kampf* son accent. Si de temps à autre n'éclatait quelque accès de rage contre les Juifs, on douterait que le Hitler des *Libres Propos* fût le même que celui de *Mein Kampf*. Le meilleur de ce livre massif est la préface qu'y a mise M. Robert d'Harcourt, de l'Académie française qui, avec sa profonde connaissance de l'Allemagne, a su extraire de ces fades dialogues à une voix le venin caché.

— Beaucoup plus curieux est l'ouvrage du général Heusinger : *Hitler et l'O.K.H.* [2]. Le général Heusinger qui occupait des fonctions très importantes à l'état-major de la Wehrmacht, puisqu'il se trouvait à côté de Hitler lors de l'attentat du 20 juillet 1944, est aujourd'hui conseiller militaire du chancelier Adenauer. En quatre-vingts *scènes*, authentiques, reconstituées ou supposées, il déroule devant nous l'histoire des rapports de Hitler avec l'armée allemande.

Comme le dramaturge a connu directement la plupart des personnages, il leur restitue une vie, il leur donne une vraisemblance qui laissent croire à leur vérité. Si nous ne sommes pas obligés d'ajouter foi à un antagonisme constant entre Hitler et la Wehrmacht, ainsi que l'auteur nous y convie, nous assistons à la main-mise progressive de Hitler sur tous les rouages d'un organisme beaucoup plus complexe que nous ne l'imaginions. A mesure que l'état-major se détache d'un généralissime-amateur qui a cessé d'être heureux, celui-ci prend en grippe puis en horreur des serviteurs qui l'abandonnent quand les heures sombres sont venues. Franchement, ces généraux dont la soumission ou l'indocilité épousent les variations du baromètre des opérations militaires ne nous donnent pas une très haute idée de leur caractère.

PIERRE AUDIAT

1. *Libres Propos sur la Guerre et la Paix* (Flammarion, édit.).
2. Berger-Levrault.

Rue de Montmartre en hiver, par Lépine.

LE MOIS A PARIS

Rétrospectives Monticelli, Lépine et Bottini. Les prix Arches. Manessier. — Combien de charmants *petits-maîtres* — ou qu'on nomme tels — connaîtront une survie dont il n'est pas certain que bénéficie plus d'un qu'on croit aujourd'hui grand maître! Les circonstances ont fait coïncider trois expositions de qualité consacrées l'une à Monticelli (chez Henri Bénézit), les autres à Lépine (chez Daber) et à Bottini (galerie Lorenceau). Comme ces modestes souriraient de l'exhibitionnisme de nos contemporains! Monticelli, dont le nom signifie Montagnes du ciel, et qui mourut en 1886, cédait ses œuvres féeriques pour quelques francs. Il disait : « Je peins pour dans trente ans. » Il y a soixante ans que Lépine est mort sans qu'on ait organisé de son vivant une exposition de ses œuvres et qu'aucune de ses toiles fût entrée au Luxembourg. Bottini disparut en 1907, à trente-quatre ans — âge fatal aux peintres — dans la misère. Il subsiste sur eux deux si peu de témoignages que nous en sommes réduits à rêver leurs visages et à imaginer leurs vies.

Un panneau minuscule suffit à Stanislas Lépine pour suggérer l'espace et différencier exquisement les valeurs. Aussi pudique à sa manière qu'un Sisley ou qu'un Seurat, personne n'a mieux exprimé la respiration quotidienne d'un paysage dont les pulsations se transmettent à ses pinceaux méticuleux chargés d'une pâte légère : place de la Concorde, bords de Seine ou jardins de Paris. — Bottini, dès sa petite enfance, vécut dans la société des filles du quartier Bréda et des habituées des bars qui

venaient se faire friser par son père, coiffeur rue Fontaine. Contemporain de Toulouse-Lautrec qu'il rappelle par la similitude des modes et des milieux, il descend plutôt de Constantin Guys. Ses aquarelles, qui tiennent de la miniature persane et des bois à l'eau, évoquent le bal Tabarin, le Jardin de Paris, le Maxim, les bars anglais au sol carrelé, la pénombre des écuries ou des chambres à plaisir. Une tonalité ambrée, recuite et comme enfumée maintient dans un écrin de cuir de sveltes filles-fleurs aux yeux allongés par le Kohl, au teint laiteux, empanachées ou nues. Bottini revient sans cesse sur les mêmes lieux (il illustra la *Maison Philibert*) où l'alcool, et le désir altèrent les proportions du temps, donnant à la femme et à ce qui gravite autour d'elle un caractère d'apparition. Il subit plus qu'il n'analyse, ce qui le préserve de toute cruauté. La rétrospective très complète organisée rue La Boétie grandit ce charmant chroniqueur dont on n'avait pas revu d'ensemble depuis quinze ans, et qui ne fut pas sans influencer à leurs débuts un Picasso, un Pascin, un Laboureur, un Chas Laborde.

André Marchand, Lucien Coutaud, Reichel se sont vu attribuer les trois prix que, par une initiative heureuse, les manufactures d'Arches ont voulu réserver à un dessinateur, à un graveur et à un aquarelliste. On peut voir exposés à la galerie Saint-Placide les envois d'une cinquantaine d'artistes sélectionnés par le jury du Prix de la Critique. La section du dessin, outre un excellent ensemble de dessins de sculpteurs (Auricoste, Raymond Martin, Berthe Martinie, Volti, Gili, Veysset) brille d'apports jeunes (Humblot, Minaux, Genis, Zao Wouki, Pagava, Jean Rumeau). Le prix qu'ont valu à André Marchand ses deux têtes de femme, tracées d'un trait nourri qui mue en marbre le papier, consacre les pouvoirs éclatants de l'illustrateur du *Visionnaire* et des *Nourritures terrestres* dont, par ailleurs (galerie Beaux-Arts) quarante paysages ou natures-mortes, rapportés d'Italie, d'Aix-en-Provence ou de la Camargue, s'imposent par l'intensité et le surnaturel de la couleur.

L'ensemble de gravures présentées au prix Arches est si riche qu'on imagine les hésitations qui ont précédé le vote. Malgré les mérites d'un Lespinasse, d'un Dubreuil, d'un Lotiron (sa *Vue de la Cité* est un des plus fins paysages dessinés sur pierre), malgré les séductions des deux nus gravés sur cuivre par le sculpteur Carton, l'exquise fantaisie des *Feuillages entrelacés* d'Anthony Gros, les ingéniosités de morsure et d'impression de Friedlander, de Hayter et de Courtin, le dépouillement de Vieillard et de Krol, la majorité des suffrages s'est portée sur les envois de Lucien Coutaud dont les toiles, les tapisseries, ont déjà révélé le lyrisme étrange, et qui se surpasse encore dans le blanc et noir. *La Lune noire*, fleurie de personnages épineux et de cristallisations funèbres, résume le merveilleux cher à ce surréaliste, nourri des graveurs du dix-septième siècle, et qui, par un sens inné de la vie des tailles, excelle à faire étinceler des surfaces divisées souvent en compartiments minuscules.

Nous avons trop souvent déploré, ici-même, l'impasse dans laquelle s'engageaient les peintres dits abstraits, pour ne pas souligner les mérites qu'offre l'ensemble de compositions d'Alfred Manessier exposées à la Galerie de France. Par les retentissements spirituels qu'éveille la seule organisation linéaire et colorée et le titre qui l'éclaire, l'artiste sans recourir à aucune imitation de formes tangibles, nous transporte dans un *au-delà* qui n'est point l'*en deçà* dont se contentent trop de non-figuratifs spécialisés dans les polychromies pour droguistes. La *Nuit de Gethsémani*, les deux versions de *Recueillement nocturne*, le *Magnificat des Moissons*, autant de poèmes qui atteignent vraiment au mystère refusé (comme nous le verrons à propos de la grande exposition tout récemment inaugurée chez Charpentier) à tant de jeunes d'aujourd'hui croyant naïvement qu'il suffit d'auréoler un marmot, de traiter une Sainte-face en broderie ou de badigeonner en vitesse une icone, pour faire œuvre sacrée et contribuer au renouveau de l'art religieux.

CLAUDE ROGER-MARX

Les prix littéraires. — L'Académie Goncourt, en couronnant le roman de Béatrix Beck, *Léon Morin Prêtre* paru dans *la Revue de Paris* en janvier et février 1952, a consacré le beau talent de cet écrivain. Nos lecteurs ont pu apprécier l'art tout classique avec lequel Béatrix Beck, douée de la sensibilité la plus fine, mais ayant pris le parti de brider ses émotions et de se refuser la volupté du malheur, a évoqué la tentation amoureuse de son double — ce double dont elle avait déjà décrit l'enfance et les douloureuses années d'apprentissage dans *Barny* et *Une Mort irrégulière*. Les contes qui paraissent aujourd'hui dans cette revue, par la ravissante imagination qui s'y manifeste avec tant de liberté, font comprendre sur quel fond de richesse, de fantaisie et de générosité ont été construits ces trois premiers romans de Béatrix Beck d'une forme si dépouillée — parfois si austère. Décidément un écrivain est toujours riche de ce qu'il ne dit pas.

J'ai déjà loué ici les mérites du *Souffle*, le roman de Dominique Rolin sur lequel s'est posé le prix Femina. C'est une œuvre d'une réelle poésie, où se retrouvent dans une atmosphère de serre quelques souvenirs d'Hoffmann. Je n'aime guère, par contre, *Amour de Rien*, de Jacques Perry. Cet immense roman d'auto-analyse qui a obtenu le prix Renaudot met en œuvre des observations le plus souvent inacceptables : les personnages de Perry sont les *imaginaires* de la psychologie. Le Prix Interallié a été décerné à Jean Dutourd pour *Au Bon Beurre*, roman de bonne humeur, assez facile, qui retrace la carrière d'un ménage de crémiers, êtres rusés, bêtes et lâches qui pendant la dernière guerre amassent, au

milieu de la misère générale, un nombre imposant de napoléons et de barres d'or. Les modèles n'ont pas dû manquer à l'auteur pour peindre ses Poissonard. Pourquoi, en les représentant si *démonstrativement* abjects les a-t-il figés dans une technique d'imagerie ?

MARCEL THIÉBAUT

Bruckner à Paris. — Certains de nos contemporains qui se piquent d'aimer et de juger la musique se montrent peu curieux de la connaître. A l'affût des modes de chaque semaine, ils ignorent des chapitres entiers de l'évolution de la musique. C'est comme si les critiques littéraires faisaient commencer l'art du roman aux trois ou quatre derniers prix Goncourt et négligeaient Stendhal, Balzac et Flaubert. Ils sont morts, n'est-ce pas...

Ces réflexions plus amusées qu'amères me venaient à l'esprit l'autre semaine et écoutant les deux concerts spirituels consacrés à Anton Bruckner, que toute l'Europe sauf la France considère comme le premier musicien religieux du XIXe siècle. On y donnait pour la première fois chez nous la *Messe en fa mineur*, mais les critiques s'étaient dérangés en beaucoup moins grand nombre que s'il s'était agi d'un de ces remuants entrepreneurs de musique pour qui Presse et Radio sont mobilisées en permanence !

C'est grâce aux Heures musicales de Saint-Séverin et à leur animateur, M. l'Abbé Courveaulle, que la Capella Carolina, la chorale de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle, est venue à Paris.

Le premier concert, donné à l'église Saint-Séverin, nous a permis d'entendre plusieurs motets *a capella*, le splendide adagio du *Quintette à cordes*, aussi beau que celui du *Quintette à deux violoncelles* de Schubert et quelques pièces pour orgue, travaux académiques d'un moindre intérêt. On sait que Bruckner excellait dans l'improvisation, mais il ne reste rien de tout cela et les quelques pièces qui ont été conservées ne sont que des travaux d'école datant de l'époque où Bruckner travaillait le contrepoint à Vienne avec Sechter.

Parmi les hymnes et les motets, datant de toutes les époques de sa vie, nous avons surtout aimé le *Vexilla Regis*, sombre et dramatique, et le *In Monte Oliveti* où, sans autre ressource que les voix, Bruckner a su créer autour de l'agonie morale du Christ une atmosphère fantastique à la Grünewald.

Pour le second concert, à la salle Pleyel, l'orchestre municipal d'Aix-la-Chapelle s'était joint à la Capella Carolina. Sous la direction expressive et fervente de l'Abbé Rehmann, les cent vingt choristes et les quatre-vingts musiciens ont exécuté la *Messe en fa mineur* et le *Te Deum*. Nous ne saurions trop louer les qualités vocales de cette chorale, la

franchise des attaques, la justesse des intonations, la précision du rythme et la beauté des voix, aussi bien dans les piani du *Benedictus* que dans les forte fulgurants du grandiose final du *Te Deum*. Faut-il dire, par contre, que les solistes nous ont déçu? L'acoustique de la salle Pleyel est impitoyable au moindre défaut d'émission. Mais ne chicanons pas sur de légers détails et souhaitons que, à défaut de nos associations symphoniques, la Radiodiffusion, qui en a les moyens financiers, fasse à Bruckner la place à laquelle il aurait enfin droit.

C'est une place très haute. Le modeste organiste qui a vécu obscurément à Saint-Florian, à Linz et à Vienne, une vraie existence de moine laïque, a réalisé dans la musique sacrée une œuvre aussi importante que celle de Wagner au théâtre et, dans le domaine de la musique d'orchestre, ses neuf symphonies sont probablement les seules, avec celle de Chausson en France, qui puissent être mises à côté de celles de Beethoven. Aussi savant contrepointiste que Brahms ou Franck, Bruckner l'emporte sur eux par la richesse et la variété de ses thèmes. Qu'il paie parfois comme Schubert la rançon de cette inspiration par certaines longueurs, c'est possible. Mais nous ne blâmerons point ceux qui trouvent trop riches la façade du couvent de Melk ou l'escalier de Saint-Florian, pourvu qu'ils nous laissent les admirer en paix.

JEAN MISTLER

René Clair, Alexandre Astruc, les Américains. — Il a fallu un film de René Clair pour réveiller une saison de cinéma français passablement ensommeillée. Ce film, *Belles de Nuit* nous confirme dans des idées que nous avions depuis longtemps. Que le vrai cinéma apporte quelque chose de plus que le théâtre filmé, que René Clair a gardé les bonnes traditions qui remontent à l'époque du muet, qu'il se meut dans un univers poétique et même dans le domaine des idées avec une intelligente désinvolture. Tout le monde ne peut pas mêler le rêve et la réalité sans risquer de tomber dans la littérature et la fausse poésie. Il le fait sans dérailler et sans détonner un instant et il nous offre un charmant divertissement, qui a aussi la saveur d'un conte philosophique. Pour cela, il est parfaitement servi par Gérard Philipe, qui ne cesse de s'améliorer en prenant de la maturité.

Faute de René Clair, à qui il était assez difficile de décerner un prix généralement réservé à un auteur nouveau, les jurés du Prix Delluc étaient bien embarrassés de décerner leur timbale pour 1952. Nous avons tout de même fini par trouver Alexandre Astruc, qui a vingt-neuf ans et des dons certains, parmi lesquels le goût. Il a tiré un film du *Rideau cramoisi*, la première *Diabolique* de Barbey d'Aurevilly, avec un scrupule

remarquable. Je ne m'étendrai pas longtemps ici sur un ouvrage qui ne passe pas encore en public, mais je veux le signaler dès aujourd'hui. J'ajouterai seulement que le plus gros défaut du film est de ne durer que quarante-cinq minutes et de n'être que ce qu'on appelle un « moyen métrage ». Mais un vrai jeune va avoir sa chance.

Les films français récents sont de qualité moyenne. Il faut la présence et le charme de Noël-Noël pour donner quelque piquant à *la Fugue de M. Perle*, dont l'argument et la plupart des plaisanteries relèvent de la grande série. J'ai été aussi plutôt déçu par l'essai franco-italien de Luciano Emmer, *Paris est toujours Paris*. Malgré quelques observations amusantes, ce n'est pas de la même veine que *Dimanche d'août*.

Les Américains semblent, eux, effectuer ce qu'en langage sportif on appelle « un retour » et c'est à eux que vont les honneurs de cette fin d'année. Une excellente comédie de John Ford, *l'Homme tranquille* décrit avec une verve irrésistible les mœurs rudes des Irlandais. Plus désenchanté, *Je retourne chez ma Mère* (je n'aime pas énormément ce titre français) raconte les difficultés conjugales d'un couple new-yorkais appartenant à la classe moyenne et abonde en notes justes. Il faut aussi signaler la tentative de cinéma muet effectuée avec *l'Espion*, car la gageure est intéressante, même si la réalisation pratique paraît quelquefois nettement arbitraire. Enfin, *Detective Story* est une vraie réussite technique, parfois un chef-d'œuvre de virtuosité. On regrette seulement que l'histoire médiocre et les héros déplaisants ne soient pas toujours dignes de tout ce talent déployé, je devrais peut-être dire dépensé.

JEAN FAYARD

Le Tombeau de Charles Maurras. — La mort ne désarme pas. Ceux qui ont compté sur elle, depuis un demi-siècle et plus, pour les débarrasser d'un rude adversaire, se réjouissent un peu trop vite : Maurras n'a pas fini de les inquiéter. Mais ceux de ses amis qui se consolent à la pensée que l'actualité va cesser de nuire à son œuvre, qu'il accède enfin à je ne sais quelle sérénité supérieure, ceux-là ne se trompent pas moins. Car si l'on embrasse d'un seul regard cette longue destinée, depuis les cyprès de Martigues jusqu'à la petite clinique de Tours, c'est bien une vie que l'on voit apparaître, une vie plutôt qu'une œuvre.

Cela ne veut pas dire seulement que Maurras les a mêlées lui-même de façon trop intime pour qu'on puisse les séparer, nous faisant toujours entendre, à travers les combats quotidiens, la voix des conseillers invisibles, de Virgile, de Dante, de La Fontaine. Cela ne tient pas non plus à la dispersion d'une œuvre si touffue qu'on ne sait au juste par où l'aborder. Elle n'est pas seule dans ce cas. Et l'admirable floraison littéraire de mil neuf cent, si l'on excepte un poète, Apollinaire, et un romancier,

Marcel Proust, aura été finalement beaucoup moins une époque de chefs-d'œuvre que de grandes aventures du cœur et de l'esprit, une Renaissance bien plus qu'un Classicisme. Plus tard on écrira tous les dialogues — qui furent souvent de vifs débats — auxquels Maurras fut alors associé, le dialogue avec Péguy (sur l'espérance), avec Gide (sur la tradition), avec Barrès (sur le sentiment), avec Valéry (sur l'obscurité), et même, pourquoi pas, avec Claudel (sur Rome). Et toujours, ce sera pour y reconnaître un Maurras ignoré, inconnu.

Ainsi s'approchera-t-on de cette pensée dont on a voulu faire un système, et qui fut au contraire la plus ductile, la plus amoureuse de la vie multiple. Nul ne s'est méfié davantage des constructions idéales. C'est l'écrivain de la clarté qui nous a dit les bienfaits du trouble. C'est le philosophe de la raison qui écrit que rien ne peut se faire sans passion. S'il affirme l'autorité, c'est pour défendre aussitôt les libertés précieuses. Il a refusé tous les désespoirs, sauf un seul, le désespoir amoureux. Il a combattu le romantisme, et s'est enivré de Lamartine. Et le maître du nationalisme murmurait à ses ennemis : *Nos qui cives mundi sumus*... Et cet homme de devoir fut aussi un homme de plaisir. Car il fut avant tout de cette race que nous voyons peu à peu disparaître, il fut un homme total.

Pour découvrir cet homme secret, il suffira d'ouvrir ses livres au hasard : on y verra Maurras partout, et le maurrassisme nulle part. On sent bien en effet que cet étincelant jeu de nuances ne recèle aucune contradiction, et que la vérité pour lui, comme pour Pascal, était au-delà des contraires. Et c'est à Pascal encore que l'on songe devant cette œuvre jaillie de la réflexion la plus hautaine mais emportée par le feu des combats. Il n'est pas encore temps d'apprécier les dangers ou les bienfaits de cette polémique dont toute une partie, sans doute, va disparaître (et je ne me propose pas d'ailleurs de juger ici l'action politique de Maurras). Mais le *Dictionnaire*, cette splendide apologie pour l'homme et les cités humaines, ce sont un peu des *Pensées* de notre époque : des feuilles éparses, à travers cent volumes d'importance très inégale, dont une seule page nous fait passer hardiment de l'art à la morale, et de la poésie à la politique. Ainsi Maurras, par son style même, nous apprend-il à la fois et l'ordre de la vie et son anarchie nécessaire.

Depuis quelque temps, il n'était plus tout à fait parmi nous. Il reviendra, s'éloignera encore. Comme la guerre et la mer, ces deux éléments du monde grec qui furent aussi les siens, son œuvre est une œuvre en mouvement. Il a connu plus de disciples qu'aucun maître, mais aucun maître n'a connu plus d'hérésies. Ne le plaignons pas trop. Peut-être faut-il avoir écouté cette voix étonnante, et puis l'avoir, à tort ou à raison, évité, pour être vraiment sensible, lorsqu'une occasion nous remet en sa présence, à son attrait unique et profond.

BERNARD DE FALLOIS

Une campagne sur le logement. — Les lecteurs de tel grand quotidien du matin ont dû être assez surpris ces jours-ci de lire les articles qu'il a consacrés au problème du logement. Ils vivaient jusque-là dans une relative quiétude, persuadés que, pour que tout aille pour le mieux il suffisait qu'ils soient protégés contre leur propriétaire, être avare et rapace autant que socialement inutile, et contre qui toutes les ruses de procédure étaient de bon droit. Chicanes à propos de la surface corrigée, sur la catégorie et le coefficient d'entretien, chicane de chaque trimestre sur les prestations car certains conseillers n'oubliaient pas de rappeler aux locataires qu'ils ne devaient accepter de payer ni le salaire de l'employé qui nettoyait leur escalier, recevait leur courrier, renseignait leurs visiteurs et leur tirait le cordon pendant la nuit, ni les frais de location des branchements d'eau ou de gaz, ni la quote-part du chauffage de l'eau et de l'électricité afférente à la loge, ni les frais de réparation des chaudières, etc...

Ils s'étaient en grand nombre scrupuleusement conformés à ces conseils et voilà que tout à coup ils voient se dessiner une campagne d'un sens bien différent.

On s'aperçoit brusquement de la gravité de la crise du logement, de la stagnation de la construction, de l'impuissance des organes étatistes à suppléer l'activité privée dans ce domaine ; des centaines de milliards viennent alourdir encore le fardeau accablant d'un budget démesuré et malgré tout on ne construit pas le quart de ce qu'il faudrait, le tiers de ce qu'a réalisé l'initiative privée en 1930, le cinquième de ce que construit l'Allemagne vaincue et ruinée par la guerre.

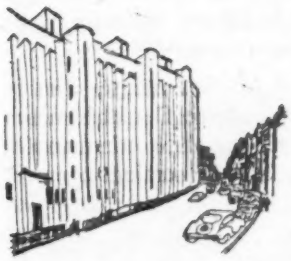
Et alors, après avoir évoqué du bout des lèvres *le seul et vrai remède :* revaloriser les loyers, rendre à l'épargnant privé la confiance dans le placement immobilier qui lui rendra *le désir de construire*, non pas certes uniquement égoïstement pour lui-même mais aussi pour les autres, on évoque tout un arsenal de mesures répressives et dictatoriales qui feront naître bien des inquiétudes.

Voilà à quoi conduisent quarante années d'une politique qui, malgré quelques soubresauts vite apaisés, n'a jamais cessé de se proclamer faite dans l'intérêt des locataires. Demain parce qu'on ne veut pas laisser construire les particuliers on viendra de nouveau dans vos logements compter vos pièces et bientôt vos mètres carrés pour réduire chacun à ses « *droits* ». Droits qu'on verra chaque jour diminués car, une fois qu'on s'est engagé dans cette voie, tout peut être envisagé. On a droit à deux pièces aujourd'hui. Ce ne sera plus qu'une pièce demain. Une demi-pièce après-demain, puis on vous refoulera dans les campagnes — ou les asiles, en invoquant votre inutilité sociale. Pour le moment il est vrai

on ne parle que de contrainte fiscale mais bientôt ce sera la contrainte par corps.

Que ceux qui ont soutenu et encouragé aveuglément cette politique fassent leur *mea culpa* ; que ceux qu'ils ont trompés ouvrent leurs yeux.

P. HANOTEAU



Le Palais de l'U.N.E.S.C.O. — Il s'agit d'une sorte de dialogue de sourds : les uns songent à un bâtiment en pierres de taille de proportions traditionnelles, les autres veulent élever un immeuble *d'architecture fonctionnelle*, en verre et en béton et de proportions inusitées, sans tenir aucun compte de ce qu'il peut y avoir autour. C'est-à-dire, qu'il sera orienté par rapport au soleil et à la lumière et qu'un immense radiateur de seize étages dominera une sorte de plate-forme basse précédée d'une salle de conférences.

Quels que soient les mérites de cette construction et même s'il s'agit d'un véritable chef-d'œuvre, il est indéniable qu'elle ne sera pas en harmonie avec ce que représente plastiquement une ville comme Paris, malgré toutes les erreurs qui ont pu être commises depuis cent cinquante ans.

Nous avons dit quel monstre constituait la Faculté de Médecine rue des Saints-Pères : l'unanimité s'est faite à ce sujet. Les immeubles de rapport que l'on construit en ce moment autour de Saint-Philippe du Roule, bien que respectant les ordonnances actuellement en vigueur, ne sont plus à l'échelle du temple de Chalgrin si caractéristique du retour à l'antique à la fin du XVIIIe siècle.

Cela montre d'ailleurs l'absurdité de nos règlements. Alors que M. Debidour, d'ailleurs assez incompétent dans ce domaine, interdit la construction d'un immeuble de quatorze étages quai Blériot, où il ne gênera personne, il y a des quantités d'endroits dans Paris où un immeuble de sept étages est une catastrophe. Tous ceux qu'on a élevés dans le Marais ou le faubourg Saint-Germain entre des hôtels des XVIIe et XVIIIe siècles de deux étages, surgissent comme d'odieuses verrues.

L'U.N.E.S.C.O. entend, avec raison, élever un bâtiment tout à fait moderne. Quelles que soient les contraintes qu'on imposera à ses architectes, par ses matériaux comme par ses lignes, il ne pourra pas, place Fontenoy, ne pas jurer avec l'École Militaire, le chef-d'œuvre de Gabriel.

Il faut, en matière d'urbanisme, avoir des vues d'ensemble et ne cons-

truire que suivant des plans longuement étudiés. On s'aperçoit combien est coupable un gouvernement qui depuis trois quarts de siècle est incapable de prévoir quoi que ce soit. Si l'on voulait élever des bâtiments administratifs, place Fontenoy, il fallait confier à un architecte un plan général. Au lieu de cela les P.T.T. ont construit leur ministère selon la fantaisie de leur architecte, celui des Assurances Sociales a eu un goût très différent et l'on veut mettre en face d'eux un bâtiment de l'U.N.E.S.C.O. d'un style tout à fait autre. L'un est en pierres, le second en briques, le troisième sera en ciment. Tout cela en face de l'École Militaire, pour bien montrer dans quelle décadence nous sommes tombés.

J'avais suggéré, pour le palais de l'U.N.E.S.C.O., de l'intégrer dans la grande perspective qui devrait être celle du Paris moderne. Deux bâtiments à la place de la porte Maillot même, qui deviendrait une place ordonnancée, l'un à l'emplacement de Luna Park, l'autre en face. Ils seraient compris dans un plan d'aménagement de cette sortie de Paris avec, au rond-point de la Défense, sinon une cité des ministères, du moins une cité des affaires, comme d'autres le suggèrent. C'est la seule façon, à la fois de décongestionner le centre de Paris et de créer un quartier vraiment moderne, sans abîmer irrémédiablement le Paris traditionnel qui a survécu aux embellissements d'Haussmann. Ceux du XXe siècle seraient pires.

GEORGES PILLEMENT

***La Danse* : Études *à l'Opéra*.** — *Études* (Czerny et Knudage Riisager, M. Moulène, Harald Lander) est, après *les Caprices de Cupidon*, le second ouvrage chorégraphique présenté à l'Opéra par M. Harald Lander, maître de ballets du théâtre de Copenhague. Le premier avait été réglé d'original par Galéotti au XVIIIe siècle (1786) et M. Lander en avait apporté la tradition conservée soigneusement à l'Opéra royal de Danemark ; le second a été créé par M. Lander en 1948 avec le corps de ballet danois, où se maintiennent depuis les temps de Bournonville élève des Vestris et Gardel les enseignements de la danse classique française.

Études est un ballet d'entrées : la lumière fait d'abord surgir de l'ombre qui règne sur le théâtre des groupes exécutant les exercices élémentaires ; des éléments mobiles, des accessoires complètent ensuite ou transforment le décor, qui représente une salle de bal avec des colonnes et de hautes arcades encadrant des miroirs.

Sur les *Études* de Czerny, simple méthode de mécanisme pianistique, le chorégraphe a réglé des exercices de mécanisme chorégraphique en commençant par les simples figures du travail à la barre et au « milieu », progressivement portées aux temps de giration et aux sauts : les pirouettes

et les tours, les cabrioles, pour finir par les grandes figures d'éclat de virtuosité : grands jetés, fouettés en tournant...

L'ensemble du corps de ballet de l'Opéra exécute sans faiblesse les différentes variations et soutient le rythme rapide de la représentation avec une discipline et une rigueur qui rachètent bien des exécutions approximatives du répertoire courant certains soirs... Mademoiselle Clavier se détache par une sûreté et une aisance désinvolte où se reconnaît sa précoce personnalité artistique. Les figures de grande maîtrise technique sont confiées aux étoiles : Mademoiselle Bardin dont l'élévation et le parcours sont célèbres à l'Opéra, M. Michel Renault léger, élégant, très brillant et Alexandre Kalioujni, beau danseur qui, à ses qualités techniques, ajoute des dons rares de vaillance, d'autorité et de « présence ».

Le spectacle a visiblement plu au public, qui l'a acclamé avec un enthousiasme où il faut bien reconnaître, pour une part, cette prédilection pour la prouesse qui dénature son goût et risque d'égarer les artistes en flattant leur penchant pour la performance si étrangère au souci de l'art.

Avec beaucoup d'invention et de variété et une « érudition chorégraphique » véritable, M. Lander a réglé les entrées successives de son ballet, y apportant même une note de fantaisie. Il a su habilement ménager dans la suite des épisodes un ordre et une progression qui donnent à son ouvrage une véritable tenue théâtrale.

Sur le plan de la composition artistique, toutefois, le ballet reste proche des « divertissements » de haute virtuosité que M. Lifar a présentés à diverses reprises : *Suite en blanc* ou le divertissement de *la Belle au Bois dormant*.

PIERRE MICHAUT

Music-Hall. — Un petit théâtre dans le centre qui depuis quelques années marchait clopin-clopant. On y avait pourtant monté des comédies de gens de talent, mais qui sait pourquoi le public se met brusquement à bouder une salle qu'il hantait volontiers auparavant ? Des esprits qui se disent avertis prétendent que les spectateurs sont las d'assister à de petites pièces à six ou sept personnages qui évoluent dans un seul décor, et qu'ils réclament plus de monde sur le plateau, plus de costumes et une grande mise en scène.

Or, voici qu'au théâtre Daunou quatre bonshommes tiennent la scène chaque soir deux heures durant entre deux rideaux, avec le seul déploiement de leurs voix aimables et de leur fantaisie, attirant la grande foule à toutes leurs représentations : les frères Jacques.

La légende ou la vérité veut que, prisonniers de guerre, ils se soient

connus derrière les barbelés. On deviendrait frères à moins. Toujours est-il que, depuis sept ans, leur quatuor se porte bien et qu'il atteint à une réussite presque totale. Est-ce la clientèle des Pieds Nickelés ou celle de la Rose Rouge qui fait leur actuel succès ? Qu'importe, au demeurant, puisqu'ils en donnent pour tous les goûts et que leur répertoire va de Bruant à Raymond Quéneau et Prévert en passant par Goupil et Francis Blanche tout en faisant place à des chansons de jeunes et de débutants qui ne sont d'ailleurs pas les moins heureuses.

Les frères Jacques sont en somme comme un digest des Compagnons de la chanson. Moins grimaçants que leurs aînés et meilleurs comédiens, leur silhouette de lutteurs 1900 contribue grandement à leur drôlerie. Leurs seuls accessoires : de grosses ou de longues moustaches, des petites capes noires, des gants blancs et un assortiment de chapeaux qui situent et campent les types qu'ils évoquent : huit-reflets, canotiers, casques mérovingiens, képis, feutres ou melons. Une bonne équipe, du bon music-hall.

SERGE VEBER

Politique intérieure. — La crise ministérielle ouverte le 22 décembre, à la veille de la traditionnelle trêve des confiseurs, ne fut pas l'aboutissement d'un simple conflit d'ordre budgétaire. Ce fut le résultat d'une opposition entre deux politiques. Avec, au premier plan, un problème de majorité.

Que les commissions parlementaires, que les députés individuellement réclament des relèvements de crédits, c'est chose courante. Qu'ils se méfient d'une réforme fiscale caractérisée par un contrôle rigoureux, c'est normal. En regard, il appartient au gouvernement de faire valoir son souci de maintenir l'équilibre entre le doit et l'avoir. A chacun sa vérité ! Cette fois, certes, les initiatives de dépenses se montraient excessivement généreuses. Plus encore, elles portaient nettement atteinte aux principes économiques que M. Pinay avait fait prévaloir depuis son arrivée au pouvoir.

Un premier vote de confiance (du 4 décembre) — 314 voix contre 207 — allait permettre à l'Assemblée de passer du heurt des chiffres à la confrontation des doctrines. Le scrutin n'avait pas fait illusion : il s'agissait de procédure, le groupe R.P.F. s'était abstenu, l'opposition s'était limitée aux communistes et aux socialistes.

Les critiques alors s'accumulèrent, venues de toutes les travées. Leitmotiv : le prix de la vie n'a pas baissé, l'économie générale du pays est dans le marasme, les affaires stagnent, l'échelle mobile est sans effet pratique.

Ce n'est pas la première fois, répondit M. Pinay, qu'une politique de redressement est accueillie avec scepticisme. Sans doute, ses effets ne sont-ils pas assez rapides à notre gré à tous. Mais, convenez que la panique accélère plus rapidement la cadence des hausses que la confiance n'accentue le rythme des baisses. Seuls ceux qui spéculent sur le désordre peuvent se refuser à consolider les résultats obtenus.

Le scrutin était resté douteux pendant tout le débat. Le 9 décembre, la majorité tomba à 300 voix contre 291. Des défections s'étaient produites. Le détail en fut examiné avec soin : quatorze M.R.P., cinq radicaux-socialistes, deux dissidents gaullistes, un U.D.S.R., un indépendant, s'étaient abstenus.

Mais le malaise se précisait. Le R.P.F. l'accentua.

Certes, depuis quelque temps, des noms étaient lancés dans les couloirs. MM. Georges Bidault et René Mayer passaient pour avoir quelque chance de briguer une éventuelle investiture. L'affaire ne semblait pas mûre quand on l'étudiait au fond. Mais, du jour où M. Diethelm vint dire du haut de la tribune : « Le groupe R.P.F. est prêt à prendre ses responsabilités », la conjuration prit un nouveau visage. D'autant plus rapidement que M. Diethelm avait ajouté : « Allez-vous-en, monsieur Pinay, le plus vite possible. »

Après l'avoir dénigré, vilipendé, le Rassemblement était disposé à « entrer dans le système ». Et cela, un mois exactement après ce conseil national au cours duquel le général de Gaulle avait dénoncé l'opportunisme « de certains professionnels de la politique qui nous quittent pour les antichambres ou les salles à manger ».

Que s'était-il donc passé entre temps? Ceci : au premier tour de l'élection législative partielle dans le premier secteur de Paris — toute la rive gauche — les voix R.P.F. étaient tombées de 112 000 en juin 1951 à moins de 24 000.

Six mois auparavant, dans le deuxième secteur voisin, le Rassemblement avait déjà perdu 65 000 voix. Ainsi, il se confirmait cruellement que l'opposition quasi systématique du groupe R.P.F. au Parlement était désavouée par le corps électoral. Il y avait là de quoi donner à réfléchir, au moment où précisément allait s'ouvrir la campagne pour le renouvellement général des conseils municipaux. Le seul moyen d'empêcher qu'un fort contingent — sinon la majorité — n'aille rejoindre la dissidence de juillet dernier, c'était pour le Groupe de s'intégrer, en cas de crise, à la majorité — donc de favoriser l'ouverture d'une crise.

Sans doute, à première vue, est-ce pour une question d'allocations familiales que la majorité du M.R.P. a décidé d'abandonner M. Pinay. Mais, à l'arrière plan, il y avait cette mésentente qui, depuis neuf mois, s'était manifestée dans maints débats. Du jour où étaient apparues des possibilités nouvelles du côté du R.P.F. le M.R.P. avait été prêt à brus-

quer les choses. Bien qu'il ne rassemble que 85 députés et qu'il voie sans cesse sa clientèle électorale s'amenuiser, le M.R.P. (conduit par M. Teitgen), jaloux comme d'autres partis politiques d'ailleurs, du résultat acquis depuis près d'un an par M. Pinay — stabilité du franc et apaisement social obtenus et approuvés par la très grande majorité du pays — n'a pas craint de déclencher une crise dont les conséquences (il ne l'ignorait certainement pas lui-même) peuvent être extrêmement graves. A l'heure présente (23 décembre) on ne peut encore prévoir la solution qui sera donnée à ce conflit. Mais il paraît de plus en plus évident que les ambitions du M.R.P. et du R.P.F. visant à provoquer la constitution d'une nouvelle majorité ne répondent ni aux nécessités de la situation, ni aux vœux du pays.

MARCEL GABILLY

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

LE PÈRE TEILHARD DE CHARDIN ET LA PENSÉE CONTEMPORAINE

par Louis COGNET (au Portulan chez *Flammarion*)

On ne saurait prétendre, en quelques lignes, aborder ce qui fait le fond de cet ouvrage. Toute la pensée du P. Teilhard de Chardin y est en cause, c'est-à-dire le problème de l'évolution, l'homme et son destin, son affrontement au transcendant, l'eschatologie, le cosmos... Du moins, peut-on féliciter M. Louis Cognet de son consciencieux effort d'objectivité, à l'endroit d'idées, portées aux nues ou contestées, de part et d'autre, avec une égale passion. Au vrai, bien qu'il s'élève avec force contre « l'hostilité systématique » d'un précédent ouvrage anonyme : *L'Evolution rédemptrice du P. Teilhard de Chardin*, M. Louis Cognet est-il, en définitive, moins sévère en ses conclusions? Je n'en suis pas sûr. Ses interrogations courtoises, son ton nuancé, ses éloges sur certains points me paraissent dissimuler à peine une critique peut-être aussi grave. Quoi qu'il en soit, il n'a pu échapper à l'hypothèque qui grève inflexiblement tout essai sur les thèses du P. Teilhard de Chardin. Comme on le sait, elles ne sont saisissables que fragmentairement, et, pour la plupart, en des travaux polycopiés que le grand public ignore. Le Père n'en a jamais fait, que je sache, la synthèse. L'esprit, tout en généreuse fermentation, de cet évolutionniste convaincu, ne cesse lui-même d'évoluer. Il est difficile à son égard de dépasser le procès de tendances, d'instaurer une critique exhaustive.

Par ailleurs, et quel que soit l'intérêt — incontestable de son étude, j'ai l'impression que M. Cognet a négligé un aspect, à mon sens capital, du P. Teilhard de Chardin. Ce grand savant a des parties de poète et d'artiste qui l'engagent dans la physique et la métaphysique avec un rare entrain. Elles rendent compte, je crois, plus que le scientifique, de certaines de ses hypothèses. M. Louis Cognet le qualifie bien de « lyrique », mais une fois seulement, si je ne me trompe, et en passant. C'est trop peu.

Certains esprits, d'ailleurs fort distingués, me soufflent que, spécialiste remarquable du jansénisme, M. Louis Cognet serait influencé à son insu, par l'esprit de Port-Royal, et ainsi amené à juger chagrinement de l'optimisme invincible du P. Teilhard de Chardin. Je n'en crois rien. Il n'est guère besoin du jansénisme pour mettre quelque réserve à partager l'allégresse du Père quant aux possibilités, notamment, qu'aurait l'homme de préserver et sauver la personne humaine en s'intégrant consciemment, et sans arrière-pensée sourcilleuse, dans la collectivisation présumée inéluctable, de l'humanité.

GAÉTAN BERNOVILLE.

(Suite de la chronique bibliographique page 171.)

★ ★ MORT DE SANTAYANA ★ ★

La mort à Rome de George Santayana vient d'attirer à nouveau l'attention sur un des maîtres de la pensée contemporaine, celui que M. Jacques Duron a pu appeler, dans une thèse aujourd'hui classique [1] *le dernier sage de la Grèce.*

Né à Madrid le 16 décembre 1863, mais transplanté à Boston dès l'âge de huit ans, ce Méditerranéen dont la patrie spirituelle était la Grèce de Platon et d'Aristote, était un des grands esprits de l'Amérique, digne de William James, de John Dewey et de Josiah Royce, comme eux l'un des maîtres de Harvard où il enseigna vingt-deux ans, de 1889 à 1911.

Dès 1912, l'auteur de *la Vie de la Raison* revenait en Europe où il devait passer la fin de sa vie : en Espagne et à Paris, en Angleterre et à Rome, puis dans sa retraite des Dolomites. Il allait développer une des intuitions fondamentales de l'existentialisme contemporain, éclairée et prolongée par une sorte de platonisme esthétique des essences ; d'autre part, le plus célèbre de ses romans, *le Dernier Puritain* (1935), permet de voir en lui le rival américain de Conrad.

Santayana a commencé par lutter contre la métaphysique hégélienne de l'esprit pur et contre le calvinisme moderniste qui cherchait Dieu dans le seul devenir de l'homme. Il leur opposait le réalisme exemplaire de la Grèce. Il portait ainsi les premiers coups à l'optimisme dogmatique de la Nouvelle-Angleterre, à la religion américaine du progrès, réaction que devait adopter, non sans exagération, toute une école romanesque aujourd'hui célèbre (d'Hemingway à Dos Passos et à Faulkner).

Parti d'un naturalisme résolu, Santayana devait dégager peu à peu ce qu'il appelait, dès 1927, « L'ordre des Essences », nourriture inépuisable de l'esprit. Loin de condamner l'Amérique, il l'invitait à mettre en œuvre ses ressources spirituelles.

Il est intéressant de noter cette réaction américaine à l'égard du monde moderne qui annonçait vingt ans à l'avance celles de Huxley, de Bernanos et de Virgil Gheorgiu.

PIERRE DE BOISDEFFRE.

1. *La Pensée de George Santayana :* I. Santayana en Amérique (Nizet).

★ CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE ★

MOSAIQUES BYZANTINES EN ITALIE

(Plon)

Quatorze planches reproduisant des mosaïques de Torcello, Venise (Saint-Marc), Palerme et Monreale. Les fonds d'or implacables, composent le ciel de scènes religieuses où s'affirme le sens des couleurs le plus raffiné. On songe à des plats persans, des émaux. On ne sait quelle immobilité pèse sur ces joyaux. La religion se fige somptueusement dans ce merveilleux luxe décoratif. Mais les mosaïques les plus récentes (XIIe siècle) s'assouplissent (et perdent leur majesté) en se rapprochant des œuvres des miniaturistes. J.-L. Vaudoyer, dans une courte préface où l'on retrouve son sens raffiné de nuances, Robert Guilland, dans un savant exposé sur l'art des mosaïstes, sont les récitants de ce mystère oriental.

M. T.

L'AVENTURE EST EN NOUS

par Maurice Genevoix *(Flammarion)*

Encore un roman sur l'adolescence mais qui se distingue des autres par l'importance du rôle que les arbres et les bêtes jouent dans la vie des personnages. Le drame du principal héros, François Montsarrat, ne se situe pas sur le plan de la chair mais sur celui de l'esprit : c'est le drame d'un jeune être qui tente de se révolter contre son destin et finit par s'y résigner, parce qu'il comprend que *« l'aventure est en nous... elle n'est qu'en nous »*. Maurice Genevoix a décrit avec beaucoup de délicatesse et un peu de grandiloquence ses exaltations, ses déboires et, sous l'influence bienfaisante d'un de ses professeurs, son acceptation de l'ordre bourgeois dans lequel il y a toujours une place pour l'évasion intérieure.

JACQUES DE RICAUMONT.

LE RENDEZ-VOUS DE LA FORTICHE

par Maurice Dufossé
(*Impr. de Champagne*, Langres)

Ce serait le plus mauvais service à rendre à l'auteur que de conter le sujet de son histoire. Aventures d'enfant, à quoi succède une idylle d'adolescents, puis la guerre surgit qui fauche les espoirs que deux jeunes êtres avaient conçus. On pourrait faire sur ce thème le roman le plus banal. Maurice Dufossé en a tiré une œuvre émouvante où se manifeste un sens très fin des valeurs humaines. Entendons-nous : ce n'est pas aux détails réalistes que s'attache l'auteur, mais à la physionomie morale de ses personnages, à l'idéal qui les hante. De ce point de vue ce roman, pourtant fortement ancré sur les paysages des environs de Langres, appartient à la lignée des œuvres spiritualistes.

M. DE P.

★ ★ ★ CORRESPONDANCE ★ ★ ★

Nous avons reçu de M. Arturo Stravolo la lettre suivante :

J'ai lu avec intérêt l'article de M. Sperco paru dans le numéro d'octobre 1952 de votre revue.

Permettez-moi toutefois de relever un point qui me touche personnellement. Il semblerait résulter du récit qui a paru dans vos colonnes que M. Bertrand, dont vous reproduisez la carte de visite, aurait été à un certain moment le directeur du théâtre de Yildiz et, partant, le mien. Or voici en réalité la façon dont les choses se sont passées :

En 1893, je faisais ma tournée avec la troupe dont j'étais le directeur et dont mon père était le propriétaire. De retour de l'Egypte, la Grèce, la Roumanie, nous étions venus à Istanbul au théâtre des Petits-Champs. A vingt-six ans je fus inscrit, contre ma volonté avec le même titre, au théâtre de Yildiz.

D'août 1893 jusqu'à l'époque de la Constitution en avril 1908, le seul directeur des artistes et du théâtre de Yildiz ce fut moi et personne autre et dès que je débutai avec mes spectacles, tout le reste fut mis à part. Bertrand ne faisait nullement partie de notre troupe et il n'était guère appelé qu'une fois par an pour donner quelques numéros de café-concert et amuser le harem. Le directeur soussigné, tous les artistes et une bonne partie de l'orchestre de Yildiz étaient italiens et non *des artistes de tous les pays* (comme l'écrit M. Sperco). Les opéras et les opérettes étaient tous chantés en italien et même vingt choristes turcs chantaient en cette langue.

En différentes occasions, le roi de Serbie, le chah de Perse, le roi de Bulgarie, le roi Nicolas de Monténégro avec sa famille y compris la princesse Hélène, ultérieurement reine d'Italie, ont assisté à nos spectacles. Les membres du corps diplomatique y étaient invit de temps à autre.

M. Willy Sperco, à qui nous avons communiqué la lettre de M. Stravolo, nous a répondu :

Je note donc que M. Stravolo a créé et dirigé l' « opéra » du théâtre de Yildiz, mais comme il déclare n'être arrivé à Istanbul qu'en 1893, je me permets de lui rappeler qu'un théâtre existait à la Cour du Sultan avant cette date.

Les documents qui ont été mis à ma disposition par madame veuve V. Bertrand bey, sont antérieurs à l'arrivée de M. Stravolo. Une lettre d'Abdul Hamid, adressée à M. V. Bertrand bey par l'entremise de Mavroyéni Pacha, lui demandant en sa qualité de directeur du théâtre de mettre en scène une comédie dictée par le Sultan, porte la date du 5 juin 1886 !

Que dit d'autre part la carte de visite du major V. Bertrand ? Madame veuve V. Bertrand bey, qui habite encore à Istanbul, rue Hodja Zadé, n° 17, appartement Cakar, est prête à prouver par des documents authentiques et des lettres les titres de son mari.

Bertrand Bey a créé le théâtre privé d'Abdul Hamid avant l'arrivée de M. Arturo Stravolo et il est prouvé qu'en 1886 le Sultan le reconnaissait comme directeur de ce théâtre et l'organisateur des soirées « *amusantes* » du sérail.

NOTES INTER-ARTICLES

Tombés de la Main de Dieu, par Hans-Werner RICHTER, p. 15. — *Surplus humains*, par Dante ARFELLI, p. 15. — *C'est arrivé après-demain*, par A.-M. LAW, p. 130. — *La Fin du Monde*, par Paul VULLIAUD, p. 130. — *Le Père Teilhard de Chardin et la Pensée contemporaine*, par Louis COGNET, p. 170.

(*Croquis et dessins de Drian, Christian Bérard, A. Villeboeuf, Grau Sala, Malciès, Claude Tolmer, Livia Dubreuil et Sibertin Blanc.*)

IMP. CHAIX, RUE BERGÈRE, 23, PARIS. — 6191-12-52.

LE
SOUFFLE
DE
DOMINIQUE
ROLIN
Un vol. 480 Fr.
ED. DU SEUIL

TIBOR MENDE
L'AMERIQUE
LATINE ENTRE EN SCÈNE
associée ou satellite des U.S.A.?

F. FEJTÖ HISTOIRE DES
démocraties

PRIX

RENAUDOT

L'AMOUR DE RIEN

roman de

JACQUES PERRY

SUCCÈS

GEORGES ARNAUD

LUMIÈRE DE SOUFRE

•

PIERRE BOULLE

LE PONT DE LA RIVIÈRE KWAÏ

•

LOUIS CALAFERTE

REQUIEM DES INNOCENTS

•

PIERRE GOSSET

LES CHEVAUX DE BOIS

JULLIARD

UN DESTIN HÉROÏQUE : **PLON**

BERNARD DE LATTRE

Récits et Lettres recueillis et présentés par

ROBERT GARRIC

Un vol. in-16, Collection " L'ÉPI " (Nouvelle Série) avec 46 illustr. hors texte : **660** fr.

•

GILBERT TOURNIER

RHÔNE, DIEU CONQUIS

Préface de DANIEL-ROPS

Un volume in-8° soleil, Collection " PRÉSENCES " avec 23 illustrations hors texte, 6 croquis dans le texte et 3 cartes hors texte : **990** fr.

GUSTAV JANOUCH

KAFKA M'A DIT

traduit de l'allemand par CLARA MALRAUX

Préface de MAX BROD

Le monologue de l'auteur du " Procès ", Gustav Janouch le restitue avec la fidélité de celui qui admire et le discernement de celui qui comprend l'extraordinaire.

Un volume, in-8° couronne, 216 pages. .. .. **415 Fr.**

★

FRANÇOIS DE ROUX

LA JEUNESSE DE LYAUTEY

C'est une belle leçon d'énergie et de courage, dont la lecture sera, particulièrement pour les jeunes, un puissant tonique.

Un volume, in-16 jésus, 224 pages, sous couverture illustrée .. .. **510 Fr.**

CALMANN-LÉVY

JEAN-PAUL CLÉBERT

PARIS INSOLITE

4 voix au Prix RENAUDOT

Voilà un livre prodigieux : Paris vu à l'envers par un clochard qui serait un véritable écrivain. Aucun ouvrage paru cette année en France n'a cet accent.

HOMMES & MONDES.

Il y a dans ce livre inhabituel, d'un auteur inhabituel, un style et un accent, un coup d'œil et une vision qui ne trompent pas.

Henri Muller, CARREFOUR.

Avec ce livre, Paris prend des dimensions nouvelles.

FRANC-TIREUR.

Ce livre apportera aux si nombreux fervents de Paris de nouvelles raisons d'être passionnés par leur ville.

LES LETTRES FRANÇAISES.

Jean-Paul Clébert atteint là tant de saveur et de tels foisonnements de style qu'il fait penser à quelque disciple de Rabelais ou de Ronsard.

LA VOIX DU NORD.

Un ouvrage d'une originalité et d'une qualité qui ne peuvent être négligées. Il révèle un écrivain digne des deux seuls maîtres qu'il se reconnaisse : Blaise Cendrars et Henry Miller.

Jean Blanzat,
LE FIGARO LITTÉRAIRE.

Éditions DENOËL. 540 fr.

LES ANNALES · CONFERENCIA ·
REVUE MENSUELLE DES LETTRES FRANÇAISES

SOMMAIRE DE JANVIER

ROBERT KEMP
LES GRANDES PREMIÈRES
I. - LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE

•

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
OLYMPIO OU LA VIE DE VICTOR HUGO
II. - 1814-1823 :
PREMIERS SUCCÈS, PREMIER AMOUR

•

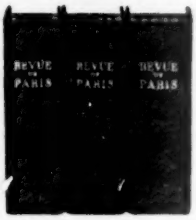
ADRIEN DANSETTE
SCÈNES ET PORTRAITS DU SECOND EMPIRE
V. - LE PRESTIGIEUX ET DRAMATIQUE DESTIN DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

•

ET LES CÉLÈBRES RUBRIQUES DE LA REVUE :
LE QUARTIER DES LETTRES
LE COTÉ DU THÉATRE
LA FLEUR DES LIVRES

79, bd Saint-Germain - PARIS-6e
LE NUMÉRO : 85 FR.

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX



PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

UNE COLLECTION
QUI SÉDUIRA TOUS
LES AMATEURS
DE BEAUX LIVRES

LES 12 MEILLEURS ROMANS DU XIXe SIÈCLE

Un jury éminent, composé des personnalités les plus marquantes des lettres, vient de couronner les douze meilleurs romans du XIXe siècle.

Cette sélection fait l'objet d'une collection de luxe à tirage limité, illustrée par les meilleurs artistes du Livre tirée sur les presses de l'IMPRIMERIE NATIONALE DE FRANCE sur papier d'ARCHES à la forme, format in-8°, présenté sous étui spécial de luxe.

LISTE DES VOLUMES

Benjamin CONSTANT **ADOLPHE**	G. FLAUBERT **MADAME BOVARY**	Émile ZOLA **GERMINAL**
STENDHAL **LE ROUGE ET LE NOIR**	FROMENTIN **DOMINIQUE**	Paul BOURGET **LE DISCIPLE**
MÉRIMÉE **LA DOUBLE MÉPRISE**	GOBINEAU **LES PLÉIADES**	Jules RENARD **L'ÉCORNIFLEUR**
H. de BALZAC **LE PÈRE GORIOT**	Jules VALLÈS **L'ENFANT**	J. K. HUYSMANS **EN ROUTE**

Decaris, P. Gandon, Matisse, Picasso, Van Dongen, etc. ont gravé pour le frontispice de chaque volume une lithographie ou une eau-forte originale.

De plus, les membres du jury ont décidé d'écrire une préface *originale* pour chaque volume : André Maurois pour *le Père Goriot*, J. de Lacretelle pour *le Rouge et le Noir*, Francis Carco pour *le Disciple*, etc., etc.

Le tirage a été limité à :

300 exemplaires numérotés sur grand vergé d'Arches avec une suite sur chine et un double emboîtage à 4 200 francs.

3.000 exemplaires numérotés sur grand vélin d'Arches sous emboîtage luxe spécial à 2 700 francs.

Ces prix de faveur sont valables seulement pendant la durée de la souscription. Nous sommes heureux d'offrir aux lecteurs de la *Revue de Paris* des CONDITIONS PRÉFÉRENTIELLES d'achat en leur permettant d'acquérir cette collection unique payable à la cadence d'un volume par mois et de profiter des prix de faveur de souscription. Cette collection sera présentée avec le même luxe que sa sœur aînée, la collection « des MEILLEURS ROMANS du DEMI-SIÈCLE » dont la presse disait :

« *Ainsi les déjeuners passionnés d'un jury ont-ils donné naissance à un monument de la bibliophilie qui nous semble le bienvenu... Cette collection solennelle trouvera une vie vraie dans nos bibliothèques* ». Le Figaro Littéraire.

« *Une des plus belles réussites de l'édition et de la typographie françaises... Du style, et du plus pur, et c'est ainsi que les plus grands écrivains du temps présent entrent dans la grande famille des classiques. Les portraits des auteurs, gravés sur cuivre ou sur pierre, sont signés Van Dongen, Dunoyer de Segonzac, Berthold Mann, Valentine Hugo, Galanis, Decaris, Matisse, etc. Une perfection de plus* ». Gazette de Lausanne.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

A adresser à l'OFFICE DE CENTRALISATION D'OUVRAGES, 7, rue des Grands-Augustins, PARIS (6e).

Veuillez m'envoyer au *tarif préférentiel de souscription* une collection des MEILLEURS ROMANS DU XIXe SIÈCLE sur vélin d'Arches à 2.700 francs.

sur vergé d'Arches à 4.200 francs. *(rayer la mention inutile)*

— payable à la cadence d'un volume par mois, contre remboursement du prix du volume plus les frais de port et de remboursement.

Je joins à ma souscription la somme de Frs (2.700) ou (4.200) à valoir sur le dernier volume qui me sera fourni sans paiement.

Paiement par mandat, chèque ou virement à notre C.C.P. Paris 693-34. Conditions valables pour la France et les Colonies.

Nom et adresse .....

du souscripteur .....

RPI.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Dernières nouveautés :

ROGER AVERMAETE
Professeur à l'Institut National Supérieur des Beaux-Arts d'Anvers.

REMBRANDT et son Temps

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** .. .. **700** fr.
« Un des sommets de l'Humanité. » R. AVERMAETE.

WILLIAM C. BOYD
Professeur d'immunochimie à l'Université de Boston.

GÉNÉTIQUE ET RACES HUMAINES
Introduction à l'Anthropologie physique moderne

Édition française par le Dr F. Bourlière, professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, et le Dr J. Sutter, chef de service à l'Institut National d'Etudes démographiques.
Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique,** avec 50 figures et cartes et 42 tableaux.. **1.200** fr.
« Un livre aussi important pour le XX° siècle que le grand ouvrage de Darwin pour le XIX° siècle. »

MATILA GHYKA

PHILOSOPHIE ET MYSTIQUE DU NOMBRE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique,** avec 30 tableaux .. .. **900** fr.
« Tout est arrangé d'après le Nombre. » PYTHAGORE.

EUGÈNE GUERNIER
de l'Académie des Sciences Coloniales,
Professeur à l'Institut d'Etudes Politiques de l'Université de Paris.

L'APPORT DE L'AFRIQUE A LA PENSÉE HUMAINE

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique** .. .. **700** fr.
« L'Afrique, longtemps méconnue, est mise ici en pleine lumière. »

CH.-ANDRÉ JULIEN
Professeur à la Sorbonne.

HISTOIRE DE L'AFRIQUE DU NORD
Tunisie - Algérie - Maroc
De la conquête arabe à 1830

Deuxième édition revue et mise à jour par Roger LETOURNEAU,
Professeur à la Faculté des Lettres d'Alger
Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique,** avec 27 croquis et cartes .. .. **1.200** fr.

L. PERICOT GARCIA
Professeur à l'Université de Barcelone.

L'ESPAGNE
avant la conquête romaine

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Historique.** Préface et traduction de Raymond Lantier, membre de l'Institut, conservateur en chef du Musée des Antiquités Nationales. Avec 65 dessins et 8 pl. hors texte .. .. **1.200** fr.
« Préhistoire et protohistoire de la Péninsule Ibérique : le pont entre l'Afrique et l'Europe. »

ALB. RAIGNIER
Professeur de Biologie, Chargé de Mission de l'I.R.S.A.C. et de l'I.N.E.A.C.

VIE ET MŒURS DES FOURMIS

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique,** traduit du néerlandais par le Dr A. Debil, préface de Pierre P. Grassé, de l'Institut, avec 20 photographies hors texte et 81 dessins .. .. **950** fr.
« Les plus extraordinaires merveilles sont celles du monde des insectes. »

H. WEBSTER
Professeur d'anthropologie sociale à l'Université de Nebraska,
Chargé de cours de sociologie à la Stanford University.

LE TABOU
Étude sociologique

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique,** traduit par Jacques Marty, docteur en théologie, diplômé de l'École des Hautes Études .. .. **900** fr.

LA MAGIE
dans les Sociétés primitives

Un vol. in-8° de la **Bibliothèque Scientifique,** traduit par Jean Gouillard, docteur en théologie. **1.200** fr.
« La Magie et le Tabou viennent en tête des croyances et des pratiques sans fondement qui s'imposent à l'histoire de la psychologie humaine. » H. WEBSTER.

EN VENTE DANS LES LIBRAIRIES

PRIX
GONCOURT
PRIX
INTERALLIÉ

PRIX GONCOURT

Léon Morin, prêtre

de BÉATRIX BECK

•

PRIX INTERALLIÉ

Au bon Beurre

de JEAN DUTOURD

nrf

ODETTE JOYEUX

A Cœur ouvert

roman

« *Odette Joyeux, dans un roman brillant et de facture exquise, prouve que la décence sauve toutes les audaces* ».

HENRI PETIT,
LE PARISIEN LIBÉRÉ

nrf

Les grands problèmes dans l'Union française

Gén. BUHRER et ANDRÉ

CE QUE DEVIENT

L'ISLAM

devant le monde moderne

Un document considérable qui provoque une énorme sensation.

Un volume grand in-8 avec croquis. **900** fr.

●

Général HURÉ

LA PACIFICATION DU MAROC

Dernière étape : 1931-1934

L'ancien commandant supérieur des troupes du Maroc retrace les opérations qui ont donné au Sultan un pays uni et calme.

Un volume in-8 avec croquis et photos. **800** fr.

●

KATAY D. SASORITH

Ministre des Finances et de l'Économie nationale, Membre du Haut Conseil de l'Union française

LE LAOS

Son évolution politique. Sa place dans l'Union française. Un historique et un plaidoyer du plus haut intérêt.

Avec croquis et 8 photos h. t. **440** fr.

Éditions BERGER-LEVRAULT

5, rue Auguste-Comte, PARIS (6e)

3 GRANDS PÉRIODIQUES LAROUSSE

Chaque jeudi
LES NOUVELLES LITTÉRAIRES
artistiques et scientifiques
L'hebdomadaire de qualité.

Le quinze du mois
LAROUSSE MENSUEL
Revue illustrée des évènements mondiaux

VIE ET LANGAGE
Une publication nouvelle, vivante,
consacrée entièrement à l'étude des langages

Conditions d'abonnement sur demande chez tous les Libraires et

LAROUSSE Paris 6e

TOUT FRANÇAIS DOIT LIRE

GAGNER LA PAIX

Par PAUL-G. HOFFMAN

Préface d'André MAUROIS
de l'Académie française

•

« POUR ÉVITER LA GUERRE,
NOUS DEVONS GAGNER LA PAIX »
Bernard BARUCH

1 vol. : 200 fr. **TALLANDIER**

CHARLES et MARY
BEARD

histoire
des
ÉTATS-UNIS

HACHETTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

COTE DESFOSSÉS

QUOTIDIEN ÉCONOMIQUE ET FINANCIER

publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**

42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

Viennent de paraître

L'HOMME FACE A LA MORT

TRAITÉ PAR

UN BIOLOGISTE (Favarger)
Le sens biologique de la mort
UN EXPLORATEUR (Gabus)
L'homme primitif devant la mort
UN SOCIOLOGUE (Erard)
Mort et société
UN JURISTE (Clerc)
A propos de la peine de mort
UN ÉCRIVAIN (Guyot)
Les poètes de la mort dans les lettres françaises
UN PHILOSOPHE (Schaerer)
Le philosophe moderne en face de la mort
UN THÉOLOGIEN (Menoud)
La victoire chrétienne sur la mort

Un vol. 600 Fr.

DISCOURS CHRÉTIENS

PAR

SÖREN KIERKEGAARD

TRADUIT PAR

PH. TISSEAU

Les soucis des païens
Sentiments dans la lutte des souffrances
Les pensées qui blessent... pour édifier
Discours pour la communion

Un vol. 525 Fr.

DELACHAUX & NIESTLE, PARIS

MARCELIN DEFOURNEAUX

LA VIE QUOTIDIENNE AU TEMPS DE JEANNE D'ARC

"Splendeurs et misères de la France"

Un volume chez tous les libraires

HACHETTE

SA PREMIÈRE BIOGRAPHIE

MARCEL REINHARD

LE GRAND CARNOT

★ De l'Ingénieur au Conventionnel

★★ l'Organisateur de la Victoire

HACHETTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PLON

La dernière œuvre inédite de

CHARLES MAURRAS

LE BIENHEUREUX PIE X

Sauveur de la France

"Voilà ce que j'ai vu. Et voilà ce que j'ai à dire... Mon témoignage est surtout concret... Vous le garderez comme un testament."

Charles MAURRAS

Un volume in-3° soleil : **570** fr.

MÉMOIRE RADIOTRONIQUE ET SOLIGNISATION

La récente Exposition des Machines de Bureau à la porte de Versailles a apporté aux sceptiques la preuve irréfutable que les tubes électroniques possèdent maintenant une capacité pratiquement illimitée d'emmagasiner des chiffres, les restituer, les contrôler, les « composter » sur des cartes perforées. Nous savons aussi que, par enregistrement vocal, ces cartes peuvent elles-mêmes être supprimées et remplacées par de petites bobines de quelques centimètres de hauteur et de diamètre représentant 18 000 cartes comportant chacune 130 chiffres, lettres ou sigles. Cela est, certes, merveilleux mais encore loin des quelque quatorze milliards de possibilités de « réminiscence » fonctionnant dans le cerveau humain par l'action des neurones et de leurs dendrides. Pourra-t-on amener à cette capacité les machines animées par les réactions des tubes électroniques et les amener à penser, c'est-à-dire pré-analyser, pour exécuter les situations enregistrées ?

Les avis du monde savant sont partagés. Certains nient cette possibilité, d'autres pensent qu'elle est réalisable, tel le docteur E. W. Engstrom, directeur des laboratoires de la Radio Corporation of America, qui l'affirma publiquement lors du récent Congrès de Boston.

Le temps, notre maître à tous, nous donnera la solution. Mais ce que nous savons déjà parfaitement c'est que la dissociation moléculaire du Solignum s'effectue nucléairement sur la base d'environ 10 millions d'atomes par millimètre carré, au rythme lent mais infaillible, des saisons, et cela sans nécessiter aucun contrôle. Consolidant toutes les fibres restées saines des bois même déjà attaqués par les xylophages : termites, vers, capricornes, des maisons, ou par les fungus, mérules, les bois sont en quelque sorte régénérés, les insectes sont détruits ainsi que les spores des fungi. **Solignum est un antibiotique protecteur polyvalent et naturel du bois.**

Produit absolument unique le Solignum n'est ni toxique ni corrosif mais au contraire **salutaire,** et les locaux solignisés se révèlent généralement indemnes, pour un temps, de maladies épidémiques et épizootiques. Si la question vous intéresse, lisez la « Pénicilline du Bois », brochure de vulgarisation scientifique spécialement éditée par la librairie Agricole-Opéra, 11 bis, rue Scribe, Paris, sous le patronage désintéressé de la Société des Agriculteurs de France (100 francs; franco : 125 francs). Ce petit ouvrage révèle même comment on peut, moyennant une dépense infime, environ 1 p. 100 de la valeur des bois, rénover une toiture, sauver des immeubles urbains ou ruraux attaqués par les vers, mérules ou fungus, sans installation spéciale, sans précautions particulières, sans main-d'œuvre spécialisée. Le Solignum, pas plus cher que les bonnes peintures, est naturellement beaucoup plus économique. Existe en : ton bois, incolore, rouge, jaune, vert, métallisé; en vente limitée dans les principales drogueries et grands magasins dépositaires FLY-TOX, notamment au Bazar de l'Hôtel de Ville, à Paris, qui expose des bois solignisés et métallisés qu'il faut voir. Les coopérateurs agricoles sont desservis par la S.C.A.A.F., 8, rue d'Athènes, à Paris et les industries du Bâtiment par la Société Française du Carbonyle, 31, rue Paul-Lafargue, à La Plaine-Saint-Denis.

***

N.-B. — L'Office du Solignum, 25, rue d'Astorg, Paris, créé par les usagers et à leurs rais, documente gratuitement les propriétaires et techniciens du bâtiment et dispose, en leur faveur de quelques échantillons, 150 francs par échantillon désiré, C.C.P., Paris 6298-25. Adresse une documentation gratuite (prière de joindre une grande enveloppe timbrée à 30 francs).

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS

SIGRID UNDSET

CATHERINE DE SIENNE

Seule la grande romancière catholique pouvait rendre cette évocation d'une vie de sainte aussi réelle.

720 fr.

PÄR LAGERKVIST

PRIX NOBEL 1951

LE BOURREAU

suivi de CONTES CRUELS et de LE SOURIRE ÉTERNEL

Voici, en un volume, trois œuvres révélatrices du grand écrivain suédois.

510 fr.

LES BEAUX ROMANS ÉTRANGERS RÉCENTS :

NEVIL SHUTE

LE SIXIÈME LIVRE

JESSAMYN WEST

LE SECRET PERDU

R. PENN WARREN

AUX PORTES DU CIEL

CHARLES MORGAN

LA BRISE DU MATIN